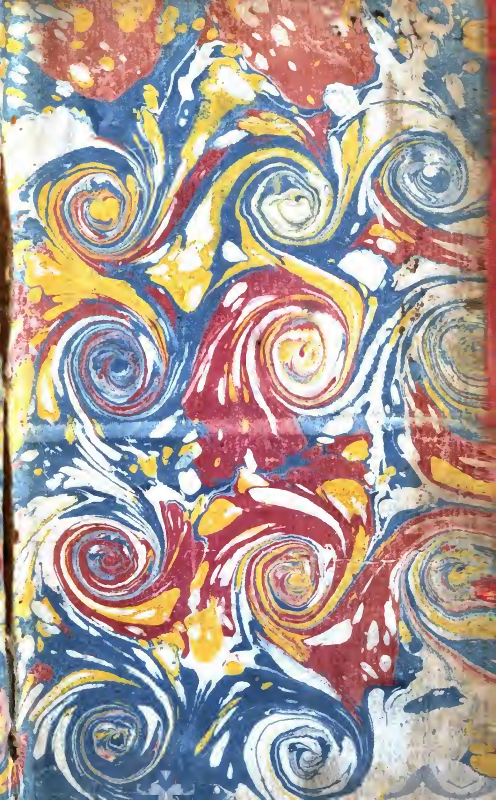



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVIII
B
61
NAPOLI



~~Cª 11ª. 0.3~~
LVIII.
. B
61-62.

Digitized by Google

L'EGYPTE ANCIENNE,

OU

MEMOIRES HISTORIQUES

ET CRITIQUES

Sur les Objets les plus importans de l'Histoire du grand Empire des Egyptiens.

Par Monſieur D'ORIGNY, *Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis; ci-devant Capitaine de Grenadiers au Régiment de Champagne.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M DCC LXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

B. R. NEAPOLIS

Bcc 5

Digitized by Google



AU ROY.

IRE,

J'AVOIS voué au ſervice de VOTRE MAJESTÉ tous les inſtans de ma vie. Mais les

Digitized by Google

hazards de la guerre en ayant décidé autrement, je me suis fait un travail de l'étude, qui, jusqu'alors, n'avoit occupé que mes loisirs. Un de mes grands oncles s'étoit conduit de même en pareille circonstance, & les rois François II, & Henri III** permirent qu'il leur dédiât ses Ouvrages; daignez, SIRE, accepter l'hommage des miens.*

Je rappelle à VOTRE MAJESTÉ, *dans l'Egypte ancienne, le souvenir des*

---

* *Le Temple de Mars tout-puissant*, poëme par Pierre d'Origny, Ec^r^, S^r^ de Ste Marie. A Reims, 1559.

** *Le Héros de la Noblesse de France*; par le même. A Reims, 1578.

Rois légiſlateurs de cette floriſſante Monarchie, dont les Loix ont ſervi de modeles aux autres nations : de ces Rois protecteurs des Sciences & des Arts, qui décoroient l'Egypte des merveilles dont nous admirons encore les débris : qui étoient les peres de leurs peuples : qui ſacrifioient le glorieux titre de Conquérans à la ſatisfaction de les faire jouir en paix de leur bonheur : de ces Rois, qui, par leur bienfaiſance, ſe ſont acquis cette gloire immortelle,

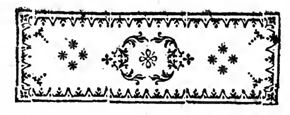
dont le ſouvenir ſe perpétue depuis tant de ſiécles : de ces Rois, en un mot, chez leſquels mes Lecteurs admireront d'avance ces traits divers, dont l'aſſemblage formera l'Hiſtoire de VOTRE MAJESTÉ.

Tel eſt l'hommage qu'oſe préſenter,

SIRE,

à VOTRE MAJESTÉ

Le plus reſpectueux, le plus zélé, le plus fidéle de vos ſujets, D'ORIGNY.



PRÉFACE.

POUR faire sentir plus particuliérement quelle partie de l'Histoire ancienne est annoncée ici sous le nom de *Grand Empire des Egyptiens*, nous rappellerons l'état de l'Egypte, depuis qu'elle a eu des habitans, jusqu'au tems où elle a été réduite en province de l'Empire Romain : elle a d'abord été gouvernée par des Rois de la Nation ; ensuite elle a été assujétie aux Perses : elle a passé enfin sous l'Empire des Lagides ; ainsi son Histoire universelle est naturellement

divisée en trois époques.

Pendant la premiere, qui commence à la fondation de cet Empire par Ménès, l'Egypte fut bientôt partagée en diverses Principautés ou petits Royaumes, qui furent réunis après plusieurs siécles, sous l'autorité d'un Monarque. Mais tous ces Princes, exerçant la souveraine autorité qui leur étoit déférée, étoient soumis aux mêmes loix; ensorte que l'Egypte, quoique divisée entre des Rois différens, n'étoit proprement qu'un seul Empire.

Cette forme de gouvernement qui s'établit sous Ménès, toujours reconnu par les Egyptiens pour le premier de leurs Rois, & qui s'est soutenu jusqu'au tems où Cambyses fils de Cyrus, soumit

cette partie de l'Afrique, a ſubſiſté près de dix-ſept ſiécles. C'eſt la durée de la premiere époque.

Cambyſes, maître de l'Egypte, la réduit en province de la Perſe : il la gouverne, & ſes ſucceſſeurs après lui, par des Satrapes, qui y font éprouver, toutes les horreurs de la tyrannie. Les loix & les uſages anciens ne ſubſiſterent plus, & ces peuples gémirent près de deux cents ans dans ce dur eſclavage, qui doit être regardé comme la ſeconde époque de leur Hiſtoire.

La troiſieme commence à la conquête d'Alexandre. L'Egypte, ſubjuguée par ce vainqueur célebre, devint, après ſa mort, la principale partie de l'Empire que Ptolémée Lagus forma ; il paſſa aux

descendans de celui-ci ; mais, moins attentifs à l'étendre & à le conserver, que jaloux des plaisirs & d'une vie molle, ils révolterent leurs sujets indignés, de maniere que l'Empire des Lagides étoit sans force, & n'avoit qu'un éclat apparent. Moins de trois cents ans après sa fondation, l'Egypte devint le théatre de la guerre entre Auguste & Antoine, & bientôt, par les succès d'Auguste, une province de son Empire.

C'est à cet événement que se termine la troisieme époque de l'Histoire générale de cette Nation. La courte durée des deux dernieres a autorisé à distinguer, par la dénomination de *Grand Empire*, l'espace de dix-sept siécles qu'embrasse la premiere époque,

le ſeul objet de cet ouvrage.

Les monumens qui nous reſtent de l'Egypte, conſervent moins l'Hiſtoire des Rois que celle de la Nation, de ſes mœurs, de ſon culte, de ſes loix, des ſciences qu'elle cultivoit, de tous les Arts qu'elle exerçoit, qui ſont les titres invariables de ſon immortalité.

Il n'y eſt parlé des Rois, qu'autant qu'il ſe ſont rendus dignes d'être propoſés pour modeles à leurs ſucceſſeurs par la bienfaiſance & leur attachement à l'obſervation des Loix. Les noms des Princes, qu'aucun mérite, qu'aucun bienfait ne rendoient recommandables, étoient rangés ſans conſidération dans de ſimples liſtes, & auſſi négligés que ceux qui les avoient

portés avoient été inutiles.

Mais les méchans Rois ; ces Princes nés pour le malheur des hommes, étoient à leur mort déclarés infâmes : il n'étoit pas permis de proférer leurs noms, qu'on ne mettoit pas même dans les Fastes de l'Empire. Ce sont ces anonymes, pour ainsi dire, anéantis par la vengeance publique, dont les dynasties d'Egypte offrent plusieurs exemples ; & si les écrivains sacrés inséroient quelquefois dans l'Histoire des traits de leur tyrannie, c'étoit à dessein d'en inspirer de l'horreur à leurs successeurs.

L'Histoire de cet Empire, & celle de cette Nation célebre, n'est que très-imparfaitement connue. On en trouve des lambeaux distribués dans

les Hiſtoires univerſelles que les Modernes ont données ; mais avec un peu d'attention, il eſt aiſé de ſentir qu'ils n'ont été employés que pour remplir les vuides.

Les Auteurs qui ont traité les Hiſtoires des peuples qui avoient des relations avec les Egyptiens, ont ſaiſi les occaſions d'en parler. Comme c'étoit moins pour les faire connoître que pour répandre des ornemens dans leurs Ouvrages, ils ſe ſont plutôt attachés à ce qui donnoit du brillant à leurs narrations, qu'aux parties hiſtoriques ; enfin ceux qui ont remonté juſqu'aux ſources de cette Hiſtoire, reconnoiſſent aiſément que les traits, qu'en ont empruntés ces Ecrivains, ſont défigurés, parce qu'ils les ont

appropriés à l'ufage qu'ils en vouloient faire ; & nous ne trouvons par-tout, fur la chronologie, que des incertitudes & des contradictions ; preuve évidente qu'on ne s'eft point donné la peine de confulter les monumens qui en reftent.

Telle eft l'idée qu'on peut fe faire des fommaires que nous avons de cette Hiftoire particuliere. Pour la faire mieux connoître, nous partageons en trois corps d'ouvrage les parties que nous en avons recueillies dans les monumens. Le premier a pour titre, Mémoires hiftoriques & critiques fur les objets les plus importans de cette Hiftoire. Le fecond eft la Chronologie du grand Empire Egyptien. L'Hiftoire des Rois & de la Nation, pendant la

durée de ce grand Empire, forme le troisieme. Nous les donnerons successivement, & nous exposerons ici un plan détaillé de ces trois différens Ouvrages, après avoir rendu compte des circonstances qui ont donné lieu à ce travail.

Il est facile de juger qu'il n'a point été entrepris d'après un dessein formé d'avance. Il y a un assez grand nombre d'années, que m'étant proposé de connoître l'Histoire ancienne par les sources mêmes, la nécessité de comparer & de concilier les différens Auteurs, me détermina à faire des notes & des observations, que je m'efforçai inutilement de ranger dans un ordre suivi de chronologie; les incertitudes & les contra-

dictions que les Hiſtoriens & les Chronologiſtes, peu d'accord entr'eux, ont introduites dans cette partie, la plus importante de l'Hiſtoire ancienne, m'ont toujours oppoſé des difficultés inſurmontables en apparence.

Néanmoins, comme je m'étois perſuadé, par mes différentes lectures, que les Annales de la Nation Egyptienne pouvoient ſervir de guide, parce que cette Nation eſt peut-être la ſeule qui ait pris, dès les premiers tems, des précautions ſûres pour conſerver ſon Hiſtoire, & qu'elle eſt l'une des premieres, qui ſe ſont formées en corps de Monarchie, je recherchai dans les monumens les époques qu'il étoit poſſible d'y découvrir : alors le nombre

de mes notes augmenta conſidérablement, & elles furent indiſtinctement chronologiques & hiſtoriques.

L'ordre des tems étoit devenu inſenſiblement l'objet principal de mes recherches; je découvris en effet, en comparant les événemens de l'Hiſtoire de différentes Nations, avec les monumens qui reſtent de celle des Egyptiens, pluſieurs époques de l'Hiſtoire de ce peuple, même des plus importantes, & je les établiſſois d'une façon ſi inconteſtable, qu'elles peuvent ſervir à fixer celles des autres nations. C'eſt ainſi que les circonſtances engagent quelquefois à ſe livrer à des occupations que ſouvent on n'a point prévues.

Entiérement occupé de

Digitized by Google

mon nouveau travail, je n'envisageai point que j'entrois dans un labyrinthe d'où je ne pourrois que difficilement sortir ; mais après des recherches infinies, & après avoir réussi à lever un très-grand nombre d'obstacles, j'entrevis enfin les moyens de parvenir à dresser une chronologie du grand Empire des Egyptiens ; & j'y parvins en effet.

Quoique mes recherches eussent eu pendant long-tems la chronologie pour principal objet, je ne négligeai cependant rien de ce qui appartenoit à l'Histoire, & particuliérement à celle de la Nation Egyptienne. Tout ce que les Anciens nous en apprennent, ne peut que la rendre respectable, & mérite d'être

recueilli avec plus de ſoins qu'on n'y en a donnés juſqu'à préſent.

Cette riche moiſſon, dégagée des épines de la chronologie, me fit connoître qu'aidé de l'ordre chronologique, que j'avois développé, il étoit poſſible d'en former une hiſtoire particuliere ; & je me livrai d'autant plus volontiers à en faire la recherche, que cette illuſtre Nation fut le berceau des ſciences & des arts ; que les plus célebres légiſlateurs alloient puiſer dans ſon ſein la connoiſſance des mœurs pures, & des leçons de vertus qu'ils rapportoient aux peuples qu'ils prétendoient éclairer & conduire par de ſages inſtitutions.

Ils y alloient encore pour

Digitized by Google

étudier ces Loix admirables qui ont ſervi de modeles dans la ſuite à d'autres nations empreſſées à les adopter. L'illuſtre Prélat à qui nous devons l'inimitable modele d'une Hiſtoire univerſelle, par la façon dont il préſente les parties qu'il rapporte de l'Hiſtoire des Egyptiens, ſemble nous inviter à la mieux connoître, & vouloir nous perſuader qu'il ſe feroit volontiers arrêté dans des détails, ſi ſon projet, plus vaſte, puiſqu'il avoit pour but l'Hiſtoire de tous les ſiécles, ne l'en avoit diſtrait.

La ſatisfaction que montre l'admirable & célebre auteur du voyage de Télémaque, lorſqu'il parle des Egyptiens, en a ſouvent fait deſirer une Hiſtoire ſuivie. Et M. Rollin,

qui en a fait connoître des parties eſſentielles, s'attache particuliérement à perſuader qu'il n'eſt aucune Hiſtoire qui ſoit plus digne de notre curioſité, & qui doive exciter de plus ſérieuſes attentions.

Mais toutes les fois que je comparois les écrits des anciens avec les citations que le plus grand nombre des modernes en a faites, je ne retrouvois plus dans ceux-ci ce que les premiers m'avoient offert.

On copie, avec la plus entiere confiance dans les monumens, des fautes eſſentielles, que la critique auroit découvertes par la ſimple comparaiſon des différentes parties de ces mêmes monumens. On adopte, comme conſtans, des faits hazardés, quoiqu'il

paroiſſe ſenſiblement que les Auteurs n'avoient pu être inſtruits : on adopte même des mépriſes, qui ne peuvent venir que de la négligence des copiſtes : ſouvent enfin on donne aux monumens des ſens forcés, dans la ſeule intention de ſe les rendre favorables.

Enſorte que pour reſtituer les parties qu'ils avoient traitées, & pouvoir les préſenter dans le véritable eſprit des anciens Auteurs, je me trouvois obligé de faire, pour ainſi dire, autant de diſſertations ; elles ont ſervi à former les différens chapitres de l'ouvrage qui paroît aujourd'hui ſous le titre de *L'Egypte ancienne*, ou de *Mémoires hiſtoriques & critiques ſur les objets les plus importans de*

l'Hiſtoire du grand Empire des Egyptiens. Cet Ouvrage, le premier des trois que j'annonce ici, doit précéder les deux autres, puiſqu'il doit m'autoriſer à n'être, ni dans la Chronologie ni dans l'Hiſtoire, de l'avis du plus grand nombre de ceux qui ont traité ces matieres.

On verra dans ces Mémoires, que la baſſe Egypte n'étoit point un golfe de la Méditerranée; que ce n'eſt point une exagération folle dans les Anciens, d'aſſurer qu'il y avoit eu dix-huit ou vingt mille villes en Egypte; je fais voir ce qu'étoient, ſelon les Anciens, les différentes ſortes de lettres ou caracteres, dont les Egyptiens faiſoient uſage, pour oppoſer leur autorité aux ſyſtêmes

proposés sur cette question ; & qui en donnent des idées différentes.

Comme je m'étois occupé des anciens monumens, je ne pouvois reconnoître la Mythologie Egyptienne chez les Mythologues modernes : elle est encore moins rendue dans l'*Histoire du Ciel* par M. Pluche, où il semble qu'il ait cependant eu intention de la développer ; ensorte que pour m'autoriser à n'être point dans mon Histoire, de son sentiment, non plus que de l'avis de ceux qui ont pensé à-peu-près comme lui, & à y introduire au contraire les anciens monumens, cette importante matiere est traitée dans plusieurs des chapitres de ces Mémoires.

J'oppose par-tout ce que les

les Anciens rapportent du culte des Egyptiens & de ses objets, aux différentes parties où le systême de l'Histoire du Ciel s'écarte des monumens ; enfin je rapproche ces monumens des idées systématiques, pour en faire sentir la différence & les inconvéniens, & faire remarquer que les plus brillantes imaginations, celles qu'on décore de plus d'agrémens, sont les plus dangereuses, puisque le systême de *l'Histoire du Ciel* avoit séduit une infinité de lecteurs, de telle façon qu'ils s'étoient imaginés d'y voir, très-distinctement, tout le secret de la Mythologie Egyptienne.

D'autres chapitres ont pour objet des points de critique aussi essentiels ; d'autres enfin, quelques-uns des monumens

érigés par les anciens Egyptiens. Ces derniers apprennent que malgré tous les efforts qu'on a faits, il est impossible de reconnoître toujours les auteurs de ces monumens, &, même le plus souvent, de juger des intentions qui les ont fait entreprendre.

Le second des Ouvrages annoncés ici, sur l'Histoire de cette Nation, est *la Chronologie des Rois du grand Empire Egyptien, depuis l'époque de sa fondation par Ménès, jusqu'à celle de sa ruine, par la conquête de Cambyses, fils de Cyrus*; elle fixe les époques les plus importantes de cet Empire, & montre quel est le véritable ordre où les dynasties (*a*) doivent être

(*a*) On entend par le mot *dynastie*

placées; on verra que plusieurs des Rois de ces dynasties ont régné, en même tems, sur divers petits états particuliers, & que c'est de l'arrangement de ces dynasties, que doit sortir la preuve complette de la durée de cet Empire.

---

un nombre de Rois plus ou moins grand, selon les circonstances, & rassemblés sous un même titre. Ces Rois sont le plus ordinairement d'une même race ou lignée, & se sont toujours succédés. Certaines dynasties paroissent contenir une suite de Rois, qui tous étoient originaires d'une même ville : on voit encore, qu'à l'occasion d'un changement dans la constitution des états, ou de quelque conquête importante, on recommençoit une nouvelle dynastie, quoique le fils succédât à son pere ; mais il ne paroît point, par les monumens, que le mot *dynastie* fût employé par les Anciens, comme quelque auteurs modernes l'on fait, pour désigner une province, ou l'un des petits états particuliers, qui faisoient partie de tous les pays compris sous le nom général de l'Egypte.

C'eſt auſſi cet arrangement tenté plus d'une fois ſans ſuccès, qui forme les plus grandes difficultés ; elles euſſent ſans doute été levées plutôt, ſi tous ceux qui ont eſſayé cet arrangement, s'étoient dépouillés de l'eſprit ſyſtématique ; s'ils ſe fuſſent laiſſé guider par le caractere particulier, qui eſt propre à chacune des dynaſties ; mais les uns ont entiérement négligé ce caractere, & d'autres ne s'y ſont point aſſez ſcrupuleuſement attachés.

Cette chronologie eſt diviſée en quatre ſections. La premiere démontre particuliérement l'époque du régne du grand Séſoſtris, celle de l'arrivée des paſteurs Phéniciens en Egypte, & celle de leur ſortie, de même que

celle de la ſortie des Iſraëlites d'Egypte, relativement à l'Hiſtoire des Egyptiens ; & ces deux dernieres époques ſervent à montrer combien il eſt néceſſaire de diſtinguer ces deux peuples, qui n'ont rien de commun entr'eux, quoiqu'ils euſſent ſucceſſivement habité l'Egypte.

Dans la ſeconde, après avoir diſtribué, ſelon l'ordre que les titres des dynaſties preſcrivent, celles dont les régnes ont précédé celui de Séſoſtris, on voit l'année de l'arrivée de Ménès en Egypte, & par conſéquent celle du commencement de cet Empire.

La troiſieme préſente l'ordre des dynaſties, dont les Rois ont régné après l'époque du régne de Séſoſtris.

De cette époque dépendent également tous les tems qui l'ont précédé, comme ceux qui l'ont ſuivi ; & des tables qui ſont jointes à ces deux ſections, préſentent tout cet ordre.

La quatrieme ſection raſſemble & explique des paſſages de divers auteurs, qui prouvent que la durée de cet Empire a été en effet telle qu'elle eſt établie dans la chronologie ; on y fait appercevoir une ſuite de conſéquences tirée naturellement de l'ordre qu'on y a ſuivi. Cet ordre découvre encore diverſes autres époques, & montre la conformité de la chronologie de cet Empire, avec la chronologie connue de diverſes nations.

Enfin ces deux premiers

ouvrages doivent être regardés comme le recueil des monumens, ou, ſi on veut bien permettre ici cette expreſſion, comme *les prolégomenes* de l'Hiſtoire des anciens Egyptiens. Je les fais précéder l'Hiſtoire du grand Empire, parce que cet arrangement pouvoit ſeul me ſauver l'inconvénient d'avancer des faits contre leſquels, ainſi que je l'ai déja remarqué, les ouvrages qu'on a le plus communément entre les mains, auroient répandu au moins du ſoupçon.

Quoique nous ayons établi la chronologie des Rois Egyptiens, elle ne peut pas nous guider, comme la chronologie des monarchies de l'Europe guide les hiſtoriens qui ſuivent les régnes des Rois. On ſe reſſouviendra que les

momumens conservent plutôt l'Histoire de la nation que celle des Souverains qui l'ont gouvernée; j'en ai prévenu, de façon que l'Histoire annoncée ici, sera moins une Histoire, qu'un *Discours sur l'histoire du grand Empire des Egyptiens, depuis l'époque de sa fondation par Ménès, jusqu'à celle de sa ruine, par la conquête de Cambyses, fils de Cyrus*; & il sera divisé en autant d'époques particulieres, que cet Empire a subsisté de siécles.

L'EGYPTE ancienne devoit paroître plutôt; mais depuis le commencement de cette guerre, j'étois le plus souvent occupé du sort de mon neveu, le chevalier d'Origny, que j'ai eu le chagrin de voir périr; chagrin d'autant plus légitime, qu'il a reçu le coup funeste dans une occasion, où il s'é-

toit plus que jamais montré digne de la confiance qu'on lui accordoit.

Sa mort, en rendant déſormais mes ſoins inutiles, a mis un nouvel obſtacle plus puiſſant à mes occupations ordinaires. En vain je cherchois dans les parties les plus épineuſes de l'Hiſtoire des Egyptiens à diſtraire ma douleur : j'en étois trop vivement frapé, & elle m'accabloit; tout me retraçoit ſans ceſſe la perte d'un ami, qui eût fait le bonheur de ma vieilleſſe, moins par les agrémens qu'il ſçavoit mettre dans la ſociété; agrémens qui lui concilioient l'amitié même de ſes émules, que par l'eſpérance fondée de lui voir faire uſage de toute l'étendue de ſon génie, de la nobleſſe de ſes ſentimens, de l'élévation de ſon ame.

L'intérêt que ceux dont il étoit connu, ont pris à ſon malheur, & plus encore les regrets dont le Roi a bien voulu l'honorer, me rendant ſa mémoire plus précieuſe, augmentoient mon déſeſpoir. Ayant éprouvé, enfin, qu'aucun des moyens

ordinaires n'impose aux grandes douleurs ; qu'il faut sçavoir y céder & les nourrir, pour ainsi dire, de ce qui en est le principe, je me suis abandonné à la cruelle satisfaction de ne m'occuper que de lui, & de me figurer sans cesse, qu'il m'entretenoit de diverses occasions où il s'est rencontré.

L'accueil que le public a fait aux détails qu'on a publiés de quelques-unes de ses expéditions, me fait espérer qu'il ne désapprouvera point la sorte de consolation que je me prépare, en rappellant ici celles qui lui ont mérité la confiance des généraux.

Il avoit dix-neuf ans, lorsqu'en 1755 il fut enseigne au régiment de Champagne : ses parens avoient jusqu'alors refusé (*a*) de consentir

(*a*) M. d'Origny d'Agny leur fils aîné, capitaine au régiment de Champagne, qui, dans la guerre de 1740, s'étoit livré, avec plus d'ardeur que de force, au service des Volontaires, venoit de mourir, M. d'Agny leur second fils, servoit depuis

qu'il servît ; mais il n'avoit pas entiérement perdu les dernieres années qu'il passa chez son pere. Il les employoit à l'étude de la géométrie, des fortifications, & des auteurs qui traitent de la guerre.

Lorsqu'elle fut déclarée en 1757, le service de sa charge ne satisfaisant point son ardeur, il se proposa pour celui des Volontaires. M. le marquis de Cornillon, major général, formoit les détachemens, & c'étoit à lui que chacun, au retour, rendoit compte des expéditions. Comme on lui parloit souvent de l'intelligence de M. d'Origny, il apporta plus d'attention à ses rapports, & fut bientôt frapé de la précision & de la netteté de ses descriptions des pays qu'il avoit parcourus : il en présentoit, pour ainsi dire, des cartes, où il distinguoit la nature des terreins : il indiquoit les positions des forêts, des montagnes, des val-

plusieurs années dans le même régiment, & ils desiroient s'attacher le seul qui leur restoit.

1757. lées, des rivieres, en observant même les parties qui pouvoient faire obstacle, ou procurer de l'avantage, soit dans les marches, soit pour les campemens.

Ses détachemens dans la Westphalie, ceux qu'ensuite, il fit dans le pays d'Hannovre, où souvent, pour réussir, il falloit apporter autant de prudence que de sagesse & de valeur, lui avoient donné une connoissance parfaite de toute cette contrée. M. de Cornillon fit connoître ses talens aux généraux: d'un autre côté, M. le comte de Gisors leur fit l'éloge de son intrépidité, lorsqu'à la bataille d'Hotztembeck, avec un très-petit détachement qu'il lui avoit demandé, il alla reconnoître les ennemis, & ensuite une batterie, d'où il fit signal qu'elle étoit abandonnée; de sorte que la colonne l'ayant dépassée, elle ne s'attacha plus qu'à poursuivre les ennemis, qui, bientôt, abandonnerent aux François la victoire, avec le champ de bataille.

Hamelen se rendit peu de jours

après. M. le Maréchal de Richelieu 1757.
qui avoit pris le commandement de l'armée, s'étant emparé de presque tout l'Hannovre, & des duchés de Brunswick & de Wolffenbutel, accorda, à la médiation du roi de Danemarck, la convention de Closter-Séven, par laquelle toutes les troupes alliées devoient être, à des époques fixes, renvoyées dans leurs pays. Mais tandis qu'il étendoit les contributions dans la principauté d'Halberstadt, & jusqu'aux portes de Magdebourg, ces troupes, qui s'étoient vues presque réduites à se remettre à la discrétion du vainqueur, sans égards pour un traité si récent & si solemnel, se rassemblerent, & enfreignirent d'autres articles de la capitulation, pour l'engager à recommencer les hostilités.

Le prince Ferdinand de Brunswick, qui s'étoit chargé de cette levée de bouclier, manda, le 28 Novembre, à M. le Maréchal, que le roi d'Angleterre l'avoit choisi pour commander l'armée Hannovrienne; que, toutes réflexions faites, la tréve

1757. cessoit, & que le lendemain 29 on recommenceroit les hostilités. C'étoit se conduire d'après le principe qui a fait commencer cette guerre par l'envahissement de la Saxe, & par la prise de nos vaisseaux, malgré des assurances données au nom, & par les ministres du roi d'Angleterre, qu'ils ne seroient point attaqués.

La guerre recommença donc le 29 Novembre; mais la saison trop rigoureuse força bientôt à mettre
1758. l'armée en quartier d'hiver. De ce moment, le sort de nos armes fut changé: nos troupes étoient dispersées dans un pays immense; au contraire, les alliés étoient rassemblés dans les principautés de Bremen & de Ferden; & ils attaquerent dans le mois de Février nos postes du Vezer.

M. le comte de Chabot avoit été envoyé à Hoya, au moment que cette place fut menacée. Le régiment de Champagne qui étoit à Osnabruck, en étant parti pour secourir ce poste, y avoit envoyé le chev. d'Origny, lorsque le prince

héréditaire de Brunſwick, à la tête de deux mille cinq cents hommes, ayant paſſé le Vezer dans une partie qu'on devoit croire bien gardée, attaqua ce poſte & le força. De ce moment, les quartiers de la gauche de cette riviere ſe replierent; & tout le pays d'Hannovre & la Weſtphalie furent abandonnés pour repaſſer le Rhin. 1758.

Tandis que l'armée ſe réparoit à la gauche du Rhin, M. de Chabot qui étoit à Verſailles, rendit compte à M. le Maréchal de Belleiſle de ſa défenſe d'Hoya. Il cita des circonſtances où le chev. d'Origny lui avoit été utile. Il peignit avec combien d'intelligence il recevoit & rendoit ſes ordres, & avec quelle activité, avec quelle intrépidité il contribuoit à leur exécution; ajoûtant qu'il n'avoit point abandonné la tête des grenadiers, tant qu'il ne l'occupoit point ailleurs. Il en donna enfin à M. le Maréchal l'idée la plus avantageuſe.

M. de Giſors qui étoit préſent, ajoûta que ſa conduite, depuis qu'il

1758. avoit joint ſon régiment, lui en avoit donné cette idée ; qu'il avoit reconnu la ſûreté de ſon coup d'œil dans ſes deſcriptions des pays qu'il parcouroit : qu'il avoit été témoin de ſa valeur & de ſon ſang-froid à la bataille d'Hotztembeck ; de ſa prudence & ſon exactitude pour les ordres qu'il avoit reçus, lorſqu'ayant été chargé de reconnoître les environs de Winſen, avec défenſe de commettre d'hoſtilité, il ſçut ſe contenir vis-à-vis des ennemis qui le défioient, quoiqu'il pût aiſément les battre, & leur enlever un convoi ; qu'il avoit enfin toutes les parties du véritable homme de guerre : M. le Maréchal, en conſéquence, chargea M. ſon fils de s'occuper de l'avancement de celui dont il parloit ſi avantageuſement, & promit de conſentir à ce qu'il lui demanderoit.

M. de Giſors qui ſçavoit que le corps des carabiniers lui étoit deſtiné, réſolut d'abord d'y attirer ſon ami ; étant déterminé, me diſoit-il, à tout faire pour qu'il ne fût jamais

1758.

ſéparé de lui. Mais il ſentit bientôt que c'étoit le borner, & que pour l'avancement qu'il devoit eſpérer de ſes talens, il falloit qu'il reſtât dans l'infanterie. Aſſuré du conſentement de M. le Maréchal, il comptoit remplir facilement ſes vues. Mais tous ſes projets & nos eſpérances s'évanouirent dans un inſtant.

Les alliés avoient paſſé le Rhin le premier de Juin ; & M. le comte de Clermont, alors général de l'armée, avoit pris poſte près de Créveld, où il fut combattu le 23 Juin. Le ſuccès étoit devenu plus que douteux ; & M. de Giſors qui marchoit pour la premiere fois aux ennemis, à la tête des carabiniers, eut ordre de faire ſur leur ligne la charge la plus vive : elle eut tout l'effet qu'on devoit attendre de la valeur & du chef, & de la troupe ; mais le mal étoit trop grand, pour que ce ſeul effort pût le réparer. Ce corps redoutable ne remporta que la gloire d'avoir fait craindre, pour un moment, à l'ennemi de laiſſer échapper la victoire ; & il eut le malheur

1758. de perdre le jeune héros qui le commandoit.

Ce n'eſt point l'attachement que j'avois voué à M. de Giſors; ce n'eſt point la reconnoiſſance de l'amitié qu'il avoit pour mon neveu, qui me dicte cette expreſſion. L'armée, la cour & la ville s'en ſont ſervis; & elle ſuffit pour former ſon panégyrique.

Le chev. d'Origny avoit été touché à la cuiſſe d'un boulet de canon; & il s'étoit oublié lui-même, pour ne s'occuper que de la perte irréparable qu'il faiſoit. Il conſidéroit moins ſon avancement, dont il déſeſpéra dès-lors, que la privation de celui pour qui il avoit conçu la plus haute eſtime & la plus grande vénération, de celui qui étoit pour lui, me diſoit-il, un objet d'émulation, par le deſir qu'il avoit de lui plaire.

Sa bleſſure, plus conſidérable qu'il ne la jugea d'abord, le retint près d'un mois à Cologne; & il ne rejoignit l'armée, que lorſqu'elle alla camper à Frowieler, ſur la droite

de l'Erff, dont les alliés occuperent 1758.
au même moment la gauche. Il fut d'abord détaché pour aller reconnoître leur droite, & les postes qui l'environnoient. Sentant alors qu'il avoit recouvré ses forces, il communiqua, à son retour, à M. le major général un projet qu'il avoit dressé d'une expédition contre Créveld, située quatre lieues derriere l'armée des ennemis, où ils tenoient, à la garde de cent vingt grenadiers, les blessés & prisonniers faits le 23 Juin près de cette ville. Il la connoissoit très-bien; selon son usage ordinaire, & avec les mêmes vues que s'il eût été chargé de l'attaquer, il l'avoit examiné, tandis que le régiment de Champagne y séjourna, après avoir repassé le Rhin.

Il observoit dans ce projet les détours nécessaires pour donner le change aux ennemis : il y observoit encore tous les jours de sa marche : il indiquoit les rivieres dont il la couvriroit, l'heure précise où il arriveroit sous les murs de Créveld, la disposition de ses attaques, les

1758. moyens de réussir, le tems qu'il resteroit dans la place pour rassembler & armer les prisonniers, & les ressources qu'il y trouveroit pour emporter les effets transportables; tous ces mouvemens étoient calculés avec le tems nécessaire pour prévenir les secours des postes voisins; enfin il traçoit le chemin de sa retraite sur Gueldre, où arrivé, il devoit faire reposer sa troupe, pour rejoindre ensuite, avec d'autant plus de sûreté, qu'il devoit être renforcé par le grand nombre de prisonniers qu'il délivreroit.

Il présenta ce projet à M. de Contades qui commandoit l'armée depuis le départ de M. le comte de Clermont, & qui l'examina avec M. le maréchal général des logis, & M. de Cornillon. Il fut discuté dans toutes ses parties, & approuvé; & comme M. de Cornillon assuroit que l'auteur étoit plus capable que personne de l'exécuter, l'ordre lui en fut expédié sur le champ. On lui donna, comme il le demandoit, cent cinquante volontaires & vingt-

cinq huſſarts ; & il partit le même 1758.
jour 24 Juillet.

Mais dès le lendemain 25, les ennemis décamperent ; & ce jour même, le prince héréditaire ſe porta avec ſa réſerve à Vaſſemberg où M. d'Origny devoit paſſer. Il en fut informé par ſes huſſarts ; dès-lors il fallut renoncer à cette expédition ; & il ſe porta près de Lennich, d'où il prit connoiſſance des manœuvres des ennemis.

Il en rendit compte à M. de Contades, qui, prenant part au chagrin qu'il avoit de ce contre-temps, l'aſſura qu'il ſe ſerviroit de ſa bonne volonté & de ſes talens. Il lui offrit même un corps de Volontaires, qu'il n'accepta point, le priant de le réſerver pour des expéditions particulieres, ce dont il voulut bien le flater.

La marche des alliés du 25 Juillet, qui traverſa l'entrepriſe ſur Créveld, fut la premiere de leur retraite pour rentrer en Weſtphalie. M. de Contades les ſuivant de près, reçut le bâton de Maréchal

1758. de France ; passa le rhin à Vésel, & alla camper sur la rive gauche de la Lyppe entre Dorsten & Luynen. L'armée des ennemis étoit à Coësfeld : le prince de Holstein-Gottorp, avec un corps considérable, avoit pris poste à la vue de Luynen ; & le prince héréditaire, avec sa réserve, occupoit Halteren, située près de la Lyppe, vis-à-vis le centre de notre ligne.

Le chev. d'Origny fut, dès le 7 Septembre, détaché, à poste fixe, pour l'observer des bords de cette riviere, qu'il devoit passer, selon les circonstances. Il avoit fréquemment rencontré ses détachemens, & lui avoit aussi souvent tué & fait prisonniers des soldats & cavaliers : il manqua d'un instant le prince luimême, qui s'étoit approché de son poste pour le reconnoître ; & il lui échappa à son tour, lorsque, pour se délivrer d'un voisin si importun, ce prince ayant posté de nuit différentes troupes dans la plaine, monta à cheval pour l'enlever. M. d'Origny passa en effet la riviere à la

pointe du jour ; mais il apperçut bientôt le piége, & la repassa. 1758.

Je voyois souvent M. le Maréchal de Belleisle, & je n'avois pas le courage de lui rappeller l'ami de son illustre fils. Il m'en parla enfin ; & saisissant ce moment, je le priai de lui accorder une compagnie de Dragons. Il désapprouva son projet de changer d'état ; & comme je l'assurai que mon neveu ne desiroit cette compagnie, que parce qu'il n'espéroit plus d'avancement par son premier service, il me chargea de lui mander de le continuer, de l'assurer qu'il ne l'oublieroit point, & qu'il le recommanderoit à M. de Contades : il lui en écrivit plusieurs fois ; nous avons vu dans celle de ses lettres, qui furent imprimés à Francfort, qu'il lui en parle le 23 Octobre 1758 ; M. de Contades, le 17 du même mois, lui en avoit parlé comme d'un officier *plein de valeur & d'intelligence, à qui, par la confiance que son régiment avoit en lui, il donnoit tous les Volontaires qu'il demandoit.* En 1759.

1758. Le chev. d'Origny n'avoit encore perdu aucun des soldats de son détachement sur la Lyppe : tous les jours, ils s'enrichissoient des dépouilles des ennemis ; & ils avoient en lui une telle confiance, qu'il pouvoit tout en attendre. Une garde des troupes de Scheiter soutenoit des travailleurs, qui rompoient le chemin entre Luynen & Durentzwort. Il l'attaqua, & fit l'officier prisonnier, avec un nombre de grenadiers & chasseurs, & tua ou dissipa le reste.

M. le marquis de Poyanne attaqua le 17 le poste d'Herberen avec deux mille grenadiers ou piquets, formés en deux divisions ; le chev. d'Origny, avec son détachement, faisoit l'avant garde de l'une des deux, commandée par M. le marquis de Juigné, qui le suivoit de quarante pas. Il me fit dire, & me répéta depuis, qu'il ne s'étoit point formé l'idée d'une attaque plus vive, avec une valeur plus tranquille & plus circonspecte, que celle dont mon neveu l'avoit rendu témoin, en repliant tous les avant-postes, sans leur

leur laisser le tems de se reconnoître ; 1758.
en sorte qu'il entra avec eux dans Herberen.

M. le Maréchal de Contades avoit fait passer dans la Hesse un corps qui eut grande part au gain de la bataille de Lutzelberg, laquelle valut le bâton de Maréchal de France à M. le prince de Soubize. Ce corps marchoit pour rejoindre l'armée, lorsque le P. Ferdinand, espérant le couper, passa à Lyppstadt ; mais M. de Contades rompit toutes ses mesures en se portant à Ham.

M. d'Origny y arriva le 19, avec son détachement. Il eut ordre de le laisser s'y reposer, & d'aller à Verle prendre des instructions de MM. d'Armentieres & de Poyanne. Il y alloit seul, sur l'assurance qui accompagnoit cet ordre, que le chemin étoit couvert par nos postes. Mais Soësth venoit d'être forcé ; & M. d'Armentieres s'étoit retiré de Verle : les partis ennemis occupoient déja tous les chemins qui sortent de Ham ; & il fut apperçu de loin. Quatre dragons de la garde hessoise, em-

1758. busqués au coin d'une rue, dans un village où il falloit nécessairement passer, l'arrêterent, en lui mettant tous quatre le pistolet sur la gorge. Il n'étoit plus à la tête de ce détachement, qui lui étoit si dévoué, & qu'il sçavoit si bien manœuvrer. Il fut conduit successivement à Soësth, à Lyppstadt, à Hamelen, & bientôt à Zell.

Que d'idées devoient se présenter à l'esprit d'un jeune militaire, plein d'ardeur ; qui venoit de recevoir l'accueil le plus flateur ; qui alloit chercher des moyens de se signaler de nouveau, & qu'au contraire, on éloignoit tous les jours des siens, dont il ne recevoit aucune nouvelle ! Il craignit bientôt que son malheur ne l'eût fait oublier. Mais aussi-tôt que M. le Maréchal fut informé de son accident, il recommanda à M. de Cornillon de presser son échange ; & il s'y employa avec tout le zéle que dictoit son amitié pour lui ; ensorte que, cinq jours après, l'acte de son échange & celui qu'il avoit donné de sa parole d'honneur,

furent remis à M. d'Origny d'Agny 1758.
fon frere, capitaine au régiment de Champagne.

M. de Contades fçavoit l'intérêt que M. de Belleifle prenoit à fon avancement : d'ailleurs il trouvoit autant d'utilité à fon fervice, que d'inconvénient à fon état fubalterne, pour former fes détachemens. Il en parla à M. de Juigné ; & comme il n'étoit point encore l'ancien lieutenant, ils réglerent qu'il feroit nommé à une aide-majorité, à laquelle M. de Belleifle, fur la demande de M. de Contades, attacha la commiffion de capitaine.

Il rejoignit fon régiment, le 27 Novembre à Cologne, où il reçut fes commiffions. On lui avoit deftiné un pofte fur la Roër ; mais il arriva trop tard. D'ailleurs il aima mieux refter à fa nouvelle charge, qui lui laiffoit le tems néceffaire pour fe perfectionner dans la langue allemande, qu'il parloit déja fi bien, qu'ayant été fait prifonnier, on le crut un Allemand au fervice de France.

1759. La brigade de Champagne, aux ordres de M. de S. Germain, étoit partie de Cologne, au commencement d'Avril, pour aller renforcer M. de Broglie, qui étoit menacé par le P. Ferdinand. Malgré la plus grande diligence, elle n'arriva que le 13, à trois heures après midi, ſur une hauteur, à quatre lieues du champ de bataille de Bergen, d'où elle ne vit que les dernieres manœuvres de cette bataille mémorable, qui combla de gloire M. le duc de Broglie; dès le lendemain, elle fut réunie à ſon armée, & miſe dans des cantonnemens qu'elle occupa juſqu'à l'entrée de la campagne.

M. le Maréchal de Contades avoit raſſemblé, le 31 Mai, toute l'armée ſous Gieſſen. Il en partit bientôt après, s'avançant par la droite de la Lahn, tandis que le corps de M. le duc de Broglie, formant la grande réſerve, marchoit à même hauteur, à la droite de l'Ohm, & que M. d'Armentieres occupoit & nettoyoit le bas Rhin, en le deſcendant inſenſiblement. Les ennemis

évacuoient la Hesse à mesure que l'armée s'en approchoit. Ils se renforçoient sur la Dymel à Statperg & à Warbourg, qu'ils abandonnerent cependant, aussi-tôt que M. de Contades se fut porté à Corbach, & M. de Broglie à Cassel, où il arriva le 12 Juin, & d'où il poussa son avant-garde jusqu'à Munden à la naissance du Vezer. 1759.

Le prince Ferdinand, vivement pressé par la marche de M. de Contades, avoit repassé la Lyppe, qu'il gardoit depuis Paderborne jusqu'à Lyppstadt. Il s'étoit campé en avant de cette place, dès-lors très-bien fortifiée, & qu'il soutenoit par un corps de troupes placées sur la rive gauche de la Lyppe. Cette position étoit le premier obstacle qu'il mettoit à la marche de M. de Contades, qui, le 15 Juin, étoit à Méerhof, d'où il n'eût pu s'avancer, en passant par Paderborne au-dessus des sources de la Lyppe, sans prêter le flanc à l'ennemi.

Il falloit, pour lui faire abandonner cette position, la bien recon-

1759. noître, & l'état de ses subsistances; même l'attaquer dans cette partie essentielle. C'étoit-là une des expéditions que M. le Maréchal réservoit au chev. d'Origny, & aussi de celles qu'il recherchoit, comme il paroît par la lettre où M. de Contades en parle à M. de Belleisle. *M. d'Origny, aide-major du régiment de Champagne, & officier fort intelligent, dont j'ai fait usage la campagne derniere, me proposa, il y a quelques jours, de me dire ce qui se passoit à Bielfeld, si je voulois lui donner un détachement de cent hommes.* Il rend ensuite, en quatre mots, ce qui s'est passé dans ce détachement, dont je rapporte les circonstances d'après le détail que mon neveu m'en envoya à son retour.

Il partit le 17 Juin avec sa petite troupe de cent vingt hommes, il n'en avoit pas demandé une plus nombreuse, parce qu'il s'agissoit moins de combattre, que de parcourir un grand pays. Il passa par les montagnes & dans les bois; & ayant

fait, à cause des détours nécessaires, 1759.
seize lieues en près de vingt-quatre heures, il prit poste sur la rive intérieure de la forêt près de Detmold, où passe le chemin qui communique de Lyppstadt à Hamelen, d'où il avoit appris que venoit une partie des subsistances pour l'armée.

Il arrêta d'abord un courier qui ne portoit rien d'intéressant, & bientôt après un convoi de fourrage & de vivandiers, dont l'escorte fut aisément dissipée. Cette prise ne pouvant être envoyée à l'armée, il abandonna les vivres à sa troupe, & fit assembler les chariots qu'on brûla. Il avoit eu le tems de s'instruire de l'état de cette partie: il avoit assez fait pour que le P. Ferdinand apprît que des détachemens y pénétroient: d'ailleurs il avoit encore à remplir l'objet important de l'ordre de M. le Maréchal.

Il devoit brûler un dépôt de fourrage, qui avoit été formé près de Bielfeld, & qui eût long-tems approvisionné les alliés à Lyppstadt; ensorte qu'étant rentré dans la

1759. forêt, dont il couvrit sa marche; il arriva, le matin du troisieme jour depuis son départ de l'armée, sur les montagnes au-dessus de Bielfeld, d'où il découvrit, avec regret, que ce dépôt avoit été transféré.

Un Officier détaché pour la guerre, doit toujours, soit qu'il ait exécuté l'ordre qu'il a reçu, ou qu'il y ait trouvé des obstacles, tenter ce que d'ailleurs les circonstances rendent possible. C'étoit la maxime particuliere du chev. d'Origny; & on verra dans la suite, qu'elle a constamment réglé sa conduite. L'armée ayant campé en 1757 sous Bielfeld, il en avoit examiné l'enceinte avec le même esprit qui lui avoit fait connoître Créveld; & il étoit informé qu'il n'y avoit que trois cent recrues, qu'il résolut d'enlever.

Comme il falloit la nuit pour réussir, il s'occupoit à cacher sa troupe, mais en vain; il étoit vu par-tout. Il connut même bientôt, que des avis portés à la ville, y faisoient prendre des précautions. Les portes en furent fermées: tout y étoit en

mouvement : on diſtribuoit les ſoldats ſur les murs ; & un renfort de quatre cent Heſſois, avec des houſſarts, y entrerent : dès-lors la retraite devint le parti forcé ; mais il y trouvoit de grands inconvéniens. 1759.

Elle pouvoit avoir l'air d'une fuite ; ou cette troupe ſi ſupérieure, guidée par les habitans de la forêt, pouvoit lui fermer les paſſages, & peut-être même le mettre dans la néceſſité de ſe rendre ; événement qu'il redoutoit par-deſſus tout. Cependant il vit bientôt les Heſſois, & quarante houſſarts guidés par des payſans, s'avancer vers lui. Alors, aidé des reſſources de ſon génie, & de ſa fermeté naturelle, il détacha de ſes cent vingt hommes quelques petites eſcouades, qu'il plaça à côté du chemin par où les Heſſois pouvoient paſſer ; & s'étant retiré plus en arriere avec le reſte, il ſe couvrit d'un buiſſon.

Le chemin étoit fort difficile, à l'entrée du bois ; de ſorte que les Heſſois, qui d'ailleurs ne croyoient point les ennemis ſi près, marchoient en

1759. désordre. Le chev. d'Origny ; sortant subitement de sa retraite, les attaqua avec une telle vivacité, que le trouble s'étendit par-tout : cette attaque étoit le signal aux embuscades ; elles sortirent en même tems, & prirent le flanc de cette colomne, dont les soldats dispersés regagnerent la plaine. Ils ne furent suivis, qu'autant qu'il parut nécessaire pour hâter leur fuite. Alors tout le détachement se rassembla ; &, à la faveur de la nuit, qui commença bientôt, il fit sa retraite par les montagnes & les bois, & rejoignit l'armée, le soir du cinquieme jour, depuis le départ.

M. le Maréchal de Contades termine sa lettre à M. de Belleisle, en ajoûtant : M. d'Origny *a été découvert sur les hauteurs de Bielfeld, & attaqué par des hussards & des détachemens d'infanterie, qui étoient dans ce lieu. Il n'a eu qu'un homme tué, & a fait sa retraite par les bois.* Cet homme qui n'avoit été que legérement blessé, rejoignit l'armée peu de jours après l'arrivée du détachement.

Le P. Ferdinand ne devoit pas 1759. ſans doute reſter dans ſon camp, puiſque, dès avant le 19, le magazin de Bielfeld étoit évacué. Il eſt néanmoins vraiſemblable que ce détachement, qui pouvoit être ſuivi de bien d'autres, l'avoit déterminé à ſe porter à Rittberg où il alla camper.

Alors M. de Contades s'avança par Paderborne, juſqu'aux ſources de la Lyppe, entre Lypp-Sprinck & Oſt-Sclagen, ayant d'un côté le Vezer, & de l'autre le P. Ferdinand, qui, le 29 Juin, ſe porta à Guſterlohe, & enſuite juſqu'à Oſnabruck, en différentes marches. M. de Contades qui s'étoit poſté, le 9 Juillet à Hervorden, alla camper, le 15, ſous Minden, que M. le comte de Broglie, ſoutenu de M. le Duc ſon frere, avoit forcé, le 9 Juillet, par une attaque des plus hardies, & des mieux conduites.

Dès le 11 Juillet, M. le Maréchal avoit détaché M. d'Origny, pour reconnoître la poſition du prince Ferdinand ſous Oſnabruck, & obſer-

1759. ver ses mouvemens. Il arriva dans cette partie, la nuit du 11 au 12, avec un détachement tel que le précédent.

Les ennemis venoient de décamper, & avoient abandonné à une foible garde tous leurs magazins dans Osnabruck. Il attaqua & enfonça le 13, à la pointe du jour, une des portes de cette ville, avec tant de vivacité, que la garde se croyant assaillie par un corps considérable, se retira par la porte opposée, si précipitamment, qu'on ne put faire qu'une vingtaine de prisonniers.

Après avoir mis ordre à la sûreté des magazins, où il y avoit trois cent mille rations de fourrage, il reprit la poursuite des ennemis; mais il connut bientôt qu'ils avoient trop d'avance sur lui; & supposant qu'ils alloient passer le Vezer, il se porta sur Vechte, dont la conquête, dans cette supposition, devenoit nécessaire, & pouvoit être de la plus grande utilité, si, comme il est arrivé, ils ne repassoient point cette riviere.

Vechte, ville du bas évêché de 1759.
Munster, est située à la gauche du chemin d'Osnabruck à Breme, à douze lieues de chacune de ces deux villes, à quinze de Minden, & à trois au nord du lac Damer, peu au-dessous de la source de la Vehr, qui la ferme d'un côté : elle l'est de l'autre par un simple fossé ; mais elle est défendue par une citadelle de cinq bastions, couverts par autant de contre-gardes, avec des demi-lunes, enveloppée d'un bon fossé, d'un chemin couvert, & d'un avant-fossé, beaucoup plus large & plus profond que le premier. Tous ces ouvrages ne sont qu'en terrasses, ainsi que les autres fortifications de ce pays.

M. d'Origny qui avoit déja vu cette place, sçavoit que n'ayant point de portes de secours, elle ne communique qu'avec la ville ; défaut dont il comptoit profiter. On lui avoit appris qu'elle n'avoit que deux cent soixante hommes de garnison, qui fournissoient à la garde de la ville : qu'il n'y avoit de vivres au

1759. plus que pour dix jours, mais une nombreuse artillerie.

Il arriva le 15 Juillet, à onze heures du soir sur le bord de la riviere de Vehr qu'il traversa, ses soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Il surprit la garde, & fit dix-sept prisonniers; le reste se refugia dans la citadelle. Il fit alors assembler toutes les poutres, les chariots qui se trouverent, & autres matériaux de cette sorte, lesquels appliqués contre la porte de la citadelle, y tenoient la garnison renfermée; & pour lui ôter toutes ressources, il lâcha une écluse, qui augmenta la largeur & la profondeur de l'eau des fossés.

Avec pareille matiere, il forma sur le front de la citadelle un épaulement qu'il garnit des armes qu'il put trouver dans la ville. Il y plaça une partie de sa troupe, & mit le reste en sentinelles: les rondes les visitoient fréquemment: les reconnoissances se faisoient à haute voix, sous les noms de divers régimens: les chevaux du détachement passoient souvent par toutes les portes;

& ces démonſtrations, avec une infinité d'autres, perſuaderent au commandant, qu'il étoit inveſti par un gros corps de troupes. 1759.

Ces opérations furent exécutées à la faveur de la nuit, malgré le feu continuel de l'artillerie & de la mouſqueterie, ſans qu'il y eût eu un ſeul homme de tué. A la pointe du jour, le chev. d'Origny écrivit au commandant pour le ſommer de ſe rendre, dans l'eſpace de quatre heures, priſonnier de guerre avec toute ſa garniſon; lui ajoûtant qu'il ne pouvoit eſpérer de ſecours du P. Ferdinand, qui, ce même jour, devoit être ſur la droite du Vezer, où il étoit pourſuivi par M. le Maréchal de Contades; que ce général, en lui ordonnant d'inveſtir cette place, lui avoit défendu d'en battre les ouvrages, parce qu'il étoit informé, que manquant de vivres, elle ſeroit forcée de ſe rendre en peu de jours; qu'il avoit encore ordre de lui déclarer que s'il tiroit ſur la ville, ſoit du canon ou des bombes, l'Hannovre entiere répondroit du dégât.

1759. Il lui conseilloit, d'ailleurs, de ne point opposer de résistance à ces ordres, s'il ne vouloit encourir le dernier des malheurs, tel que la garnison de la ville de Munster venoit de l'éprouver, pour avoir résisté pendant quatre jours, &c.

Le commandant répondit (*a*) ainsi sur le champ: « Monsieur, je » ne suis pas accoutumé de plier sur » des menaces; mes ordres sont de » me défendre: je les suivrai jus» qu'au dernier point. L'absence de » notre duc Ferdinand ne me fait pas » trembler. Tout ce que je vous puis » dire, Monsieur, est que vous n'ê» tes pas informé de notre état, de » nos vivres, de nos munitions, ni » de notre poudre, pain & beurre; » à ce qui regarde de passer au fil » de l'épée, nous connoissons nos » ennemis trop poliment; & ce qui » regarde de tirer un coup de canon » contre la ville, cela dépendra de

(*a*) Ces réponses sont exactement copiées sur les lettres originales: il y en a eu six durant le blocus.

» votre poſition, Monſieur. Soyez 1759.
» convaincu, Monſieur, que toutes
» les propoſitions que vous venez de
» me faire, ne feront jamais agréées
» d'un officier, qui ſert le plus grand
» roi du monde.

La ſommation n'avoit point déterminé le commandant à ſe rendre; mais elle lui faiſoit faire des réflexions. Quoiqu'il n'eût point reçu de réponſe à ſa lettre, il écrivit celle qui ſuit, long-tems avant le terme de quatre heures.

» Monſieur, pour ne pas faire la
» ville de Vechte malheureuſe, en
» nous défendant; j'ai bien voulu,
» Monſieur, vous faire la propo-
» ſition de me permettre d'envoyer
» un Officier au général, à Breme,
» qui nous a commandés ici, pour
» recevoir ſes ordres. Je compte que
» dans trois jours, cet officier pourra
» être de retour. J'attends votre ré-
» ponſe.

La réponſe de M. d'Origny à cette ſeconde lettre, ne fut qu'un extrait de ſa premiere, avec une nouvelle ſommation de ſe rendre

1759. prisonnier de guerre. Comme le commandant ne s'y déterminoit point, la négociation dura toute la journée, & il envoya un capitaine pour traiter directement. Après bien des propositions inutiles, il demanda qu'on tirât sur la place. On n'avoit point de canon, & on lui opposa la défense de M. le Maréchal. Enfin il proposa pour modele la capitulation d'Harbourg, dont la garnison étoit astreinte à ne point servir de la guerre.

La foiblesse des assiégeans devoit faire accepter cette offre. Mais M. d'Origny venoit d'informer M. le Maréchal de sa position, en lui demandant ses ordres; & il falloit faire soixante lieues pour aller au quartier général, & en revenir. Comptant d'ailleurs les alliés à la droite du Vezer, il ne doutoit point que Vechte, qui alloit manquer de vivres, seroit bientôt forcé de se rendre à discrétion; & il rejetta cette capitulation d'Harbourg.

Le P. Ferdinand, informé de l'état de Vechte, y envoya, le sixieme

jour du blocus un détachement de 1759.
houſſarts.

M. d'Origny, toujours ſur ſes gardes, en eut aſſez tôt connoiſſance : il leur oppoſa des embuſcades, qui les repoufſerent. Mais le lendemain, vers le milieu du jour, il parut un gros corps de cavalerie & d'infanterie, qui, ſe partageant au loin pour occuper toutes les avenues, découvrit ſon intention. Alors le chev. d'Origny voyant qu'on négligeoit le chemin de Breme, le prit avec ſon détachement, & le ſuivit aſſez loin, pour aller, en ſe portant ſur la gauche par Klopenbourg, gagner Oſnabruck, & delà, le 24 Juillet, l'armée ſous Minden, ſans avoir perdu un ſeul homme, mais très-affligé du peu de ſuccès de cette expédition ſi ſinguliere. M. le Maréchal l'aſſura qu'il n'en étoit fâché que pour lui, & qu'il ne doutoit point que M. de Belle-iſle, qu'il avoit informé de cette entrepriſe, ne lui en tînt compte. Il fit, à la journée de Minden, le

1759. premier Août, sa charge d'aide-major à son régiment.

L'armée étoit, dès le mois de Septembre, sous Giessen ; M. le Maréchal d'Estrées l'avoit joint ; & dès ce moment, MM. les Maréchaux ne s'occuperent qu'à la maintenir dans cette position jusqu'à l'entrée dans les quartiers d'hyver. M. d'Origny avoit été plusieurs fois chargé de reconnoître la position & les manœuvres des ennemis sur la Fulde, sur la haute & basse Lahn ; & ayant recontré un convoi de trente-cinq chariots de grains, & d'un grand nombre de vivandiers, il le leur enleva.

MM. les Maréchaux demandoient à M. de Belleisle son avancement : plusieurs des officiers généraux, M. le major général qui connoissoit l'utilité du service qu'il faisoit, & M. deJuigné, étoient d'avis qu'il demandât la levée d'une troupe, & promettoit de l'appuyer. De mon côté, toutes les fois qu'on avoit rendu compte à ce ministre des ex-

péditions dont mon neveu avoit été chargé, je lui rappellois les espérances qu'il m'avoit données, & qu'il confirmoit toujours. Enfin il me demanda s'il sçavoit l'allemand ; & sur les assurances que je lui en donnai, il lui manda de se rendre à Versailles. 1759.

Lorsque je le lui présentai en Janvier 1760, il lui dit que le Roi à qui il avoit rendu compte de ses services, le faisoit lieutenant-colonel-commandant d'un bataillon de chasseurs. Cette grace étoit d'autant plus flateuse, qu'elle étoit accordée comme récompense, quoiqu'il n'eût pas encore cinq ans de service, ni même atteint l'âge de vingt-quatre ans, & qu'il y avoit peu d'exemples qu'un militaire, après avoir commencé par l'enseigne, eût été, dans l'espace d'un an, lieutenant, aide-major, capitaine, & lieutenant-colonel.

Le jeune lieutenant-colonel, aidé de son activité ordinaire, réussit à entrer en campagne, en même tems que l'armée, avec sa troupe, qu'il avoit fallu lever. M. le Maréchal de

1760. Broglie, pour cacher aux ennemis le moment où il commenceroit ses opérations, s'avança avec les seules brigades qui avoient hiverné à portée du quartier général, & après cinq jours d'une marche fort rapide, arriva le 24 Juin sur l'Ohm, à la vue de Hombourg occupé, ainsi que les hauteurs voisines, par les ennemis, qui virent son armée se former, en un instant, sous leurs yeux, M. le comte de Lusace, & M. de Guerchi l'ayant joint, au moment de son arrivée, l'un par la droite, l'autre par la gauche.

Alors les alliés postés en-deçà de la Schwalme, repasserent cette riviere, camperent entre Ziegenhayn & Treysa; & l'armée françoise fut portée le 27 à Newstade, qui en est à deux lieues. Le régiment de Turpin, avec le bataillon de chasseurs, que le chev. d'Origny commandoit, portés en avant de l'aile gauche de l'armée, la couvroit; & ils occuperent ce poste pendant toute la campagne.

Il y avoit déja quelque tems que

M. d'Origny l'avoit joint avec les 1760.
chaſſeurs qui s'étoient trouvés aux inveſtiſſemens de Dillemburg & de Marburg. Son nouvel état l'attachoit à un ſervice ordinaire ; mais, ſelon les circonſtances, M. de Broglie le chargeoit d'expéditions particulieres ; & ſa confiance pour lui, s'augmentoit en proportion de ſes ſuccès.

Le 6 Juillet, il eut ordre d'attaquer à Josberg quatre cent houſſards poſtés à une demi-lieue en avant d'un corps de dix mille hommes commandés par le général Kielmanſegg. Ce poſte étoit à trois lieues des nôtres, & couvert par pluſieurs détachemens, dont il étoit eſſentiel de n'être point apperçu : il les évita, à la faveur de la nuit ; mais il fut vu par une vedette, avancée de deux cent pas, qui donna l'alerte. Comme il attaqua en même tems, il fit encore une centaine de priſonniers, enleva beaucoup de chevaux & d'équipages ; & après avoir pourſuivi les fuyards juſqu'aux gardes du camp, il prit à Revert, en

1760. ſe retirant, & força une autre garde ennemie : cette expédition, quoique très-vive, ne lui coûta pas un ſeul homme ; & il rentra avec ſa troupe, qui étoit composée de cent ſoixante chaſſeurs & cent houſſards chargés de butin.

Lors de la retraite des ennemis, battus à Corbach le 10 Juillet, & de celle de Saxenhauſen, il les pourſuivit, avec les chaſſeurs, par des montagnes couvertes de bois, & remplies de rochers : il leur fit des priſonniers, enleva des chariots de munitions, & des équipages ; mais ce qui le flata le plus dans cette occaſion, ce fut de voir avec quelle intrépidité, & quel courage la troupe qu'il venoit de lever, ſecondoit ſon ardeur.

Tandis que le P. Ferdinand occupoit encore le camp de Saxenhauſen, M. le Maréchal de Broglie détacha M. d'Origny, avec deux cents hommes d'infanterie, & cinquante chevaux, pour aller obſerver les mouvemens des ennemis, entre Lyppſtadt & Paderborne ; il enleva

dans cette derniere ville quelques 1760.
cavaliers d'une patrouille, qui s'y trouva alors ; & reprenant enſuite ſa marche à la hauteur de la Lyppe, qu'il deſcendoit, il ſçut qu'il venoit de s'établir à Saltzkott[illegible] un poſte avancé d'un camp que les ennemis avoient à Horſté. Il ſe porta à Saltzkotten toute la nuit, & le 22 Juillet, à la pointe du jour, il ſurprit & força ce poſte.

Cette attaque fut exécutée avec tant de vivacité, que trois cent grenadiers & chaſſeurs à cheval, du corps de Seheiter, qui avoient une piéce de canon, n'ayant pu ſe raſſembler furent battus en détail, cinquante-ſept, compris deux officiers, furent faits priſonniers : tout le reſte fut tué ou bleſſé ; & il n'échappa que cent vingt chaſſeurs à cheval, qui campoient hors de la ville : le canon, le chariot des munitions, une quarantaine de chevaux, preſque tous les équipages furent pris ; & il ne perdit qu'un ſeul homme dans cette action.

Comme il avoit quinze lieues à

1760. faire pour joindre l'armée, & que Saltzkotten étoit environnée d'autres postes, qui pouvoient marcher à sa poursuite, le chev. d'Origny, pour leur en imposer, détacha sa cavalerie contre les fuyards, & les chargea en même tems de faire mine de vouloir reconnoître ces postes, lesquels se croyant au moment d'être attaqués à leur tour, resterent en défense ; au moyen de cette inaction, la cavalerie eut le tems de se rapprocher de l'infanterie, selon l'ordre qu'elle en avoit ; & ces troupes réunies firent une traite de douze lieues, sans se reposer que pendant quatre heures.

M. le Maréchal de Broglie aussi content du compte que M. d'Origny lui rendoit de la position des ennemis dans les parties où il s'étoit porté, que de son expédition, lui en demanda une relation qu'il envoya à M. de Belleisle, & y ajoûta : *L'action qu'a faite M. d'Origny, a été très-bien conduite. Les troupes sont bonnes ; il ne manque que des officiers qui sçachent les*

bien employer ; on n'en formera ja- 1760.
mais, qu'en avançant promptement ceux qui montrent des talens, & qui ont en même tems de la probité. M. de Belleisle obtint du roi, à cette occasion, la croix de S. Louis, dont M. d'Origny fut décoré, quoiqu'il n'eût encore que cinq ans de service.

Durant l'arriere-saison, que l'armée ne fit d'entreprise que par sa droite, il fut chargé de la garde de quelques postes de la gauche, & de reconnoissances sur la Lyppe. Dans le mois de Décembre, il marcha avec le bataillon de chasseurs & cent houssarts, contre une communication que les ennemis avoient formée entre Lyppestadt & le pays de Cologne, pour en tirer des subsistances. Après avoir livré plusieurs petits combats, & avoir donné à Lyppestadt une allarme si vive, que toute la garnison passa deux nuits sur les remparts, la chaîne de leurs postes fut repliée ; & il resta dans cette partie, pour couvrir le pays, jusqu'en Janvier que

1760. l'armée entra dans ses quartiers.

Les houssarts de Turpin avoient les leurs à la rive gauche du Rhin; il n'en étoit resté au chev. d'Origny qu'un détachement avec les chasseurs, pour occuper Sicgen, où M. le marquis de Meaupeou commandoit, & où il n'eut qu'à peine le tems d'établir sa troupe.

Il fallut rassembler les fourrages qui étoient à la gauche de la Rore; les ennemis faisoient la même opération sur la droite, & formoient un dépôt à Arensberg, dont M. d'Origny, avec deux compagnies de grenadiers, cent de ses chasseurs, & quatre-vingt houssarts, s'empara
1761. le 20 Janvier: il fit à l'attaque de ce poste une quarantaine de prisonniers, tua ou dissipa le reste du détachement, & fit transporter les fourrages.

Lorsque, vers la fin de Janvier, M. le Maréchal fit attaquer les ennemis à la droite par MM. de Stainville & de Belsunce, au centre, sur divers points, & à la gauche, par M. de Meaupeou, M. d'Origny

commandoit une des colomnes ; tous les postes ennemis sur la Rore furent repliés & repoussés jusques dans Ruden, d'où on ne put entreprendre de les déloger ; cette place étoit pour eux, telle que, pour nous, Gottingen est à notre droite; mais on fit des prisonniers en assez grand nombre, & on leur enleva des subsistances pour trois mois. 1761.

Le P. Ferdinand ayant rassemblé toutes ses forces en divers corps sur sa ligne, se porta le 10 Février à Giesmar, à quatre lieues de Cassel, & fit attaquer en même tems celle de M. de Broglie, à la droite de la Verra, & à la gauche de la Fulde. L'événement étoit très-critique ; mais des ordres les plus sages donnés par-tout, & très-à-propos par M. le Maréchal, & exécutés par les chefs avec autant d'exactitude que de capacité & de valeur, rompirent les mesures des ennemis.

M. de S. Perne ayant rassemblé toutes les troupes de la droite de la Verra, les opposa aux alliés. M. le marquis de Rougé, par sa résis-

1761. tance, rendit inutiles leurs efforts contre Marbourg; & M. le vicomte de Narbonne arrêta le P. héréditaire devant Fritzlar, très-mauvaise place sur l'Eder, qu'il ne rendit qu'après la troisieme attaque, ayant épuisé toutes ses munitions, & en obtenant la capitulation la plus honorable.

M. le Maréchal, qui laissoit dix mille hommes dans Cassel aux ordres de M. le comte de Broglie, ayant réuni les forces de la gauche de la Verra à celles qu'il avoit sur la Fulde, remonta cette riviere jusqu'à Hirschfeld, où M. de Saint Perne le joignit, en passant la Verra à Vacha; alors M. le Maréchal s'approchant de ses subsistances, tandis que les alliés s'occupoient du siége de Cassel, & se faisant joindre par les autres troupes, alla prendre une position, qui couvroit Francfort & Hanau, d'où il pouvoit recevoir les secours du bas Rhin, & mettre le champ de bataille de Bergen en état d'y bien recevoir les ennemis.

Dès le 11 Février, il avoit en-

voyé à M. de Meaupeou des ordres différens de ceux qu'il donnoit aux autres parties. Il lui manda de s'avancer vers les sources de l'Eder, & même au-delà, & d'y attaquer les ennemis dans leurs subsistances. 1761.

La division aux ordres de M. de Meaupeou étoit de six bataillons des régimens de Boccart, Reding & Salis, du bataillon des chasseurs de Turpin, & d'un détachement de hussarts. Les corps plus avancés marcherent sur le champ; & M. d'Origny faisant l'avant-garde, attaqua & enleva une troupe de dragons Hessois, qui avoit escorté à Marbourg un convoi partant d'Osnabruck.

M. de Meaupeou ayant rassemblé sa division à Hallenberg, & étant informé de la marche d'un convoi de pain vers Sachsenberg, détacha M. d'Origny pour l'intercepter. Il en battit l'escorte : la mit en fuite : il fit trente prisonniers : prit environ cent chevaux : fit passer au camp les caissons qui étoient en état, & détruisit le reste. Il fut alors informé

1761. des dispositions & de la force des ennemis ; & ayant appris que ces subsistances venoient de Corbach, où ils avoient construit des fours & déposé une grande partie de leurs équipages, l'attaque de ce poste lui parut l'expédition essentielle dans cette partie. Il la proposa à M. de Meaupeou, & lui communiqua le plan qu'il avoit dressé pour en assurer le succès. Le tout fut approuvé ; & l'attaque fut résolue pour le 18. M. de Meaupeou lui en confia le soin, & lui donna, pour l'exécuter, cinq cent grenadiers ou fusiliers, cent hussarts, & deux canons.

Ce détachement s'assembla la nuit du 17 au 18 à Neunkirchen ; & comme les ennemis pouvoient se porter au secours de cette place par deux débouchés, M. le comte de Valence, colonel de Bourbonnois, brigadier de cette division, marcha le 17 à Rengershausen pour masquer celui de Franckenberg.

M. de Meaupeou s'étoit réservé de marcher le 18 à la pointe du jour, avec un autre corps pour s'em-

parer du passage de Schreff. Il traversa Neunkirchen à la tête de son avant-garde de deux cent fusiliers & cent hussarts commandés par M. d'Altermat, lieutenant-colonel de Boccart. Il falloit qu'il passât par les hauteurs de Sacsenberg, où il fut assailli & fait prisonnier, avec M. d'Altermat, par la cavalerie d'un corps de six mille hommes, qui avoit passé le défilé pendant la nuit. 1761.

Tandis qu'une partie poursuivoit cette avant-garde, une autre s'avançoit à Neunkirchen, d'où le chevalier d'Origny, qui rassembla son détachement, les repoussa jusques sur la hauteur. Y ayant rallié l'avant-garde, & fait des prisonniers, & les ennemis arrivant en force de tous côtés, avec du canon qui portoit sur lui, il fit sa retraite vers les hauteurs de Brunshausen, où il se posta, & où il fut joint par le régiment de Boccart, avec quatre piéces de canon, & les grenadiers & chasseurs de Salis.

C'étoit la division que M. de

1761. Meaupeou alloit poster à Schreff; comme il venoit d'être pris avec M. d'Altermat, & que M. de Valence étoit détaché, ces troupes, jointes aux corps destinés contre Corbach, & formant deux mille hommes, étoient aux ordres du chev. d'Origny. Il tira avantage de sa situation, & disposa à propos ses six piéces de canon, dont le feu fut si vif & si bien secondé de celui de l'infanterie, que les ennemis, quoique trois fois plus forts que lui, désesperent de le pouvoir forcer, & se retirerent.

Après qu'il les eut observé durant deux heures, il envoya à Hallenberg prendre les ordres de M. de Valence qui venoit d'y arriver: il lui manda de venir le joindre; & il s'y porta d'abord. Les ennemis étant en force en-deçà des défilés, il fallut renoncer à l'attaque de Corbach; & M. de Valence marcha avec toute la division vers M. de Rougé, lequel lui ordonna de s'avancer par Marbourg, sans s'y arrêter, & de descendre la

Lahn jusqu'à Veilbourg, où il la passa le premier Mars pour continuer sa marche par Usingen, Homburg, &c. M. d'Origny resta avec ses chasseurs & les hussarts à Veilbourg, où il recevoit directement les ordres de M. le Maréchal. Ce poste devenoit important ; il pouvoit servir au passage de M. de Muy, qui amenoit les troupes du bas Rhin. 1761.

M. le Maréchal qui reprenoit l'offensive, résolut de presser vivement les alliés de toute part. Il manda le 11 Mars à M. d'Origny qu'il marchoit ce même jour à Friedberg, & lui ordonna de se porter à Haubenscheim près Vetzlar. Il repoussa de ce nouveau poste des détachemens ennemis qui s'en approcherent, & fit toujours sur eux des prisonniers.

Il prit le 14 un grand nombre de hussarts Hessois & des carabiniers de Scheiter, entre lesquels étoit le fameux capitaine Rodscher ; & le 18, les troupes du bas Rhin ayant passé la Lahn, il fut porté en avant jusqu'à Gladenbach.

Les avant-gardes commandées par

1761. MM. de Stainville, de Poyanne & de Rochambeau, de Closen & de Montchenu, secondées des prodiges de valeur de MM. de Vignoles, de Saint-Victor, &c. avoient repoussé les alliés derriere la Schwalm. M. d'Origny qui faisoit l'avant-garde de la colomne de la gauche, s'étoit avancé le 19 à Werth, & le 21, au-dessus de Marbourg, au poste de Wetter, dont il s'empara, après avoir forcé un gros détachement du corps de Scheiter.

Les troupes qui assiégeoient Ziegenhayn, n'étant plus soutenues, & M. le Maréchal prévoyant que bientôt elles leveroient le siége, envoya M. le marquis de Lambert son aide de camp, de qui je tiens les détails qui suivent, au chev. d'Origny à Wetter, pour lui porter l'ordre d'aller attaquer successivement Corbach & Wolshagen, & d'entreprendre d'ailleurs, dans cette partie, ce qu'il jugeroit de plus utile selon les circonstances.

Deux motifs également puissans avoient dicté cet ordre. 1° M. le Ma-

réchal vouloit, & presser la retraite des ennemis, & empêcher qu'ils ne brûlassent leurs subsistances. 2° Le siége de Ziegenhayn étant levé, & les ennemis étant réunis à la gauche de l'Eder, devoient prêter de telles forces aux assiégeans à Cassel, qu'il étoit nécessaire de leur susciter de nouveaux embarras. 1761.

Lorsque le chev. d'Origny reçut à Wetter l'ordre de M. le Maréchal, il n'étoit point en forces suffisantes pour opérer sur les derrieres de l'armée ennemie; mais M. de Lambert devoit faire approcher les troupes dont il auroit besoin; & il le fit joindre par la plus grande partie du corps de Ficher, par cent cinquante dragons de Royal & de Thyanges, &c. ce qui formoit avec ses chasseurs & hussarts un corps de dix-huit cents hommes. Ainsi renforcé, il se porta le 25 à Corbach qu'il sçavoit être évacué. Il y arriva à neuf heures du soir, & y apprit que Wolsfhagen, qu'il avoit aussi fait reconnoître, étoit de même

1761. évacué ; de façon qu'il ne dût plus s'occuper, suivant l'ordre de M. le Maréchal, que de l'entreprise qui lui paroîtroit la plus utile. M. Appelbaum, commandant un bataillon de la légion Britannique, soutenu d'un escadron, posté depuis l'entrée dans la Hesse, au village de Netze, continuoit le blocus du château de Valdeck. Le chev. d'Origny forma dès-lors le projet de l'enlever : il fit sa disposition en conséquence, & partit le 26 avant le jour.

Comme les ennemis, informés de sa marche, pouvoient lui échapper, en se retirant par la forêt de Naumburg, pour les surprendre, il fit prendre les devants à deux cent cinquante chevaux, dont il donna le commandement à M. Martin, capitaine de dragons du corps de Ficher ; & après avoir mis toute l'infanterie & le reste de la cavalerie aux ordres de M. le baron de Ried, lieutenant colonel du même corps, qui suivit avec toute la diligence possible, il alla rejoindre

les deux cent cinquante chevaux. 1761.

Arrivé à une lieue de Netze, il détacha M. de Renbeur, aide-major du bataillon de chasseurs, & cinquante chevaux, avec ordre de tourner ce village à une distance d'où il ne pourroit être vu, & d'aller occuper le chemin de la forêt, tandis que, pour donner le tems à l'infanterie d'arriver, il feroit garder toutes les autres issues du village; mais la résistance que fit un poste, avancé d'un quart de lieu, ayant averti de l'approche de l'ennemi, & le bataillon ayant eu le tems de sortir, il n'a été joint que dans la plaine, au moment qu'il alloit gagner les bois; ensorte que M. d'Origny prit son parti sur le champ, conséquemment au principe dont il avoit si souvent & si utilement fait usage.

Persuadé que par une attaque plus impétueuse & plus vive, on regagnoit l'avantage du nombre, (ils étoient près de trois contre un), il fondit sur eux avec ses deux cent chevaux. La résistance fut d'abord

1761. telle qu'il l'avoit prévu ; mais bientôt attaqués à revers, par M. de Renbeur, cette troupe, si ferme au premier choc, s'ébranla ; des voix qui s'élevoient de tous côtés, demanderent à capituler, & le feu cessa de part & d'autre. Le commandant & quelques officiers s'étant avancés, M. d'Origny, avec M. de Farémont son parent, officier des chasseurs, & d'une valeur distinguée, qu'il avoit gardé avec lui, s'en approcha. Il exigea que le bataillon entier & l'escadron se rendissent prisonniers de guerre : durant les pourparlers, sans qu'on ait peu découvrir s'il y avoit eu commandement de tirer, quelques pelotons du centre des ennemis firent feu ; plusieurs cavaliers & chevaux furent tués ; & le chevalier d'Origny atteint d'un coup de fusil dans la poitrine, & qui lui perçoit l'omoplate, fut porté à terre par son cheval, qui tomba mort percé de huit coups.

Il ne s'agit plus alors de capituler : MM. Martin & de Renbeur, irrités

d'un si lâche procédé contre le droit 1761.
des gens, foncerent bride abbatue, & le sabre haut dans le bataillon anglois, tous en vain jettoient les armes, & demandoient quartier; dix-sept officiers & le bataillon entier furent impitoyablement sabrés & faits prisonniers, avec une partie des cavaliers, le reste ayant gagné le bois.

M. le marquis de Lambert qui étoit resté pour avoir part à cette action, arriva avec l'infanterie, & fut témoin de cet affreux spectacle. Il trouva M. d'Origny, qui n'avoit point voulu quitter le champ de bataille, sans avoir été témoin du désarmement des ennemis & de la prise du canon. Il le fit transporter au château de Valdeck. Alors il renvoya à leurs postes les troupes qu'il avoit eu ordre de rassembler & qui n'avoient plus le chef auquel ils étoient confiés; & il fit part du succès de cette entreprise & du malheur de celui à qui il étoit dû, à M. le Maréchal, qui, dans sa dé-

1761. pêche (*a*) de Treysa du 29 Mars à M. le duc de Choiseul, lui en parle en ces termes :

M. d'Origny ayant appris qu'il y avoit un bataillon de la légion Britannique au village de Netze qui bloquoit le château de Valdeck, y a *marché, l'a surpris ; & quoique par la défense vigoureuse qu'a faite un officier dans une redoute, ce bataillon ait eu le tems de prendre les armes, & de sortir du village, il a été joint par le détachement de M. d'Origny, & obligé de se rendre, sans qu'il s'en soit sauvé personne. On s'est aussi emparé de sa pièce de canon ; mais cet avantage est bien empoisonné par une blessure très-considérable qu'a reçu M. d'Origny, qui a été obligé de demeurer dans le château de Valdeck ; je lui ai envoyé sur le champ un chirur-*

(*a*) Il y a eu un bien plus grand nombre de lettres de MM. les Maréchaux de Contades & de Broglie, & des Officiers généraux qui parloient au Ministre des expéditions dont ils avoient chargé le chev. d'Origny, mais dont on n'a pu avoir communication.

gien, & j'espere que son âge & son courage le tireront d'affaire; cela est bien à desirer, étant un sujet excellent. 1761.

Le chirurgien, à qui M. le Maréchal avoit fait prendre la poste, trouva le blessé entre les mains du chirurgien de M. le prince de Valdeck, qui l'honoroit de ses bontés & le lui avoit envoyé sur le champ. Il avoit encore celui qui étoit attaché au bataillon de chasseurs, & ils agissoient de concert; personne enfin ne fut jamais mieux, ni plus promptement secouru: l'état de sa blessure donnoit les plus grandes espérances: & on se flatoit le sixieme jour, qu'il étoit hors de danger: ceux qui l'environnoient, m'en avoient écrit ainsi, & à tous les siens; mais dans la nuit suivante, il survint une hémorragie, dont l'irruption se dirigeant sur-tout dans l'intérieur, le suffoqua en peu d'heures. (*a*).

(*a*) Il a été enterré par le curé de Naumbourg du diocèse de Mayence, au pied de l'autel de l'église luthérienne de Valdeck, la seule qui fût dans cette ville.

1761. M. le duc de Choiseul n'étant encore informé que de sa blessure, m'apprit que le roi satisfait de la conduite du chev. d'Origny, & daignant prendre part à son malheur, l'avoit fait colonel, & il me chargea de le lui mander ; ma lettre n'arriva pas à tems, mais M. le Maréchal, qui ne comptoit pas borner ses demandes à cette seule grace, l'en avoit flaté d'avance.

Il voyoit toute l'utilité qu'avoit eu cette expédition, entreprise d'après la liberté qu'il lui laissoit d'exécuter celles que les circonstances exigeroient. En effet le corps qui bloquoit Valdeck, étoit le seul poste qui couvroit les derrieres de l'armée qui assiégeoit Cassel ; de façon qu'étant à découvert, & même tournés, les alliés prirent, ce jour même, des mesures pour la levée du siége. M. le comte de Broglie mandoit, dès le 28, à M. le Maréchal qu'il avoit des indices vraisemblables d'une prochaine retraite du corps de troupes qui assiégeoit Cassel ; en effet les ennemis se retirerent le 28.

Cet événement, si le chev. d'Origny eût pu échapper à sa funeste destinée, étoit encore l'un de ceux, où, avec la liberté que M. le Maréchal lui en donnoit, il se feroit très-utilement servi des troupes qu'il avoit confiées à ses ordres, soit pour attaquer les flancs des ennemis dans leur retraite, soit plutôt pour occuper les défilés des gorges, les passages des rivieres, des forêts qui traversoient la marche qu'ils avoient à faire, & la retarder, pour laisser à M. le Maréchal le tems de les joindre, de les défaire entiérement, ou au moins de leur faire éprouver un échec, qui eût influé sur le reste de la campagne.

Mais la Providence n'a pas jugé à propos de nous laisser plus longtems un sujet devenu si précieux à tous les siens; & nos espérances se sont évanouies. Il avoit à peine vingt-cinq ans, lorsqu'elle a mis le terme fatal à ses jours, & qu'il lui a plu d'ôter par cette perte, plus cruelle encore pour une famille où tout à l'envi se consacre au service

du Roi, celui qui lui eût été un objet d'émulation. Il ne lui reste plus que l'espoir d'animer cette émulation chez ses neveux, en leur apprenant que l'oncle qu'on leur propose pour modele, s'occupoit uniquement des objets de son métier, auxquels il rapportoit tout : qu'il se fit distinguer par cette valeur, qui ne lui permettoit pas de compter les ennemis qu'il devoit attaquer : par cette prudence, cette sagesse qui le guidoit dans les occasions les plus périlleuses, dans celles même où il sembloit n'être que téméraire : par le sentiment d'humanité, qui souvent, au péril de sa vie, lui faisoit épargner le sang des ennemis : & enfin, par cette modestie qui l'accompagnant par-tout, lui imposoit, pour ainsi dire, le silence sur ses expéditions. En effet on ne sçavoit jamais la part qu'il avoit eu à ses propres succès, que de ceux qui y ayant contribué, avoient une sorte de plaisir à les publier.

AUTEURS

Cités dans cet ouvrage, & les Editions dont on s'est servi.

ÆLIANI sophistæ varia historia. *Lugduni Batavorum*, 1731, *in*-4°.

Africani Dynastiæ, *d'après le Syncelle, édition du Louvre*, 1652, *in-fol.*

Ammianus Marcellinus. *Parisiis*, 1681, *in-fol.*

Apollodori Atheniensis Bibliotheces. *Parisiis*, 1675, *in*-8°.

Appiani Alexandrini historiæ Romanæ, &c. *Henr. Stephani*, 1592, *in-fol.*

Arnobius adversùs gentes, *dans la Bibliothéque des Peres.*

Arrien, Guerres d'Alexandre. *Paris*, 1651, *in*-8°.

Athénée. *Lugduni*, 1612, *in-fol.*

Biblia sacra vulgatæ editionis, &c. 1662, *in-fol. & pour les Extraits, la traduction de M. de Sacy. Bruxelles* 1701, *in-*12.

Cellarius, Notitia orbis antiqui, &c. *Lipsiæ*, 1731, *in-*4°.

Censorinus de die natali, *édition de Henry*, *in-*8°. *Lindenbrog; Leide*, 1642.

Cheremon, historien Egyptien, *cité d'après Joseph & Porphire.*

Chronologie. Premieres & nouvelles Observations sur la Chronologie de Newton. *Paris*, 1758, *in-*4°.

Chronologie des anciens royaumes corrigée; *traduite de l'anglois de M. le chevalier Isaac Newton. Paris*, 1728, *in-*4°.

Cicéron. Entretiens sur la nature des dieux, *latin & françois. Paris*, 1721, *in-12.*

S. Clementis Alexandrini omnia quæ extant Opera. *Florentiæ* 1551, *in-folio*; *& l'édition du Louvre*, 1641, *in-fol.*

Ctésias. *Cité d'après les passages que Diodore & Photius en rapportent ; leurs éditions sont énoncées en leurs places.*

Dyonysius Halicarnassensis. *Oxoniæ*, 1704.

Diodori Siculi bibliothecæ historiæ Libri, &c. *Laurentii Rhodomani. Hanoviæ*, 1604, *in-fol.*

La même édition de Rhodoman, pour les Extraits des livres perdus de Diodore.

Photius, édition de 1612,

pour d'autres Extraits, Henry de Valois. *Paris*, 1634, *in*-4°; pour les Extraits faits par l'empereur Constantin Porphirogenete : tous recueillis par l'abbé Terasson, à la fin de sa traduction de Diodore. *Paris*, 1737, *in*-12.

Dion Cassius. *Hanoviæ*, 1606.

Diogenes Laërce. *Amsterdam*, 1692, *in*-4°.

Ennius. *Fragmens qui restent de ses ouvrages. Amsterdam*, 1707, *in*-4°.

Eratosthenes, *pour sa Chronologie de Thèbes. Voyez le Syncelle George, édition du Louvre*, 1652.

Etienne de Byzance. *Edition de Jacques Gronovius. Leide*, 1694, *in-fol.*

Eusebii Præparatio evangelica, *græc & lat. Parisiis*; 1628, *in fol. Pour sa chro-*

nique, voyez le Syncelle, édition du Louvre 1652; & Thesaurus Temporum Eusebii, &c. *Josephi Scaligeri. Lugduni Batavorum*, 1606, *in-fol. Et encore* Eusebii Pamphili episc. &c. *Basileæ*, 1670.

Eutropii V. E. Historiæ Romanæ Libri. *Recueil des historiens Latins. Genevæ*, 1623, *in-fol.*

Granger. Voyage en Egypte, 1730, *in-*12.

Guerres civiles de César, & ses autres Traités. *Recueil des historiens Latins. Genevæ*, 1623, *in-fol.*

Hiéroglyphes des Egyptiens, *traduits de l'anglois de Warburton. Paris*, 1744, *in-*12.

Herodoti Halicarnassæi Hist. libri IX, cum Vallæ interpretatione latina, &c. *Ge-*

neva Oliva Pauli-Stephani, 1618, *in-fol.*

Hésiode. Amsterdam, 1701.

A. Hirtii, vel Opii Commentariorum de bello Alexandrino Liber unus. *Recueil des hist. Latins. Genevæ*, 1623.

Histoire des Juifs & des peuples voisins *par Prideaux. Paris*, 1726, *in-12.*

Histoire du Ciel. *Paris*, 1739, *in-12.*

Homere. Iliade, & Odyssée, *de la traduction françoise de Madame Dacier. Amsterdam*, 1731, *in-12.*

Horapollo. *Parisiis*, *in-4°*, 1618.

Jambilicus de Myst. Egypt. *Marsili Finici Oxoni*, 1678.

Josephi Opera. *Edition gréque & latine d'Havercamp. Amsterdam, Leide, Utrecht*, 1726, *in-fol.*

Justinus *Variorum. Amstelodami*, 1659.

Lactantii Opera. *Parisiis*, 1748.

Lisimaque, historien Egyptien, *cité d'après Joseph dans sa réponse à Appion.*

T. Livii Patavini Histor. ab urbe conditâ, &c. *Recueil des historiens Latins. Genevæ*, 1623.

P. Lucas. Voyage en Egypte. Rouen & Paris, 1724, *in*-12.

Lucien. *De la traduction de Perrot, sieur d'Ablancourt, Paris*, 1688, *in*-12.

Lucretius de rerum naturâ. *Paris*, 1708, *in*-12.

Macrobius. *Apud sanctam Coloniam*, 1521, *in-fol.*

Manéthon. *Les fragmens qui en restent sont cités d'après le Syncelle, Joseph, Eusebe*, &c.

Maillet. Defcription de l'Egypte. *Paris*, 1735, *in*-4°.

Marmora Oxonienfia ; ou Marbres de Paros. *Oxonii*, 1674, *in-fol.*

Marshami Canon chronicus, Ægyptiacus, Ebraïcus, Græcus, &c. *Lipfiæ*, 1676, *in*-4°.

Majemoïdes *cité d'après Marsham.*

C. Nepos de Vitis Imper. Græc & Latin. *Francofurti*, 1608, *in-fol.*

Ocellus Lucanus. *Amftelod.* 1688, *in*-12.

Dell' Obelifco di Cefare Augufto, &c. *Par M. Bandini. Roma*, 1750, *in-fol.*

Paufaniæ Græciæ Defcriptio accurata, &c. *Lipfiæ* 1696, *in-fol. & pour les Extraits, la traduction de l'abbé Gedoyn. Paris*, 1731, *in*-4°.

Philonis Judæi Opera. *Coloniæ Allobrogum* 1613, *in-fol.*

Pindarus. *Salmurii*, 1620.

Platonis Opera Grynæi. *Lugduni*, *in-fol.*

Photii Bibliotheca. *Oliva Pauli Stephani*, 1612, *in-fol.*

C. Plinius ſecundus, *ou le Naturaliſte*, *édition du P. Hardouin. Paris*, 1723, *in-fol. On en a conſulté de plus anciennes qui ſont citées.*

Plutarchi Cheronenſis Opera, *Xylandro interprete. Lutetiæ Pariſiorum*, *Typis Regiis*, 1624, *in-fol.*

Pomponii Melæ de ſitu orbis Libri tres. *Pariſiis*, 1557, *in-8°.*

Porphyre de abſtinentiâ. *Cantabrigiæ*, 1655; *& la traduction par M. de Burigny. Paris*, 1747, *in-12.*

Cl. Ptolemæi Alexandrini Geographia, *gréque & latine. Amstelodami*, *in-fol.* 1605.

Quintus Curtius. *Vie d'Alexandre avec la traduction de Vaugelas. Paris*, 1716, *in-8°.*

Sanchoniaton. *Voyez Eusebe, Préparation évangélique.*

Seder Olam, *cité par Genebrard. Parisiis* 1585, *in-fol.*

Seldenus de Dis Syris & Beyeri Additamenta. *Amstelodami* 1680, *in-12.*

P. Statii Papinii Thebaïdos, *Lutetiæ Parisiorum* 1658, *in-8°.*

Strabonis rerum geographicarum Libri XVII. *Lutetiæ Parisiorum, Typis Regiis*, 1620, *in-fol.*

Syncellus, *ou* Georgii monachi Chronographia. *Parisiis, è Typographiâ regiâ* 1625, *in-fol.*

Tacitus. *Annales, historiques, &c. du Recueil des écrivains Latins. Genevæ*, 1623, *in-fol.*

Théocrite. *Edition d'Henri-Etienne*, 1579; *& d'Oxford*, 1699.

Thucydides de Bello Peloponesiaco, 1588, *in-fol.*

Vaillant. Historia Ptolomæorum. *Amstelodami*, 1701, *in-fol.*

Valere Maxime, *latin & françois. Lyon*, 1700, *in-12.*

De Vauban. *Projet d'une dîme royale*, 1708, *in-12.*

Victor Sextus Aurelius, Origo gentis Romanæ. *Recueil des historiens Latins. Genevæ*, 1623.

P. Victoris de Regionibus urbis Romæ Libellus. *Recueil des historiens Latins. Genevæ*, 1623, *in-fol.*

ex

Witſius. De Egyptiacorum Sacrorum cum Hebraïcis collatione Libri tres, &c. *Amſtelodami* 1696, *in*-4°.
Xenophontis Opera. *Lutetiæ Pariſiorum*, 1625.





TABLE GÉNÉRALE

DES CHAPITRES

De l'Egypte ancienne, & de leurs divisions.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

TOME II.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

Religion de la nation Egyptienne.

Fin de la Table.

L'EGYPTE



L'ÉGYPTE ANCIENNE, *OU* MÉMOIRES *HISTORIQUES* ET CRITIQUES

Sur les objets les plus importans de l'Histoire du grand Empire des Egyptiens.

CHAPITRE PREMIER.

Examen d'un passage d'Hérodote, où il parle du sol de la basse Egypte.

HÉRODOTE, dans le second livre de son ouvrage, où il traite de l'histoire des anciens Egyptiens, commence par indiquer les secours qu'il a trouvés pour l'écrire. Instruit à Memphis par les prêtres de Vulcain, il le fut

Her. l. 2, c. 2, 3, 154.

encore par les descendans des Grecs, que Psammetichus avoit établis en Égypte, & qu'Amasis rassembla dans cette ville. Pour ne rien négliger de ce qui pouvoit donner plus de poids à son histoire, il passa à Thébes & dans la Thébaïde; & de retour en Egypte, il alla à Héliopolis, dont les prêtres passoient pour les plus sçavans d'entre les Egyptiens (a).

C'est avoir pris les plus sûres précautions; mais qui ne sçait qu'Hérodote ne négligeoit aucune des traditions qu'il pouvoit rassembler, & que les prêtres Egyptiens affectoient de grossir les objets, & de décorer leurs relations de tout le merveilleux qu'ils imaginoient? Le passage qui suit est une preuve convaincante de l'exagération si familiere aux Egyptiens, & qu'Hérodote lui-même passe quelquefois les bornes qu'un historien exact devroit toujours respecter.

Il dit avoir appris que pendant le

(a) Ce chapitre, ou la plus grande partie de ce qu'il comprend, a été inséré dans le Mercure du mois de Mai 1752, sous le titre de Dissertation sur un passage d'Hérodote, qui sert d'autorité à de nouveaux systêmes.

regne de Ménès, le premier des rois Egyptiens, « tout ce qui en Egypte » n'eſt point la Thébaïde, étoit un ma- » rais; qu'il n'y avoit aucune terre émi- » nente dans les parties qui ſont actuel- » lement au-deſſous du lac Moéris, & » qu'en remontant de la mer par le » fleuve, l'eſpace de ſept journées, » on navigeoit dans une eſpece d'étang. *Her. l. 2, c. 4.*

Il ne paroît point par ce diſcours des prêtres à Hérodote, qu'ils ayent voulu lui faire entendre que la mer s'avançoit juſqu'aux confins de la Thébaïde : ils reconnoiſſoient au contraire que la Méditerranée avoit ſes bords à la même diſtance où ils ſont encore, des pays anciennement appellés la Thébaïde, puiſqu'ils obſervent qu'il falloit ſept jours, pour arriver de la mer à la Thébaïde.

Ils ne ſe bornent point à fixer l'étendue de la baſſe Egypte, pour en faire connoître l'ancien état à Hérodote : ils lui expliquent même quelle étoit la nature du terrein, & c'eſt-là où l'on peut appercevoir de l'exagération ; mais, ſans doute, ils vouloient lui faire entendre que ce pays, ou, pour parler plus correctement, que les

parties voisines du fleuve qui n'avoient point encore été saignées par des canaux, dont les eaux n'étoient point détournées, ni soutenues par des digues, comme elles l'étoient pendant le voyage que cet historien y fit, n'étoient point habitées.

C'est néanmoins ce discours des prêtres, qui détermine Hérodote à se persuader & à dire, en exagérant encore d'après ce qu'il avoit appris, que toute la basse Egypte n'étoit qu'un golfe de la Méditerranée ; qu'elle fut, par succession de tems, formée d'un amas de vase, que le Nil déposoit (*a*) dans

(*a*) M. Freret avoit lu en 1742 à l'académie des inscriptions un Mémoire, où il démontre principalement que le sol de l'Egypte n'a point été élevé par les couches de vase qu'on prétend que le Nil y dépose. On y reconnoît un excellent académicien, qui joignoit aux connoissances approfondies de l'histoire, de la géographie & de la chronologie, toute la sagacité du physicien, qui sçait, en combinant les opérations de la nature, en découvrir la méchanique. Ces observations sur l'opinion d'Hérodote avoient été faites avant que le Mémoire de M. Freret fût publié. On se borne à y faire voir que l'opinion d'Hérodote, qui prétend que la

ſes débordemens ; enfin que toute la baſſe Egypte étoit un don du Nil.

Ce n'eſt point pour diminuer l'autorité de cette derniere opinion, qu'on l'attribue ici à Hérodote, plutôt qu'aux prêtres Egyptiens. Soit à deſſein de s'en faire honneur, ou plutôt pour ſoutenir ce caractere de franchiſe & de bonne foi, qu'il montre en toute occaſion, il avoue que les prêtres ne lui ont point dit que la baſſe Egypte étoit un don du Nil, mais qu'il en a jugé ainſi, ſur-tout, dit-il, ayant remarqué que la ſonde rapportoit de la vaſe, lorſqu'on la jettoit en haute mer, à une journée près des côtes.

Her. l. 2, c. 99, 123, 147. Id. l. 3, c. 9, &c.

Her. l. 2, c. 5.

Hérodote, de ſon propre aveu, ajoûte donc ſa conjecture à ce que les prêtres Egyptiens lui avoient dit : il fait plus ; il s'en ſert dans la ſuite comme d'un fait certain.

Her. l. 2, c. 10.

---

baſſe Egypte eſt un don du Nil, eſt entiérement détruite par la ſuite de ſon hiſtoire, & par les traits hiſtoriques qu'il rapporte d'après les prêtres Egyptiens, & à montrer que cette opinion ne peut être d'aucune autorité, dans quelque circonſtance qu'on veuille l'employer.

Pour rendre plus ſenſible l'erreur de ce paſſage d'Hérodote, & faire mieux juger ce qu'on en doit penſer, il eſt à propos de donner une ſorte de deſcription de l'Egypte. En diverſes circonſtances, elle a été montrée ſous différentes diviſions; mais elle ne ſera conſidérée ici, que comme dans les premiers tems, c'eſt-à-dire, diviſée en haute & baſſe Egypte, ainſi qu'Hérodote en parle dans le paſſage qui nous intéreſſe.

Le Nil, après avoir franchi les dernieres cataractes; pour ſe joindre à la Méditerranée, coule preſque en droite ligne, du midi au ſeptentrion, l'eſpace d'environ deux cent lieues, qui comprennent la longueur de toute l'Egypte. Les terres les plus élevées, les premieres que ce fleuve arroſe, forment ce qu'on appelle la Thébaïde, ou la haute Egypte.

Str. l. 17, p. 789. Cette province, reſſerrée entre deux chaînes de montagnes, n'a, en pluſieurs endroits, que quatre à cinq lieues de largeur : elle n'en a pas plus de quinze dans toute autre partie. Sa longueur, en droite ligne, eſt de douze à quatorze journées de chemin, & elle confine au

Ptol. tab. 3, p. 107.
Str. l. 17, p. 813.

pays de Memphis, l'une des parties comprises sous le nom général de la basse Egypte.

Le pays de Memphis est resserré entre les mêmes chaînes de montagnes qui bornent la Thébaïde ; mais ces montagnes ne se prolongent que jusqu'à quelques distances au-dessus de l'endroit où le Nil, se partageant en plusieurs canaux, enferme ce qu'on appelle le Delta. Dans cette partie, la basse Egypte commence à s'élargir, & elle occupe près de cent lieues sur les côtes de la mer. Sa longueur, en remontant le Nil, jusqu'aux confins de la Thébaïde, est d'environ sept journées, & c'est toute cette seconde partie de l'Egypte qu'Hérodote prétend avoir été un golfe de la Méditerranée.

Après cette description (*a*), l'opi-

(*a*) Plusieurs d'entre les anciens géographes, ou historiens, divisoient l'Egypte en trois parties ; 1° la haute Egypte, ou la Thébaïde ; 2° l'Egypte du milieu, ou le pays de Memphis, qui s'étendoit jusque vers la hauteur du Delta ; 3° la basse Egypte, qui comprenoit le Delta & les terres qui sont à la même hauteur, soit au levant ou au

nion d'Hérodote ne peut paroître qu'un paradoxe; mais cette defcription rend très-vraifemblable ce que les prêtres difoient de la baffe Egypte. Cette province, environnée de toutes parts de terreins plus élevés, fe termine à la mer : elle eft coupée par un fleuve, dont les débordemens, auffi confidérables que réguliers, durent l'efpace de trois à quatre mois; enforte qu'elle devoit naturellement, pendant une grande partie de l'année, reffembler à un marais.

Tel a dû être l'état de la baffe Egypte, lorfque Ménès, & tous ceux qui l'avoient fuivi, fe fixerent dans la haute. Toute la nation Egyptienne y étoit renfermée, & ce ne fut qu'après qu'on eut trouvé le moyen de deffécher quelques parties de la baffe Egypte, que des colonies de la Thébaïde allerent s'y

couchant. Chacune de ces parties fut encore fous-divifée, felon le nombre de divers petits états qui la partageoient; & lorfque l'Egypte entiere fut réunie fous une feule domination, elle fut féparée en nomes, ou petites provinces, dont le nombre varioit, felon qu'il plaifoit au monarque d'en réunir plufieurs, ou d'en partager d'autres.

fixer. C'eſt ſans doute ce que Diodore vouloit exprimer, lorſqu'il dit que « tous » les peuples de la Thébaïde ſont les » plus anciens de l'Egypte. *Diod. l. 1, ſec. 2, p. 19.*

La nation Egyptienne ne pouvoit, dans les premiers tems, tandis que Ménés formoit ſon premier établiſſement, être aſſez nombreuſe, pour que la ſeule Thébaïde ne leur ſuffit pas; enſorte qu'ils ne cultivoient, ni n'habitoient point la baſſe Egypte. C'eſt-là, comme il a déja été remarqué, ce qu'Hérodote devoit conclure du diſcours des prêtres, lorſqu'au contraire, il jugea qu'il n'exiſtoit rien de tout ce qui eſt au-deſſous de l'étang de Moéris, juſqu'à la mer.

Que ce diſcours des prêtres eût occaſionné une pareille mépriſe à un voyageur ordinaire, il n'y auroit point à s'en étonner; mais Hérodote eſt inexcuſable de n'avoir pas mieux jugé de ce diſcours, & plus encore de l'avoir trouvé ſuffiſant pour l'autoriſer à parler de ce pays marécageux, de ce pays plus aquatique que la Thébaïde, comme d'un golfe de la Méditerranée.

S'il n'avoit point eu autant de goût pour le merveilleux, il eût remarqué que

les prêtres reconnoiſſoient que tout le terrein de la baſſe Egypte exiſtoit pendant le régne de Ménès : « En remontant, diſoient-ils, de la mer par le Nil, » l'eſpace de ſept journées, on navi- » geoit dans une eſpece d'étang. » Comment auroient-ils pu compter ſept journées de navigation par le Nil, depuis la mer juſqu'à la Thébaïde, ſi le fleuve n'eût pas coulé dans un terrein où il avoit un lit & des bords fixes ?

Her. l. 2, c. 4.

Ce terrein de ſept journées, que le Nil parcouroit, étoit alors ce qui comprend encore aujourd'hui toute la baſſe Egypte. Il eſt donc bien certain que les prêtres ne prétendoient pas dire à Hérodote, que l'emplacement de la baſſe Egypte n'exiſtoit point ; & que ſon opinion eſt combattue par le ſentiment même des prêtres, dont il s'appuie.

Il faut encore remarquer que, dans la ſuite de ſon hiſtoire, il ſe contredit en une infinité de circonſtances ; mais ſans s'arrêter à le ſuivre par-tout, il ſuffira d'en citer un exemple, qui prouvera clairement que les prêtres n'ont point prétendu lui faire entendre que la baſſe Egypte étoit un golfe de la Méditerranée.

Ils lui apprirent que Ménès, leur premier roi, avoit creusé, pour le Nil, un nouveau canal de près de quatre lieues, dans l'intention de le faire couler plus en droite ligne; que ce fut sur le terrein de l'ancien lit, comblé par ses travaux, qu'il fonda la ville de Memphis; qu'il la défendit des courans du fleuve, en élevant une forte digue, & que près de ses murs il forma un grand étang, que ce fleuve remplissoit. *Her. l. 2, c. 99.*

Si toute la basse Egypte eût été avant le régne de Ménès, comme Hérodote le prétend, un golfe de la Méditerranée, il devroit convenir que pendant environ les trente premieres années du régne de ce premier roi, qui régna soixante-deux ans, le Nil avoit comblé au moins la moitié de ce golfe, puisqu'on a pu construire une ville dans le centre de ce qui en faisoit l'emplacement. Cette conséquence ne s'accorderoit point avec ses opinions. Il prétend que ce golfe ne fut comblé que dans tout l'espace de plus de onze mille six cent vingt ans, qu'il croit, d'après les relations des prêtres, s'être écoulés depuis le régne de Ménès, jusqu'au siécle où il vivoit. *Africus erat. syn. p. 54, 55, 91.*

Quand il seroit arrivé, par un évé-

nement furnaturel, que ce golfe, qu'il compte avoir exifté, eût été en partie comblé dans ces trente années, eft-il vraifemblable que la vafe qui l'eût rempli, eût pu être affez confolidée, pour que Ménès y eût fait tous les travaux qu'on lui attribue ?

D'ailleurs, ce feroit vouloir fe faire illufion, (*a*) que de ne point fentir par

(*a*) Il importe peu à ceux qui foutiennent l'opinion d'Hérodote, que la baffe Egypte ait été un don du Nil ou non. Ils veulent que cette opinion étaye un fyftême, auquel le célebre *Alexander ab Alexandro* a donné occafion. Il penfoit comme phyficien, *Genial. dier. l.* 5, *c.* 9, que les mers, par une forte de circulation naturelle & continuelle, fe retiroient de deffus les terres qu'elles avoient occupées. Plufieurs autres phyficiens adopterent cette idée, pour expliquer comment il fe trouve des coquilles de la mer dans des terres qui en font éloignées. Mais les auteurs des nouveaux fyftêmes étendent l'idée d'Alexander. Comme il fe paffe des milliers d'années fans qu'on apperçoive des changemens aux bornes de la mer, ils en concluent qu'il y a un nombre infini de fiécles que le monde exifte. Si ce n'eft pas franchir jufqu'à l'éternité, c'eft au moins la faire entrevoir ; c'eft faire un pas caché, dont on fent toute la conféquence : c'eft anéantir tout

le détail & l'espece de travaux attribués à Ménès, que les prêtres ne parloient de la basse Egypte, que comme d'un pays marécageux. Ce premier roi y creusa un canal, où il rassembla les eaux du Nil ; & à quel usage eût pu être ce grand étang, à côté de sa nouvelle ville, si ce n'étoit pour en dessécher les environs ? Ses successeurs travaillerent dans les mêmes vues, aussi souvent que, le peuple s'étant multiplié, il fut nécessaire d'étendre les habitations.

Sésostris, (*a*) qui régna sept cents ans après Ménès, à son retour de la conquête de l'Asie, d'où il amena un nombre prodigieux de prisonniers, se trouva dans la même nécessité. Il occupa

Her. l. 2, *c.* 108. *Diod. l.* 1, *sec.* 2, *p.* 52.

calcul qui montre une origine : c'est enfin ôter cette origine à celui à qui seule elle appartient. Il faut cependant convenir que cette opinion est plus ancienne qu'Alexander : *Strabon*, *l.* 17, *p.* 810, l'avoit avancée. Mais comme, pendant long-tems, on n'avoit pas cru devoir s'y arrêter, il y a lieu de s'attendre qu'elle sera de nouveau oubliée.

(*a*) Sesostris est le fils de Pharaon Amenophis, qui périt dans la mer Rouge, à la poursuite des Israëlites. C'est un fait qui se trouvera prouvé dans la chronologie du grand empire des Egyptiens.

les prisonniers à élever des digues, & à creuser des canaux, qui rendoient habitables des terreins jusque-là restés incultes; & c'est le succès de ces entreprises, dont l'auteur de l'inscription tracée sur le grand obélisque de Thebes, cherche à éterniser la mémoire, lorsqu'il fait dire au soleil, avec toute l'emphase Egyptienne, que *Sésostris avoit achevé de fonder le monde.*

Amm. Mar. l. 17, c. 4.

Les anciens rois Egyptiens userent en basse Egypte de ces mêmes précautions dont on s'est toujours servi depuis, & dont on se sert encore en pareille circonstance. Ils creuserent des canaux; ils éleverent des digues: cependant ils n'étendirent point ce travail à toutes les parties de la basse Egypte.

Her. l. 2, c. 137, 140, 151. Diod. l. 1, sec. 2, p. 40, 60.

En effet, Anisis chassé du thrône par Sabaçon, demeura pendant cinquante ans caché dans des marais. Psammetichus, l'un des douze rois, qui, sur la fin du premier empire, gouvernerent l'Egypte en commun, devenu suspect à ses collégues, fut relégué dans les marais; & l'histoire ancienne ne parle que des fruits & des légumes que les Egyptiens y recueilloient avec abondance. La basse Egypte, comme le disoient les prêtres,

fut donc toujours naturellement marécageuse.

Plusieurs des anciens historiens, Diodore, Plutarque, &c. (*a*) parlent, à la vérité des prétendus accroissemens de l'Egypte, mais non comme d'un fait dont ils eussent connoissance ; & ce n'est jamais que d'après Hérodote dont il s'appuient, ensorte qu'ils n'ajoûtent rien à cette foible autorité.

Quoique cet écrivain laisse appercevoir en une infinité d'occasions un goût dominant pour le merveilleux, il n'eût pas donné dans une méprise aussi grossiere, s'il ne se fût pas mal-à-propos

---

(*a*) Le géographe Strabon, *l.* 1, *p.* 30, 36, *l.* 12, *p.* 536, parle de même de l'accroissement du terrein de l'Egypte, mais toujours en citant Hérodote. Seneque, *l.* 6, *c.* 26 *des quest*, quoiqu'il ne cite point Hérodote, adopte cependant son opinion, qu'il lie avec ce qu'Homere dit du trajet que Ménélas fit de l'isle de Phare à l'embouchure canopique ; & par cet expédient, il enchérit encore sur ce qu'Hérodote avoit hazardé. Pline, qui, de même que Seneque, n'avoit point vu l'Egypte, paroît n'avoir pris ce qu'il dit de l'augmentation du terrein de l'Egypte, que d'après Seneque. *Pline*, *l.* 2, *c.* 85 ; *l.* 5, *c.* 31 ; *l.* 13, *c.* 11.

laissé éblouir par cette fabuleuse antiquité, que les prêtres cherchoient tant à persuader.

Ils lui firent entendre qu'il s'étoit écoulé plus de onze mille six cent vingt ans (*a*) depuis le régne de Ménès, jusqu'au tems où ils lui parloient; ensorte qu'il ne pouvoit juger de ce que son opinion avoit de déraisonnable. Il s'en seroit apperçu d'abord, s'il eût sçu que le régne de Ménès ne peut être fixé qu'à l'an 1816, c'est-à-dire, moins de dix huit cents ans avant son voyage en Egypte. Avec les connoissances que nous avons, nous ne pouvons, comme

Av. l'ère vul. 2188.

(*a*) Selon le calcul que les prêtres Egyptiens firent à Hérodote, par le nombre des générations, *l.* 2, *c.* 142, il se seroit écoulé depuis le régne de Ménès jusqu'à celui de Séthon, un peu plus de onze mille trois cent soixante-six ans; & comme le voyage d'Hérodote en Egypte, est fixé environ à deux cent soixante ans après le régne de Séthon, qui est en 3290, ils lui faisoient entendre qu'il y avoit, lorsqu'ils lui parloient, plus de onze mille six cent vingt ans, que Ménès avoit commencé de régner. Ce calcul feroit remonter le régne de Ménès environ à 8076 ans avant l'époque de la création.

lui, ſans deſſein prémédité, donner dans cette ſupercherie des prêtres.

Mais le deſir d'enfanter des ſyſtêmes ſinguliers (*a*), deſir qui ſe trouve encore excité aujourd'hui par le ſuccès qui accompagne toujours les plus audacieux, engage les auteurs à chercher de ſpécieuſes conſéquences dans le déſordre, où les anciens Egyptiens avoient affecté de mettre leur chronologie.

Néanmoins ces ſyſtêmes ne tromperont jamais que ceux qui voudront

---

(*a*) Pour faire juger notre terre éternelle, on veut qu'elle anticipe continuellement ſur la mer. Ce paſſage d'Hérodote, qu'on cite pour prouver cette opinion, n'étant point d'accord avec le ſentiment des prêtres Egyptiens, qu'on compte devoir lui donner toute ſa force, il faut croire que ceux qui ſaiſiſſent de ſi foibles autorités pour détruire l'harmonie des anciennes idées, ſentent qu'ils n'ont pas d'ailleurs des moyens bien victorieux. On peut tenir au moins pour ſuſpect tout ſyſtême qui n'a pas de plus ſolides appuis que ce paſſage d'Hérodote; d'ailleurs, quand il ſeroit vrai que la baſſe Egypte eût été un golfe de la Méditerranée, ce ſeroit un accident, & un accident arrivé au globe de la terre; peut-il devenir un principe général, qui en explique toute la méchanique?

bien être trompés. Ce qui reste de l'histoire Egyptienne, suffit pour prouver la certitude de l'époque donnée ici du régne de Ménès, & pour démontrer que le premier empire des Egyptiens, détruit par la conquête de Cambise, n'a duré que l'espace de seize cent soixante-deux ans.

Du mond. 3478, avant l'ére vulgaire, 526.

Après avoir adopté l'an 1816 (*a*) pour l'époque du régne de Ménés, si on compare l'état où Hérodote a vu ce pays, avec ce qu'il a toujours été depuis le tems de son voyage, on y trou-

Av. l'ére vul. 2188.

(*a*) On ne s'arrêtera point à prouver ici cette époque du régne de Ménès, qui est aussi celle du grand empire des Egyptiens, parce qu'elle est un des principaux objets de la premiere section de la chronologie. Les dates sont toujours ici d'après l'époque de l'origine du monde, plutôt que par les années antérieures ou postérieures à l'ére vulgaire, comme l'usage s'en est presque généralement introduit. C'est que, bien éloigné de penser comme ceux qui écartent l'idée de cette origine, on pense qu'elle ne peut être trop remise devant les yeux; mais on rapporte toujours en marge l'autre façon de compter pour la commodité de ceux qui s'y sont accoutumés.

vera encore une preuve invincible contre son opinion.

Il prétend que du régne de Ménès, au tems de son voyage, le Nil avoit reculé les bornes de l'Egypte, depuis les confins de la Thébaïde, jusqu'à la mer, l'espace de sept journées de chemin. Il ajoûte qu'il vit alors le fleuve se joindre à la mer par sept embouchures, par deux, entr'autres, qu'il désigne sous les noms de deux villes bâties alors très-près de ces deux embouchures, sçavoir, Péluse, située au levant du Delta, & Canope au couchant. *Her. l. 2, c. 15, 157.*

Si le Nil, durant les dix-sept siécles qui ont précédé le voyage d'Hérodote en Egypte, avoit prolongé sur l'emplacement de la mer les terres de l'Egypte l'espace de sept journées de chemin, comme il y a plus de deux mille ans qu'il a vu Péluse & Canope sur les bords de la mer, les ruines de Péluse, & la ville de Bochir ou Béquir construite sur l'emplacement de Canope, devroient être actuellement dans les terres, à plus de huit journées de la mer; cependant elles en sont toujours aussi près qu'il les y a vues.

En supposant même, pour un moment,

ces tems immenses dont les Egyptiens parloient, & que cet accroissement de sept journées de chemin à la basse Egypte, eût été l'effet des débordemens du Nil pendant plus de onze mille six cent vingt ans, cette même partie de l'Egypte devroit, dans l'espace de deux mille ans qui se sont écoulés depuis le siécle d'Hérodote, avoir été prolongée par les mêmes débordemens d'environ une journée & demie de chemin, ce qui sûrement n'est point arrivé: elle a donc encore les bornes qu'Hérodote dit avoir vues, & que les géographes qui ont écrit depuis, & en différens siécles ont reconnues aussi.

Il est donc bien constant, soit en adoptant la fabuleuse chronologie des Egyptiens, ou en se réglant sur les tems certains & connus, qu'on ne peut appercevoir aucune apparence d'augmentation dans les terres de l'Egypte. Si Hérodote eût été géographe, il ne se seroit point arrêté à cette idée, qui paroîtra chimérique à ceux qui considéreront l'état des lieux; & quelque legere connoissance de la géographie de l'Egypte eût suffi pour faire connoître aux auteurs des systêmes, que cette opinion

l'Hérodote n'étant pas soutenable, ne peut former aucune autorité.

Toute la basse Egypte depuis le marais Maréotis qui baignoit les murs de l'ancienne Alexandrie, jusqu'au mont Cassius, & au lac Sirbonis dans l'isthme de Suès, est un pays plat, sans montagnes : il n'y en a aucune dans le front de l'isthme de Suès, jusqu'à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge. Cette partie est même coupée par un assez grand lac, où les villes d'Héroopolis & de Thoum furent bâties. Le reste de la basse Egypte est encore, pour ainsi dire, de niveau jusqu'au-dessus de Memphis ; & il n'y a que la partie entre cette ville & la Thébaïde, qui soit un peu plus élevée.

Rien ne fait soupçonner qu'Hérodote, sous le nom de la basse Egypte, n'entendoit parler que d'une partie de ce pays ; rien n'y distingue une partie de l'autre : la nature du terrein est par-tout la même ; & il assure que c'est toute la basse Egypte qui étoit un don du Nil. Il faudroit donc convenir que, quand la basse Egypte étoit un golfe, la mer Rouge communiquoit à la Méditerranée, & que l'Afrique étoit entiérement

séparée de l'Asie; dans ce cas, on demandera par où Ménès, qui est certainement le même que Mezraïm, aura pu passer pour pénétrer dans la Thébaïde ?

Pour appuyer l'opinion d'Hérodote, si l'on suppose que la vase, qu'il prétend que le Nil dépose, aura pu, par des alluvions, former insensiblement une digue à laquelle les eaux du Nil prêtoient de la force pendant les débordemens, on répondra que cette digue n'auroit pu se soutenir que durant les débordemens. En effet, pendant les trois quarts de l'année que le Nil n'a presque plus d'eau, les courans de la mer Rouge qu'on a toujours jugé plus élevée (*a*) que la Méditerranée, &

(*a*) On étoit si persuadé que la mer Rouge étoit plus élevée que la Méditerranée, que Ptolémée voulant ouvrir une communication entre les deux mers, disposoit des écluses pour soutenir les eaux de la premiere. Mais on ne peut douter, malgré l'opinion hazardée par Hérodote, que la basse Egypte n'ait toujours été telle qu'elle est, que l'isthme de Suès n'ait toujours subsisté, & que la mer Rouge n'ait toujours été séparée de la Méditerranée. La nature du sol de l'isthme en est une preuve existante.

qui devoient y porter les eaux de l'Océan, eussent bientôt enfoncé cette digue mal affermie pour reprendre son cours naturel.

La question que nous examinons ici, avoit déja été traitée; & il auroit été inutile de la reprendre, si après les premieres objections on n'avoit pas de nouveau tiré de fausses conséquences de ce passage d'Hérodote, dont on confond même l'opinion avec celle qu'on suppose aux prêtres Egyptiens, qui ne furent jamais de cet avis, comme Hérodote lui-même en convient. *Her. l. 2. c. 5.*

C'est pour donner encore plus de force à son imagination, qu'on l'appuie de l'autorité d'Homere, qui néanmoins ne paroît nulle part, avoir cru que la basse Egypte fût *un don du Nil*. Cette opinion hazardée par Hérodote, est bien moins ancienne qu'Homere qui n'eût pas négligé d'orner son poëme d'un si surprenant événement, s'il en eût eu connoissance; il est vrai qu'il fait dire à Ménélas que l'isle de Phare est éloignée de l'une des deux bouches du Nil, d'autant de chemin qu'un vaisseau, avec un vent favorable, peut en faire en un jour; il est vrai encore, que plu- *Hom. Odyss. l. 4. Str. l. 12, p. 536.*

ſieurs des anciens avoient regardé ce paſſage, comparé avec celui d'Hérodote, comme une preuve de l'accroiſſement du continent de l'Egypte.

Her. l. 2, c. 53.

Mais peut-on en inférer que, dans l'eſpace des quatre ſiécles qui ont précédé Hérodote, (tems qui s'eſt écoulé entre Homere & lui,) les terres de l'Egypte ayent été prolongées juſque près de l'iſle de Phare ? Homere ne parle point de la diſtance de cette iſle, à la rade de Rhacotis qui y eſt oppoſée, & qui n'en eſt qu'à huit ou neuf cent pas. Il dit que pour arriver de l'iſle de Phare à une embouchure du Nil, il falloit naviger tout un jour ; & il eſt aiſé de montrer par l'hiſtoire, que Ménélas & tous ceux qui vouloient aborder de cette iſle en Egypte, étoient forcés de faire ce grand détour, quoiqu'il n'y eût par terre que quatre lieues de l'iſle de Phare à l'embouchure canopique, qui en eſt la plus voiſine.

Her. L. 2, c. 91, 179. Diod. l. 1, ſec. 2, p. 61. Str. l. 17, p. 792, 802.

Les anciens Egyptiens fermoient très-exactement l'entrée de leur pays à tous les étrangers ; & comme ils reconnurent que la rade de Rhacotis pouvoit faciliter des deſcentes, à cauſe de ſa proximité de l'iſle de Phare, ils en confierent la garde

garde à des bouviers, qui, par leur état, ne quittoient jamais les bords de la mer, & qui devoient attaquer indistinctement tous ceux qui prenoient terre sur cette rade. Comme tout le butin restoit à leur profit, ils remplissoient leur charge, avec une telle exactitude, & même avec tant de cruauté, qu'aucun voyageur n'osoit en approcher.

Vers la fin du premier empire, quelque tems avant la conquête de Cambise, les Egyptiens permirent l'abord de l'Egypte aux étrangers; mais dans la crainte de laisser prendre connoissance de leurs usages, & pour être instruits de tout ce qui entroit chez eux, ils ne souffroient qu'on abordât que dans certains ports; & la rade de Rhacotis fut toujours gardée de la même façon.

Diod. l. 1, s. 2, p. 61. Her. l. 2, ch. 154, 178.

Ensorte que tous les vaisseaux étrangers, pour éviter la fureur des bouviers, gagnoient les embouchures du Nil; & pour arriver de l'isle de Phare, à l'embouchure Canopique, à cause des rochers & des bancs de sable, qui bordent la côte,

Diod. l. 1, s. 1, p. 27. Josephe,

il falloit faire ce grand détour, dont Ménélas parle dans Homere.

guerres desJuifs, livr. 4, ch. 10.

Pline cite le passage de ce poëte, & lui fait dire qu'il y avoit vingt-quatre heures de navigation, depuis l'isle de Phare, jusqu'à Alexandrie, c'est-à-dire, jusqu'à la rade de Rhacotis. Il est constant que ce n'est point-là le sens d'Homere. Pline le fait parler, comme il lui convient; infidélité, dont les citations de tous les tems ne fournissent que trop d'exemples. Alexandrie, dans l'état actuel de ses environs, sembleroit plutôt donner quelque autorité à ceux qui veulent bien se laisser tromper par l'opinion d'Hérodote.

Plin. livre 2, ch. 85, liv. 5, ch. 31, liv. 13, c. 11.

Cette ville fut bâtie par Alexandre, plus de cinq siécles après Homere; elle embrassoit tout le terrein qui se trouvoit entre le marais Maréotis & la mer, en y comprenant la rade de Rhacotis. Les ruines de cette ville subsistent encore aujourd'hui, mais elles sont à quelque distance de la mer; & les nouveaux habitans de cette contrée ont bâti une ville sur ce terrein, que la Méditerra-

Plut. Vie d'Alex. Q. Cur. l. 4, c. 8. Arri. guerres d'Alex. l. 3. Diod. liv. 17, p. 529. Descr. de l'Egypt. par Maillet, let. 4, p. 118.

née couvroit du tems d'Alexandre.

Il est nécessaire de remarquer que cet atterrissement, qui fait une augmentation du continent de l'Egypte, ne peut avoir été occasionné par le limon, qu'on suppose (*a*) que

(*a*) La remarque qu'on a faite dans tous les tems, que le sol de l'Egypte n'est presque généralement que d'un sable fort sec, a fait croire que sa fécondité dépendoit du limon, qu'on supposoit que les inondations déposent annuellement. Mais s'il en eût été ainsi, le sol de l'Egypte seroit considérablement élevé, & il est prouvé qu'il ne l'est point; ce qui persuade maintenant, avec plus d'apparence de vérité, que le Nil ne dépose que très-peu, ou même point du tout de limon, mais qu'il ajoûte, comme le dit M. Freret, dans la Dissertation qu'il a lue, en 1742, à l'académie, & qui a déja été citée, à l'humidité qu'il répand dans les sables, une espece de sel, un suc, dont on n'a point encore parfaitement reconnu la qualité, & qui procure seul cette surprenante fertilité. L'expérience est justement regardée comme le moyen le plus sûr pour découvrir les opérations de la nature; mais il ne faut pas toujours s'arrêter à ce qu'elle semble indiquer d'abord; il faut combiner les accidens, raisonner enfin.

les inondations dépofoient. Si du limon, apporté par les inondations, en avoit été le principe, entre l'isle de Phare & la terre ferme, il devroit y en avoir de bien plus sensibles vers l'ancienne Canope, & sur toute la côte du Delta, par où les inondations s'écoulent bien plus abondamment; cependant il n'y en a aucune trace.

Ce nouveau terrein, dont Alexandrie s'est accrue, est dû à la dégradation des travaux entrepris par les ordres d'Alexandre, dans le dessein de former, entre cette grande ville & l'isle de Phare, deux ports différens, séparés par une digue d'une largeur immense, nommée *Heptastadium* (*a*) : cette digue étoit coupée de deux canaux, qui donnoient un cours libre aux eaux, & servoient de communication d'un port à l'autre.

Strab. liv. 17, p. 792. Guerr. civ. l. 3, à la fin.

Comme cette digue devoit en-

(*a*) C'est-à-dire, sept stades. *Heptastadium* est composé de deux mots grecs, ἑπτὰ, *septem*, τὸ στάδιον, *stadium*; ce qui fait concevoir cette largeur d'environ neuf cent pas géométriques, ou un tiers de lieue de France, à peu de différence près.

core servir à la communication, par terre, de la rade de Rhacotis, qui étoit enfermée dans la ville, à l'isle de Phare, on avoit construit des ponts sur les canaux qui la traversoient ; mais ce monument, digne des anciens Egyptiens, fut en partie détruit, lorsqu'Auguste, après la défaite d'Antoine, prit Alexandrie. Les sables s'étant depuis insensiblement amassés contre cette digue, ont comblé une grande partie des ports, & formé l'emplacement où est bâtie la nouvelle Alexandrie ; ensorte que la cause de cette augmentation au terrein de l'Egypte, étant parfaitement reconnue, elle ne peut être attribuée, comme je l'ai déja dit, à la vase déposée par le Nil.

C'est cependant la seule augmentation qu'il y ait au sol de l'Egypte, depuis le siécle d'Hérodote. Les autres ports qui sont en partie comblés, & particuliérement celui de Suès, n'ont pu l'être par un effet du débordement, mais par une suite de la négligence des Egyptiens modernes.

Ceux de nos ports qui ne sont point traversés par des rivieres, de même que la plûpart de ceux qui en reçoivent les eaux, n'ont-ils pas continuellement besoin d'entretien ? Ne convient-on pas que si l'on négligeoit celui de Marseille, il seroit bientôt comblé ?

La mer a toujours en général conservé les bornes que la nature lui a données ; si quelquefois elle semble les changer, si, dans des momens d'excessives agitations, elle les couvre d'amas de sable, ce n'est que pour un tems, souvent à la vérité trop long pour que les hommes puissent être témoins des nouveaux changemens ; mais de plus grandes marées, ou de violentes tempêtes remettent toujours les choses dans le premier état. Si la nature ne s'étoit point imposé cette loi, reconnoîtrions-nous dans notre globe celui que les anciens dépeignent ?

Il y a long-tems, nous dit-on, que la Hollande seroit submergée, en plus grande partie, sans les digues & le travail assidu que ses peu-

ples opposent aux efforts des eaux : on peut s'attendre que, par la suite des tems, les courans, en changeant de direction, lui rendront tout ce qu'elle peut avoir perdu. La submersion de Carthage a une autre cause : les travaux qu'on y avoit faits, soit pour le port ou pour les canaux nécessaires dans une grande ville, & qu'on n'entretenoit plus, faciliterent l'entrée des eaux qui, violemment agitées par les tempêtes, renverserent de fond en comble les restes des édifices.

Si ailleurs on apperçoit des augmentations réelles aux continens, qu'on les examine avec la seule intention d'en connoître la cause, on verra d'abord qu'il ne s'en trouve que dans les seules parties où les hommes ont travaillé. Il est certain que la terre s'est avancée sur la mer, aux environs des embouchures du Tibre ; c'est que les ports qui y ont été construits, ont occasionné des amas de sable qui, avec le tems, se sont consolidés. Nous pouvons dire la même chose de l'atterrissement qui

a éloigné Fréjus de la mer; les écoulemens de ſon ancien port, gênés par les eaux des rivieres, l'Argents & la Rairan, y ont opéré les mêmes effets.

Il faut enfin convenir que les travaux exécutés par les hommes ſur les côtes, en affoibliſſent le ſol: ils rompent, pour ainſi dire, la chaîne qui lie ces parties à la maſſe entiere, & donnent lieu à ces déſordres qu'on y voit. Lorſque les hommes plient à leur uſage les ouvrages de la nature, ils les dégradent, & préparent, hâtent même la deſtruction de tous ceux auxquels ils mettent la main.

D'ailleurs il eſt certain qu'il n'y a point, à beaucoup près, autant de ces changemens (*a*), qu'on le dit.

(*a*) D'où viennent toutes ces opinions nouvelles en phyſique, en hiſtoire, & qui meurent, pour ainſi dire, en naiſſant? C'eſt que le plaiſir de produire de la nouveauté, de faire, en quelque façon, opérer des prodiges à la nature, fait oublier la néceſſité d'approfondir les faits. On établit des ſyſtêmes ſur les plus legeres apparences: ſouvent enfin on prend pour de l'or, ce qui n'eſt que de la dorure.

Les faits anciens sont oubliés, ou souvent mal rendus : on veut les rappeller; & comme on manque aussi souvent d'autorité, on y supplée par des conjectures qui tiennent enfin place de la vérité. Nous en avons un exemple dans l'opinion presque généralement reçue en France, que la mer s'est retirée de près de deux lieues, de la ville d'Aigues-mortes, où S. Louis s'est embarqué pour son expédition d'Outremer.

Transportons-nous sur les lieux : examinons-les, & voyons si saint Louis a pu s'y embarquer dans l'état où ils sont. La ville d'Aigues-mortes, distante de la mer de plus de quatre mille toises, y communique par un canal de toute cette étendue. Il coule d'abord l'espace de deux mille toises, dans un terrein bordé à droite & à gauche, de lacs d'où sortent de petits canaux qui en portent les eaux dans le grand, lequel, après avoir traversé l'espace de douze cent toises, dans le grand étang du Repausset, perce, pour se join-

Voyez la carte levée sur les lieux par les soins des Etats de Languedoc.

dre à la mer, une langue de terre d'environ six cent toises.

Qu'y a-t-il-là qui ait pu empêcher S. Louis de s'embarquer à Aigues-mortes ? Est-ce la nécessité de communiquer par un si long canal ? Les bâtimens de son siécle, que nous nommerions aujourd'hui des barques, ne devoient point y trouver de difficultés. Le canal de la Chatante, qui conduit de l'Océan à Rochefort, a trois lieues; cependant il est destiné aux plus gros vaisseaux de guerre.

Est-ce la largeur du canal qu'on ne trouve pas suffisante ? Il pouvoit être plus large, lorsque ce port étoit fréquenté; & tel qu'il est aujourd'hui, il serviroit encore aux bâtimens de S. Louis. Enfin, de tradition immémoriale, ou au moins depuis l'embarquement de S. Louis, l'entrée du canal d'Aigues-mortes dans la mer, a toujours été nommée *le Grau du Roi*, comme l'on dit Grau du Rhône, pour exprimer les embouchures de cette riviere; ensorte

qu'on ne peut douter que la distance d'Aigues-mortes à la mer, n'ait été du tems de S. Louis, la même qu'elle est encore, & que les terres dans cette partie n'ont rien gagné sur l'emplacement de la mer.

Tous ces exemples de traditions & de conjectures mal fondées doivent achever de déterminer notre façon de penser à l'égard de celle d'Hérodote, laquelle, comme on l'a vu, est également combattue, tant par ce que les prêtres lui disoient de l'ancien état de la basse Egypte, & par les traits historiques qu'il rapporte lui-même, que par la comparaison de ce qui a dû arriver sur les côtes avant lui, avec ce qui s'est passé depuis, & enfin par l'examen de l'état des lieux; de sorte que quand même il n'en conviendroit point, il ne seroit pas possible de douter que son opinion ne soit entiérement & uniquement à lui.

Mais il voudroit persuader que les prêtres la lui ont fait naître; c'est ce qu'en bonne critique, on doit particuliérement lui reprocher, bien

loin de se servir de cette opinion si visiblement fausse, comme si elle tiroit toute sa force de l'opinion des anciens Egyptiens; & cet apparent prodige réduit à sa juste valeur, ne peut donner aucune autorité aux systêmes qu'on a prétendu en être la conséquence.

CHAPITRE II.

Recherches sur l'étendue de l'Egypte, domaine des anciens rois Egyptiens.

LES hommes ont été disposés, dans tous les tems, à refuser leur confiance aux voyageurs qui détailloient les mœurs & la façon de vivre des nations, dont ils donnoient la premiere connoissance.

Hérodote qui parloit aux Grecs d'un grand nombre de nations qu'il avoit connues dans ses voyages, & dont jusqu'alors ses compatriotes avoient même ignoré les noms, fut bientôt soupçonné d'avoir voulu en

imposer. Ce ne fut que dans la suite des tems, après qu'on eut reconnu la vérité de plusieurs de ses relations, que des écrivains respectables entreprirent enfin sa défense; & un traité sur la fortune d'Hérodote seroit aussi étendu que celui que nous avons de la fortune d'Aristote.

Si l'on n'a pas fait à Diodore les mêmes reproches sur ce qu'il dit de diverses nations, c'est qu'elles étoient moins inconnues, lorsqu'il écrivoit, que du tems d'Hérodote; mais on a cru ne devoir pas s'en rapporter également à lui sur les détails. Enfin tel est le sort des hommes célébres, il en est peu dont on n'ait cherché à diminuer le mérite par quelques endroits.

Les ouvrages d'Homere, admirés de toute l'antiquité, lui avoient acquis le glorieux titre de prince des poëtes; cependant ce grand homme n'a pas échappé à la critique. On a cru voir dans ses écrits une exagération immodérée, & on lui a imputé particuliérement d'avoir choqué la vraisemblance, dans la magnifique des- *Iliad. d'Hom. l. 18.*

cription qu'il fait du bouclier d'Achille.

Le prince des poëtes a trouvé, comme le pere de l'histoire, d'habiles & zélés défenseurs; mais rien ne prouve mieux l'injustice du reproche qu'on lui faisoit, que le parti que M. Boivin (*a*) a pris de faire graver ce bouclier en une très-petite estampe. Tous les grands objets, de même que tous les acteurs que le poëte introduit dans sa description, y sont placés avec ce bel ordre que les grands peintres sçavent mettre dans leurs tableaux, pour ne point tomber dans la confusion; & cet art admirable, auquel Homere doit une réputation conservée depuis tant de siécles, a fait taire la critique.

(*a*) M. Boivin, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, étoit entré dans la dispute allumée sur les anciens & les modernes; & il réduisit à huit pouces de diametre le dessein qu'il donna du bouclier d'Achille, où cependant tout ce qu'Homere suppose y avoir été gravé, est distribué de façon, qu'il sembleroit que c'est d'après ce dessein que le graveur du bouclier a travaillé.

Ceux qui l'ont osé censurer ne concevoient pas que tout ce qu'il suppose avoir décoré le bouclier d'Achille, peut être distribué sur une étendue de la grandeur ordinaire de cette arme défensive. De même, les critiques d'Hérodote & de Diodore se croyent autorisés à révoquer en doute qu'il y ait eu en même tems, comme ces deux historiens voyageurs le disent, jusqu'à dix-huit ou vingt mille villes dans un pays aussi resserré que l'Egypte.

L'expédient qui défend le poëte Grec contre le reproche d'exagération, semble s'offrir naturellement, pour défendre aussi Hérodote & Diodore contre le même reproche. Il ne faut, dira-t-on, que dresser une carte de l'Egypte, y observer les limites connues, & distribuer les vingt mille villes dans les lieux où elles furent situées.

Mais ces historiens se contentent de dire le nombre de ces villes, sans même en rapporter les noms : ils ne font connoître que les plus distinguées, & en petit nombre ; & les

géographes ne se sont attachés à fixer les positions que des plus considérables, ensorte qu'il est impossible de faire une carte qui serve de preuve à leur prétendu paradoxe. D'ailleurs, quand on en auroit tracé une, où toutes ces villes seroient marquées, elle ne les justifieroit point du reproche qu'on leur fait encore d'avoir exagéré, lorsqu'ils parlent du grand nombre d'hommes qui habitoient ce petit pays, & de la quantité immense de grains, de fruits & de légumes de toutes especes qu'ils y recueilloient. Cependant, pour imiter M. Boivin, autant que les secours qui restent le permettent, nous traçons dans ce chapitre une sorte de carte de l'Egypte; c'est-à-dire, nous marquons ses bornes & nous mesurons toute son étendue.

Nous prouvons dans les deux chapitres suivans, que ces auteurs n'ont rien avancé qui ne soit aussi vrai que conforme à la vraisemblance, non-seulement sur le nombre des villes de l'Egypte & de ses habitans, mais encore sur sa surprenante fertilité,

ſource de la grande opulence dont elle a joui, & que, ſans nous laiſſer guider par une confiance aveugle pour Hérodote & Diodore, nous n'adoptons leurs opinions, nous ne les recevons comme des autorités ſuffiſantes, qu'après avoir, avec la plus grande ſévérité, examiné ce qu'ils rapportent.

Pour ne point confondre les objets, nous rechercherons dans ce chapitre, I° quelles ſont, ſelon les anciens géographes & hiſtoriens, les bornes de l'Egypte habitable, de cette partie qui formoit tout le domaine des premiers rois Egyptiens. II° Nous évaluerons en lieues quarrées toutes les différentes parties que l'Egypte comprend. III° Nous examinerons divers paſſages d'Hérodote & de Diodore, qui prouvent le ſentiment des géographes ſur l'étendue de l'Egypte.

I° *Etendue & bornes de l'Egypte ancienne.*

L'Egypte, cette partie de l'Afrique, qui faiſoit ſeule le domaine des

premiers rois Egyptiens, ne doit point être considérée comme ces états resserrés dans leur origine, & qui, par la suite des tems, devinrent de grands empires, parce que leurs rois en rendoient les noms communs à toutes les provinces voisines dont ils faisoient la conquête.

Plusieurs d'entre les rois Egyptiens, dans l'espace d'environ dix-sept siécles, que le premier empire a subsisté, firent, en quelques circonstances, des conquêtes en Afrique & en Asie; mais le nom d'Egypte ne fut *Strab. l. 17, p. 790.* jamais donné à aucune de leurs acquisitions, & il n'y eut, dans tout cet intervalle de tems, que la partie arrosée par le Nil, & terminée par les limites que la nature avoit formées, qui portât le nom d'Egypte; ensorte qu'il est plus facile de reconnoître en quoi toute son étendue consistoit.

Ptol. t. 3 de l'Afriq. l. 4, c. 4. Josephe, guerres cont. les L'Egypte, bornée au septentrion par la Méditerranée, depuis le mont Cassius, jusqu'au marais Maréotis, l'est, au midi, par les rochers situés sous le tropique du cancer, & qui

forment la cataracte du Nil. Le mont Cassius, le marais Sirbonis, l'extrémité de la mer Rouge & une chaîne de montagnes, dont le flanc ne présente que des rochers escarpés, & qui se joint à la cataracte, forment ensemble une ligne inclinée, qui la termine au levant : une autre ligne, formée par le marais Maréotis, le lac Moéris & une autre chaîne de montagnes, qui se joint de même aux rochers de la cataracte, marque ses limites au couchant. *Rom. liv. 4, c. 10.*

Les anciens géographes regardoient comme autant d'isles des parties de terrein très-fertiles, qui sont dispersées dans cet immense océan de sables arides & brûlans, qui couvrent tous les déserts de la Lybie. Ils les nomment des anasis ou oasis, & ils en connoissoient un assez grand nombre dans l'étendue de ces déserts. Trois de ces oasis, les plus voisines de l'Egypte, étoient de sa dépendance. Les deux plus grandes semblent avoir fait partie de la haute Egypte, & la troisieme, qui est moins *Strab. l. 17, p. 791 & 813. Ptol. l. 3 de l'Afriq. p. 104, 105. Diod. l. 17, p. 527. Pline, l. 5, c. 9. Plut. vie d'Al.*

éloignée dans le désert, étoit vraisemblablement du domaine de Memphis, ou de l'Egypte du milieu. Quoique ces trois oasis ne soient point renfermées dans les bornes que la nature a données à l'Egypte, il faut cependant les compter comme en faisant partie.

Ces isles, je les nomme ainsi, d'après les anciens géographes, furent anciennement très-peuplées; & parce qu'elles sont arrosées par des sources d'eau fort abondantes, on conçoit aisément qu'elles doivent être très-fertiles. Strabon dit qu'elles produisoient une très-grande quantité de vin, & qu'elles ne manquoient d'aucun des autres biens nécessaires à la vie. Le climat y est si tempéré, que les Grecs les nommoient *les isles des bienheureux.* Telles sont les parties de l'Afrique connues, dès les premiers tems, sous le nom d'Egypte. Mesurons maintenant les distances que les géographes établissent entre les bornes qu'ils donnent à ces différentes parties.

Strab. l. 17, p. 813. *Herod.* l. 3, c. 26.

II° *Les différentes parties que l'Egypte comprend, évaluées en lieues quarrées.*

En réunissant le nombre de stades que les anciens géographes comptent depuis les bords de la mer jusqu'à Memphis; de Memphis, à l'entrée de la Thébaïde, & successivement jusqu'à la cataracte, il se trouve, en évaluant le stade (*a*) sur le pied

Strabon. Ptolomée. Etienne de Bizance.

(*a*) Il est vraisemblable que la mesure des Grecs, connue sous le nom de stade, ne fut point en usage chez les anciens Egyptiens. Hérodote en cite d'autres, le *parasange*, le *schène*. Sans doute les Grecs ont réduit ces mesures Egyptiennes au stade connu dans leur pays, pour se faire mieux entendre de leurs compatriotes. Si l'usage de compter par stades s'est introduit en Egypte; ce fut dans le tems que les Grecs y dominerent; & Strabon observe, *l.* 17, *p.* 804, que cette mesure varioit, selon les tems & les pays. Il a en effet été nécessaire de faire diverses évaluations du stade; mais la plus ordinaire est formée de cent vingt-cinq pas géométriques, ou six cent vingt-cinq pieds Il en faut vingt-quatre pour une lieue commune de France, ou de vingt-cinq au

de vingt-quatre pour une lieue commune de France, qu'il doit y avoir deux cent dix de nos lieues de la mer à la cataracte; ce qui fait la longueur de l'Egypte, du septentrion au midi.

Ce calcul des anciens est appuyé par les observations des géographes modernes. Ils ont trouvé, des côtes de la mer, jusqu'à Syenne & la cataracte, sept dégrés & demi de vingt-cinq lieues chacun. Ces dégrés ne donnent cependant, en ligne droite, que cent quatre-vingt-sept lieues & demie; mais parce qu'il se rencontre des montagnes qui forcent le fleuve & la vallée à faire plusieurs détours, on parcourt en effet, comme les anciens le prétendent, en suivant le cours du Nil, deux cent dix lieues, de la mer jusqu'à la cataracte.

Diod. l. 1, sec. 1, p. 18.

Nous avons remarqué que l'Egypte s'étend, en largeur, du levant au couchant, depuis le mont Cassius, jusqu'au marais Maréotis, c'est-à-

degré. C'est sur cette évaluation que les distances, dont il est parlé ici, sont établies.

dire, qu'elle occupe ſur les bords de la mer l'eſpace de près de cent lieues; mais il n'y a, dans les extrémités de cette partie, que les côtes d'habitées : les déſerts de l'iſthme de Suès la reſſerrent conſidérablement au levant, & ceux de Nytrie au couchant. Les deux chaînes de montagnes, qui forment l'entrée de la vallée du Nil, retréciſſent encore cette partie, qui eſt la baſſe Egypte proprement dite, de façon qu'elle n'a, près de Memphis, où elle ſe termine, que ſept ou huit lieues de largeur; en ſorte qu'on ne peut lui compter, pour largeur réduite, que ſoixante lieues. Sa longueur, priſe ſur l'alignement du cours du Nil, du ſeptentrion au midi, depuis la mer juſqu'à Memphis, eſt de trente-ſix lieues; & les deux côtés de ce parallélograme, ou quarré long, multipliés l'un par l'autre, donnent, pour la ſurface de toute cette baſſe Egypte (*a*) deux mille cent ſoixante lieues quarrées.

(*a*) On a ſuivi, dans la diſſertation précédente pour la deſcription de l'E-

Le pays de Memphis & toute la Thébaïde, renfermés dans la vallée du Nil, s'étendent du septentrion au midi, & ont de longueur cent soixante & quatorze lieues. Ces deux parties, qu'on parcourt successivement en remontant le cours du Nil, ont, dans certains endroits, comme le dit Strabon, jusqu'à trois cent stades de largeur; & dans d'autres, elles n'en ont pas plus de cinquante,

Strab. l. 17, p. 789.

Douze lieues & demie.

Un peu

gypte, les auteurs qui ne la divisent qu'en deux parties, parce qu'Hérodote, dont on y discute un passage, la divise ainsi. La Thébaïde forme seule toute la haute Egypte, & on y comprend, sous le nom de la basse Egypte, non-seulement la basse Egypte proprement dite, mais encore le pays de Memphis, ou l'Egypte du milieu. Ici, où il est nécessaire de considérer les dimensions des différentes parties du sol, on s'attache à la division la plus convenable, c'est-à-dire, à celle qui en fait trois parties; la haute Egypte, qui comprend seulement la Thébaïde; la basse Egypte, qui s'étend depuis la mer jusqu'au-dessus de la pointe du Delta; & l'Egypte du milieu, ou pays de Memphis, tout ce qui est depuis Memphis jusqu'à la Thébaïde.

enforte

ensorte que, réduction faite, on ne doit compter de largeur moyenne sur toute cette longueur, qu'environ neuf de nos lieues communes; ainsi cette longueur de cent soixante & quatorze lieues, avec la largeur de neuf, forment un autre parallélogramme de quinze cent soixante-six lieues quarrées en superficie. *plus de 9 lieues.*

Il ne reste plus, pour avoir l'étendue de toutes les terres habitables en Egypte, qu'à mesurer les trois Oasis dont nous avons parlé. La plus grande a trente lieues de longueur, sur huit à neuf dans sa plus grande largeur, & de quatre à cinq dans sa partie la plus étroite. Il faut lui en compter sept pour largeur réduite, qui, multipliées par sa longueur, trente, produisent deux cent dix lieues quarrées.

Comme nous ne sçavons point ce que les deux autres Oasis contiennent, on peut leur supposer entr'elles le même emplacement qu'à la grande, ensorte que les trois Oasis doivent avoir ensemble quatre cent vingt lieues quarrées de superficie, qui,

jointes aux deux mille cent soixante de la basse Egypte, & aux quinze cent soixante-six de la vallée du Nil, donnent, pour toutes les terres qui ont été habitées par les anciens Egyptiens, quatre mille cent quarante-six lieues quarrées.

III° *Passages d'Hérodote & de Diodore, qui prouvent le sentiment des géographes sur l'étendue de l'Egypte.*

Hérodote & Diodore, sans avoir eu intention de fixer ainsi en détail toute l'étendue de l'Egypte, donnent cependant une preuve convaincante de l'exactitude des anciens géographes, & particuliérement de Strabon, qui ont mis en état de faire cette supputation.

Diod, lib. 1, sec. 2, p. 66. Diodore nous apprend que les terres de toute l'Egypte furent divisées en trois parties égales : chacune de ces parties devoit donc être, si le calcul est juste, de treize cent quatre-vingt-deux lieues quarrées. Cet historien ajoûte, que le produit de l'une de ces parties étoit destiné aux frais

des ſacrifices, à l'entretien des prêtres de tous les différens ordres, & de leurs familles ; qu'une autre partie formoit le domaine du roi ; & pour montrer combien elle étoit conſidérable, il aſſure qu'elle étoit d'un revenu ſuffiſant, non-ſeulement pour les dépenſes néceſſaires à l'éclat de ſa dignité, & pour récompenſer ceux qui l'avoient dignement ſervi, mais encore pour ſubvenir aux frais des guerres, ſans qu'il fût jamais beſoin de mettre des impôts ſur les peuples.

La troiſieme des portions, qui comprenoit de même le tiers des terres de l'Egypte, étoit conſacrée, dit encore Diodore, à la ſolde des militaires, & faiſoit les apointemens de ceux qui étoient attachés au ſervice actuel, de même que de tous ceux qui, par leur état, devoient être toujours prêts à marcher à l'inſtant qu'ils étoient convoqués. Les Egyptiens payoient, comme on le voit, avec une magnificence ſans égale les défenſeurs de la patrie, puiſqu'ils leur abandonnoient une portion ſi conſidérable des biens de la nation.

Après avoir exposé la sage distribution que le législateur de l'Egypte avoit faite des terres, Diodore explique les arrangemens qu'il avoit pris pour en assurer la culture, & pour que ceux qui n'avoient point eu de part dans cette distribution, y trouvassent cependant leur utilité; mais il ne détermine point l'intérêt que chaque particulier avoit dans la masse; ce qui eût été d'un très-grand secours dans la circonstance présente : heureusement Hérodote avoit dit d'avance ce que Diodore laisse à desirer.

Hérodote, toujours si exact & si abondant dans ses narrations, que Cicéron le nomme le pere de l'histoire, avoit annoncé en quoi les différens corps de troupes entrenues en Egypte consistoient. Il les fait monter à quatre cent dix mille hommes, & il ajoûte que chaque soldat avoit douze arpens dans le partage des terres.

Hérod. livre 2, c. 141, 168.

Voilà donc un des tiers des terres de l'Egypte, divisé en portions égales & connues. Voyons si l'emploi qu'Hérodote en fait, s'accorde avec ce que nous avons trouvé que ce tiers devoit

être, en mesurant, d'après les géographes, l'étendue qu'ils donnent à toute l'Egypte.

Le tiers, que Diodore dit avoir appartenu aux militaires, consistoit, selon la supputation faite d'après les passages des géographes, en treize cent quatre-vingt-deux lieues quarrées, qui font six millions quatre cent soixante & dix-neuf mille neuf cent cinquante-six arpens & quinze perches (*a*).

Les quatre cent dix mille soldats

(*a*) On suit ici la supputation que M. le maréchal de Vauban a faite dans son Projet de la dîme royale. Il évalue une lieue quarrée de vingt-cinq au degré à quatre mille six cent quatre-vingt-huit arpens & quatre-vingt-deux perches & demie. Le projet de cet illustre militaire, le plus modeste de tous les hommes, quoique si grand dans toutes les circonstances de sa vie, démontre les sentimens d'humanité dont il étoit pénétré. Cet ouvrage admirable dans toutes ses parties, semble être un commentaire de la troisieme des *Verrines*, ou *de re frumento* de Ciceron; cependant il n'y a pas d'apparence que M. de Vauban ait eu intention d'introduire les usages

qui avoient, selon Hérodote, chacun douze arpens, possédoient entr'eux quatre millions neuf cent cinquante-six arpens. Hérodote n'ajoûte point de combien d'arpens de terre étoit composée la solde des généraux & des officiers particuliers ; cependant on trouve ici ce qui devoit naturellement la former : c'est un million cinq cent cinquante-neuf mille neuf cent cinquante-six arpens qui, la solde du soldat prélevée, restent sur le tiers des terres attribuées, selon Diodore, aux militaires.

Si l'on diminue du nombre d'arpens, qui fait la solde des militaires, le tiers de l'emplacement de toutes les villes, (cet emplacement sera évalué dans la suite,) il restera pour les généraux & pour les officiers une quantité d'arpens de terre, égale au quart de ce qui est employé à la

---

des Romains. Il avoit sans doute plutôt en vue de faire goûter ceux qui réussissent si utilement aux Espagnols, aux Anglois, aux Piémontois, enfin au plus grand nombre des peuples de l'Europe.

folde du fimple foldat ; & ceux qui fe rappelleront que les anciens ne mettoient qu'un petit nombre d'officiers à la tête d'une troupe confidérable, jugeront ce quart bien fuffifant pour la folde des officiers & des généraux.

Nous voyons donc, par les paffages d'Hérodote & de Diodore, que le tiers des terres de l'Egypte ne devoit pas comprendre plus de treize cent quatre-vingt-deux lieues quarrées, & conféquemment, que la totalité de ces terres ne confifte qu'en quatre mille cent quarante-fix lieues quarrées, comme il a paru par la premiere opération, qui détermine ce qui fe trouve entre les limites établies par les géographes.

Peut-être objectera-t-on qu'il n'eft pas certain que l'arpent ou mefure de terre, dont Hérodote fe fert, fût précifément de même grandeur que le nôtre ; mais au moins on ne pourra pas dire que je lui ai comparé des mefures inconnues ; & l'exactitude de cette opération peut faire juger au contraire, que l'arpent dont Héro-

dote parle, étoit environ de même étendue que le nôtre.

Après avoir déterminé en quoi tout l'emplacement de l'ancienne Egypte consistoit, passons à la supputation du terrein que les villes y devoient occuper. Il paroîtra très-vraisemblable que toutes ces villes avoient pu subsister en même tems dans ce petit pays, quelque excessif qu'en paroisse le nombre.

CHAPITRE III.

I° *Du nombre des Villes de l'Egypte.*

II° *De l'étendue du terrein occupé en Egypte par les Villes.*

III° *Du nombre en général des Egyptiens & des Habitans de chacune des Villes.*

I° *Du nombre des Villes de l'Egypte.*

HÉrodote & Diodore avoient entrepris le pénible voyage de l'Egypte, par le seul desir de mieux

connoître ce pays, ainsi que la nation qui l'habitoit, & qui s'est toujours attiré l'admiration de tous les autres peuples. Ils racontent également ce qu'ils yont vu, &ce qu'ils yont appris. Plusieurs des historiens Grecs & Romains parlent sur le même ton de ce pays; mais il est sensible que ces derniers copient le plus ordinairement les deux voyageurs, auxquels, par cette seule raison, il est naturel de s'en rapporter de préférence.

Pendant le régne d'Amasis, dit Hérodote, il y avoit en Egypte vingt mille villes. Pour donner à cette surprenante assertion plus de vraisemblance, il s'attache à décrire tous les avantages dont l'Egypte jouissoit alors. Il avoit, en diverses occasions, dépeint Amasis comme un prince, dont la douceur, la générosité, l'amour de la justice, étoient pour ses peuples la principale source de leur félicité; & il observe, en parlant de ce nombre excessif de villes, qu'alors les travaux, faits successivement pour rendre les crues du Nil

Du monde 3433, av. l'ère vulgaire 571. Hérod. liv. 2, c. 177.

plus utiles, avoient été portés à un ſi haut point de perfection, que les terres, devenues plus fécondes, combloient les Egyptiens de toutes ſortes de biens.

Il montre enfin cet empire dans toute ſa force, dans toute ſa grandeur; mais il faut obſerver que ce moment étoit auſſi celui de ſa ruine prochaine. Il n'y avoit pas plus de ſix mois qu'Amaſis, par ſa mort, avoit laiſſé la couronne à ſon fils Pſammenite, lorſque Cambyſe, après avoir forcé ce jeune roi dans ſa capitale, & l'avoir fait périr, détruiſit cet empire qui avoit duré tant de ſiécles, avec un éclat ſi brillant & non interrompu. L'hiſtoire de ce grand & funeſte événement embraſſe trop d'objets différens, pour avoir place ici; on en trouvera un abrégé dans l'un des chapitres ſuivans, & elle termine l'hiſtoire du grand empire des Egyptiens.

Hérod. liv. 3, c. 13, &c.

Du monde 3478, av. l'ère vulgaire 526.

Hérodote, comme on le voit, pour fixer le nombre des villes qui ſubſiſtoient en même tems dans l'E-

gypte, rappelle le siécle où ce pays étoit le plus florissant, & c'est encore celui où il fut le plus peuplé. Diodore, qui parle d'après les annales sacrées, & sans doute des tems antérieurs à ceux qu'Hérodote décrit, n'y compte que dix huit mille villes (*a*) ou bourgs dignes d'être remarqués; mais il fait entendre, par cette façon de s'exprimer, qu'il y avoit encore des villages non compris dans ce nombre.

Diod. lib. 1, *sec.* 1, *pag.* 27.

La différence, qui se rencontre entre ces deux historiens, vient-elle de ce qu'Hérodote confondroit les villages avec les bourgs & les villes, ou de ce qu'il parle des derniers tems du grand empire, au lieu que Dio-

(*a*) Ptoléméé, qui n'a écrit que longtems après que les Romains se furent emparés de l'Egypte, & qu'elle eût perdu ce grand éclat dont elle jouissoit sous l'empire des Lagides, ne parle que d'une petite partie de ces villes, c'est-à-dire, des villes principales de chacun des *Nomes* ou provinces, au lieu qu'Hérodote & Diodore parlent indistinctement de toutes les villes, bourgs & villages.

dore, en citant les annales ſacrées, parleroit de tems plus reculés ? Rien ne peut aider à juger cette queſtion, qui d'ailleurs eſt aſſez indifférente.

Néanmoins, comme Diodore cite une autorité reſpectable, & que par la diſtinction qu'il paroît faire des villes & bourgs d'avec les villages, il met plus de précision dans ſa narration, c'eſt ſon témoignage qu'il faut préférer. Nous compterons donc avec Diodore dix-huit mille villes ou bourgs célebres en Egypte.

C'eſt ce nombre prodigieux que des critiques trouvent entiérement contre la vraiſemblance dans un pays d'environ quatre mille lieues quarrées. Ils ſe perſuadent que ces villes devoient occuper une ſi grande partie de terrein, qu'il ne pouvoit en reſter aſſez pour fournir à la ſubſiſtance des habitans, bien loin qu'ils puſſent y faire des récoltes auſſi abondantes, que celles dont les hiſtoriens parlent.

Mais il eſt certain que cette réflexion n'a pour elle que la premiere apparence : ſon principe vient d'un

usage, qui n'est que trop familier. On est toujours disposé à douter de ce qui ne se fait pas sentir d'abord; & comme on ne peut reconnoître, qu'après des recherches & des combinaisons, combien ces villes occupoient de terrein, on se dispense de ce travail, en niant qu'elles aient pu exister.

II° *De l'étendue du terrein occupé en Egypte par les Villes.*

Cependant les historiens sont positifs sur l'étendue de certaines de ces villes, en petit nombre à la vérité; mais il suffit de juger des unes par les autres, pour découvrir ce que toutes ensemble elles embrassoient de terrein.

Diodore & Strabon parlent de l'étendue de Thèbes & de Memphis. Caton, dans Etienne de Byzance, parle aussi de la grandeur de ces villes. Strabon dit combien Péluse avoit de circuit. Pline, qui pouvoit avoir des mémoires perdus pour nous, & qui, de même qu'Hérodote, compte vingt mille villes en Egypte,

Diod. lib. 1, sec. 2, pag. 42, 46. Strab. l. 17, p. 807, 816.

Plin. l. 5, c.

prétend que le plus grand nombre n'étoit d'aucune considération, c'est-à-dire, que des bourgades, ainsi qu'on en juge par le texte de Diodore & par différens passages de Strabon ; ensorte que pour mesurer ces villes selon une proportion réglée, d'après ce que ces auteurs en disent, & suivant ce qu'elles devoient être naturellement, nous les diviserons en quatre classes.

Strab. L. 17. p. 802. &c.

Thébes & Memphis seront celles de la premiere, avec Alexandrie & Ptolémaïs. Il est vrai que ces deux dernieres sont moins anciennes que le grand empire, où j'ai borné mes recherches sur l'Egypte ; mais elles subsistoient dans le tems dont je m'occupe : on ne fit après que leur donner de nouveaux noms & des accroissemens. D'ailleurs elles étoient bâties avant Diodore, qui les comprend dans les dix-huit mille.

Pour me conformer à l'idée générale qu'on donne de ces villes, je n'en compterai que mille dans le second rang. Le troisieme qui comprendra les villes inférieures ou les petites vil-

les, sera de six mille; & les dix mille neuf cent quatre-vingt-seize, qui restent pour completter le nombre dont Diodore parle, seront toutes indistinctement classées au quatrieme rang; elles devoient être ce que nous nommons des bourgs (*a*) ou même des villages. Recherchons leur étendue, en observant le rang qu'elles tenoient dans l'Egypte.

Thébes a toujours été regardée comme la plus grande ville de toute l'Egypte. Strabon qui en a examiné les ruines, dit qu'elles s'étendoient, de son tems, sur le bord du fleuve l'espace de quatre-vingt stades, qui font trois lieues un tiers; mais cette partie couverte de ruines, ne doit point être prise pour le diametre du

Diod. lib. 1, sec. 2, p 41.

Strab. liv. 17, p. 816.

(*a*) Le nom de *Ville* n'a pas toujours eu la signification précise que nous y attachons aujourd'hui. Les Romains donnoient le nom de *Villa* aux maisons de campagne de leurs citoyens; & nous voyons, par d'anciens titres, que de simples châteaux, de petits villages mêmes, avoient anciennement le même nom en France.

Diod. liv. 1, sec. 2, pag. 43.

cercle qui formoit l'enceinte de cette ville. Il y avoit sur les bords de la riviere des fauxbourgs, des casernes pour les troupes; & ces fauxbourgs, de même que ces casernes, pouvoient s'étendre très-loin, sans cependant garnir tous les dehors de l'enceinte de la ville.

Etien. de Byz au mot Diospolis.

Caton, selon le géographe Etienne, veut que Thébes ait eu quatre cent stades de tour. Eustathe lui en donne cent vingt. Ils parloient, du moins il faut en juger ainsi, d'un cercle qu'ils supposoient embrasser, non seulement la ville de Thébes, mais encore celle de Memnonium, avec la partie du canal du Nil, qui les séparoit. Ils supposoient encore ce cercle, comme passant à l'extrémité des fauxbourgs; dans ce cas, il renfermoit des terreins vuides, qui se trouvent nécessairement entre des rangs de maisons, qui ne bordent que des chemins, comme sont tous les fauxbourgs; & ces terreins, mieux cultivés que les plus éloignés des villes, ne doivent point être regardés, comme s'ils en faisoient partie.

Mais Diodore, qui prouve particuliérement la connoiſſance qu'il avoit de cette ville, par la deſcription qu'il en fait, & le ſoin qu'il prend d'inſtruire du nombre & de la magnificence des temples & des édifices publics qui la décoroient, mérite d'être cru préférablement ſur ce qu'il rapporte de l'étendue de ſon enceinte. Thébes avoit, ſelon lui, cent (*a*) quarante ſtades de tour. *Diod. lib.* 1, *ſec.* 2, *pag.* 42

(*a*) Un cercle de 140 ſtades a, ſelon la proportion de ſept à vingt-deux, 44 ſtades $\frac{6}{11}$ de diametre, & de rayon 22 ſtades $\frac{3}{11}$.

Le parallélogramme fait ſur la circonférence 140 ſtades, & le rayon 22 ſtades $\frac{3}{11}$ a 3118 $\frac{2}{11}$, dont la moitié, pour avoir la ſuperficie du cercle, eſt 1559 ſtades quarrés & $\frac{1}{11}$.

Une lieue quarrée eſt formée de 576 ſtades quarrés; enſorte que le cercle dont la ſuperficie eſt de 1559 ſtades quarrés & $\frac{1}{11}$, eſt de deux lieues quarrées & $\frac{2236}{3168}$.

Memnonium qui doit être comptée pour la moitié, aura eu une lieue quarrée, & $\frac{1112}{3168}$, qui joints à l'emplacement de Thébes, donnent quatre lieues quarrées & $\frac{18}{3168}$: ce même emplacement multiplié

Il faut cependant obſerver qu'il ne meſure ici que la partie qui étoit du côté de l'Arabie, qui ſeule avoit le nom de Thèbes, & non la ſeconde ville, appellée Memnonium, bâtie ſur la rive gauche du Nil, vers la Libye. Mais pour nous conformer, à l'égard de Memnonium, à ce que l'antiquité paroît indiquer, nous ſuppoſerons que cette ſeconde ville, qui faiſoit partie de Thèbes, occupoit un emplacement égal à la moitié de Thébes, proprement dite; ce qui donnera, compris Memnonium, deux mille trois cent trente-huit ſtades quarrés, & ſept onziemes.

Strab. l. 17, p. 816.

Memphis, ſelon le même Diodore, avoit de circuit cent cinquante ſtades; ce n'eſt que dix ſtades de plus qu'à la ſeule ville de Thébes,

Diod. lib. 1, ſec. 2, p. 46. Strab. l. 17, p. 807.

---

pour les quatre grandes Villes de l'Egypte, il réſulte qu'elles occupoient entr'elles 16 lieues quarrées & $\frac{744}{3168}$; ce qui fait, à très-peu de choſe près, ſeize lieues quarrées & un quart. Telles ſont, en général, les régles qu'on a ſuivies pour les opérations qui ſont ici.

ſans y comprendre Memnonium : cependant, pour laiſſer dans mon calcul tout l'avantage à ceux qui doutent de l'exiſtence de ce grand nombre de villes, je ſuppoſe à Memphis autant de terrein en ſuperficie, qu'aux villes réunies de Thébes & de Memnonium, comptant que ce qui excede, fait l'emplacement des fauxbourgs, dont le nombre & l'étendue ne ſont point déterminés.

Alexandrie, que ſon fondateur vouloit rendre un monument éternel de ſes victoires, devint bientôt la plus importante ville des bords du Nil. Ptolémaïs, dans la haute Egypte, fondée par l'un de ſes ſucceſſeurs, fut auſſi conſidérable que Memphis; mais ces nouvelles villes ne furent formées qu'aux dépens des deux anciennes, qui, d'abord affoiblies, furent enfin preſqu'abandonnées. Cependant, comme il eſt néceſſaire de compter les emplacemens de ces villes, ou ceux que leurs débris occupoient, & qui ne produiſoient rien, je les regarde toutes qua-

Am. Marcel. l. 22, c. 16. Strab. l. 17, p. 813. Diod. lib. 1, ſec. 2, p. 47.

tre, comme ayant eu en même tems le même emplacement; ce qui fait entr'elles neuf mille trois cent cinquante-quatre ſtades quarrés ſix onziemes, leſquels réduits en lieues communes de France, en donnent environ ſeize un quart.

Strab. l. 17, p. 803. Ptol. Tab. 3 de l'Afr. liv. 4, p. 103. liv. 8, p. 200. Pomp. Mela. l. 1, c. 9. Hérod. liv. 2, c. 17, liv. 3, c. 10. Plin. liv. 5, c. 10.

Hérodote ni Diodore ne parlent point de l'étendue des villes du ſecond ordre, comme Coptos, Tentytis, Bérénis, Panopolis, Arſinoë, Héliopolis, Dioſpolis, Tanis, Bubaſte, Péluſe & une infinité d'autres. Mais Strabon nous apprend que Péluſe, ville maritime, voiſine du canal Bubaſte, qui donnoit ſon nom à l'une des principales embouchures du Nil, qui avoit un port où il ſe faiſoit un grand commerce, & qui par conſéquent étoit une ville très-importante, avoit vingt ſtades de circuit, qui font trente (*a*) & un

---

(*a*) C'eſt preſque un quart de lieue quarrée de ſuperficie & une petite lieue de tour. Une ville dans cette proportion eſt par-tout une aſſez grande ville, & ſurtout dans un petit pays, où il s'en ren-

ſtades neuf onziemes de ſuperficie.

J'ai déja établi, ſur ce que les anciens donnent lieu d'en juger, qu'il n'y avoit en Egypte, qu'environ mille villes plus conſidérables que toutes les autres; j'en forme le ſecond rang, & je détermine leur

---

contre un ſi grand nombre, entr'autres, quatre de l'étendue des villes de Thébes, Memphis, Alexandrie & Ptolémaïs. Ces grandes villes démontrent ſenſiblement que celles du ſecond ordre en Egypte devoient être moins conſidérables que celles du ſecond ordre en France. Le terrein de l'Egypte, où il y avoit quatre villes grandes comme les deux tiers de Paris, n'eſt cependant égal qu'à la ſeptieme partie de la France. S'il y avoit en France vingt-huit villes de cette grandeur, c'eſt la quantité qu'il devroit s'y en trouver, en proportion de ſon étendue avec celle de l'Egypte; les villes du ſecond ordre y ſeroient moins grandes que Péluſe. D'ailleurs, vingt-huit villes de la grandeur des deux tiers de Paris, & qui auroient des habitans dans la proportion que cette capitale en a, c'eſt-à-dire, chacune environ ſix cent mille, en auroient entr'elles vingt millions quatre cent mille; & il n'y a pas actuellement cette quantité d'hommes dans toute la France.

étendue ſur l'emplacement que Strabon donne à la ville de Péluſe.

Comme dans ce nombre il doit naturellement y en avoir eu de plus grandes que les autres, il doit auſſi y en avoir eu de plus petites : les plus grandes auront occupé plus de terrein, à proportion de ce que les plus petites en embraſſoient de moins ; & en les ſuppoſant toutes de la grandeur de Péluſe, elles avoient de ſuperficie, entr'elles toutes, trente-un mille huit cent dix-huit ſtades quarrés & deux onziemes.

Pour ſuivre la proportion qu'on voit ordinairement entre les villes d'un même pays, après avoir compté en Egypte, mille villes plus conſidérables que les autres, il faut, relativement à la quantité qu'il y en avoit, en compter ſix mille d'un ordre inférieur, & elles formeront le troiſieme rang.

Les villes du troiſieme rang ne devroient pas être d'une grande étendue ; cependant je leur donne ici moitié de l'emplacement que chacune des mille villes occupoit : elles auront eu quinze ſtades quar-

rés & dix onziemes de superficie; & leur emplacement, entr'elles, aura été de quatre-vingt-quinze mille quatre cent cinquante-quatre stades quarrés six onziemes.

Il restera encore pour completter le nombre de dix-huit mille villes ou bourgs, dont Diodore parle, celui de dix mille neuf cent quatre-vingt-seize, qui forment le quatrieme rang des villes ou bourgs. Il est à propos de ne point oublier que ceux des anciens, qui parlent du nombre des villes de l'Egypte, font entendre que la plus grande partie étoit très-peu considérable, & ne formoit que des bourgardes.

Strab. liv. 17, p. 802, &c. Plin. l. 5, c. 9.

De sorte que pour s'accorder avec eux, & suivre la proportion naturelle, toutes les villes de ce quatrieme rang seront comptées ici, comme n'ayant eu que moitié de l'emplacement des villes du troisieme : elles auront chacune sept stades quarrés & vingt-un vingt-deuxiemes ; ainsi elles devoient embrasser ensemble quatre-vingt sept mille quatre cent soixante-huit sta-

des quarrés & deux onziemes.

Ces dix-huit mille villes, partagées en quatre rangs, & dans les proportions qui viennent d'être établies, couvroient, entr'elles toutes, deux cent vingt-quatre mille quatre-vingt-feize ftades quarrés & cinq onziemes, lefquels divifés par cinq cent foixante & feize, nombre des ftades qui forment une lieue quarrée, nous trouvons que ces dix-huit mille villes ôtoient, de la fomme totale des terres de l'Egypte, trois cent quatre-vingt-neuf lieues quarrées & quelques toifes, à quoi il faut ajoûter pour l'emplacement du canal du Nil, qui a deux cent dix lieues de cours & un demi-quart de lieue de largeur, vingt-fix lieues quarrées & un quart.

Toutes les villes de l'Egypte & le canal du Nil n'ôtoient donc aux laboureurs, fur la fomme entiere des terres; que quatre cent quinze lieues quarrées & un quart, ce qui eft environ la dixieme partie du continent de l'Egypte, qui comprenoit en tout, comme il vient d'être calculé, quatre mille cent quarante-fix lieues

lieues quarrées, de vingt-cinq au dégré.

Si ces calculs ennuyoient ou fatiguoient quelques-uns de nos lecteurs, ils ne déplairont point à ceux qui, en plus grand nombre, aiment les démonſtrations. Ils y trouveront, en effet, de quoi ſe convaincre que cette prodigieuſe quantité de villes, dont les anciens parlent, n'eſt point exagérée; & ils en conclueront qu'elles exiſtoient en Egypte, puiſque des auteurs dignes de foi le diſent, & qu'effectivement la poſſibilité s'y trouve.

Ceux qui s'étoient laiſſé gagner par les tentatives qu'on a faites, pour diminuer la confiance dûe aux anciens, y trouveront un motif de ſe convaincre que le plus ſouvent les paſſages, regardés comme de pures fictions ou même comme abſurdes, paroiſſent tels, parce que, faute d'examen, ils ne ſont point entendus, & qu'au contraire ceux qu'on s'eſt attaché à entendre, & qui ſont éclaircis par l'hiſtoire, prouvent très-ſouvent des faits. Pluſieurs de

ces paſſages, comme on le verra ailleurs, donnent des lumieres ſur bien des points importans.

Le reproche d'exagération, fait au paſſage qui eſt l'objet de la queſtion préſente, peut être cenſé détruit par la preuve de la poſſibilité de ces dix-huit mille villes : d'ailleurs, quoique que cette partie de l'Afrique ſoit infiniment moins peuplée aujourd'hui, que lorſqu'elle floriſſoit ſous l'empire des rois nés Egyptiens, & quoique les inondations n'étant plus étendues par les canaux, ni ſoutenues par les digues, plus de la moitié des terres anciennement cultivées, ſoient inhabitables par leur extrême aridité ; cependant on y compte encore actuellement plus de vingt mille villes, bourgs ou villages.

Deſcrip. de l'Egypte. Nous tenons cette particularité d'un (*a*) auteur qui n'a pas captivé

(*a*) M. de Maillet, conſul de la nation Françoiſe en Egypte, fit, dans cette qualité, ſa réſidence au grand Caire, à la fin du ſiécle dernier & au commencement de celui-ci. Excité par une louable curioſité,

la confiance de tout le monde, par ses ouvrages philoſophiques, mais qui ayant, l'eſpace de plus de ſeize années conſécutives, habité l'Egypte, revêtu d'un caractere public, a pu s'y inſtruire du nombre effectif des villes & des villages, & de celui de leurs habitans. *Lett. I, p. 22.*

Mais ce n'eſt point l'état actuel de l'Egypte, qui peut faire juger de ce qu'elle étoit, lorſque ſes différentes parties ſe trouvoient en pleine valeur; il faut s'en rapporter à ceux qui ont conſulté les annales ſacrées, aux hiſtoriens, aux anciens voyageurs, témoins oculaires, & dont les relations ſont, pour ainſi dire,

---

ſoutenue des talens néceſſaires pour bien voir & juger ſainement, il s'étoit mis en état de dreſſer des mémoires, & d'écrire pluſieurs lettres qui étoient autant de deſcriptions de différentes parties de l'Egypte, des monumens qui y reſtent, & enfin de ce qu'il eſt plus intéreſſant d'en bien connoître ſur l'état préſent. *Voyez* Deſcription de l'Egypte imprimée à Paris en 1735 *in*-4°.

démontrées, puiſqu'il l'eſt, que ce qu'ils avancent, eſt poſſible.

III° *Du nombre en général des Egyptiens & des Habitans de chacune des Villes.*

On eſt convenu dans tous les tems, qu'on ne doit pas refuſer ſa confiance aux témoignages des voyageurs & des hiſtoriens, lorſqu'ils ſont d'accord entr'eux. Ainſi l'opinion d'Hérodote, ſur le nombre des villes qu'il y avoit en Egypte, peu de tems avant la conquête de Cambyſe, prouve, malgré les conjectures des modernes, la vérité des paſſages de Diodore, lorſqu'il aſſure que, ſelon les annales ſacrées, on y comptoit dix-huit mille villes, avant l'époque citée par Hérodote; & comme Joſeph apprend qu'il y avoit ſept millions cinq cent mille hommes en Egypte durant le régne de Veſpaſien, il confirme le paſſage où Diodore, d'après les annales ſacrées, fixe le nombre des habitans de ce pays, tandis que le grand empire ſubſiſtoit dans toute ſa force. « Il paroît, dit-il,

Hérod. liv. 2, c. 177. Diod. lib. 1, ſec. 1, p. 27.

Joſeph guerre contre les Romains, l. 2, c. 16.

Diod.

» dans un ancien dénombrement gé-
» néral, qui se fit autrefois des Egyp-
» tiens, qu'on en compta jusqu'à
» sept (*a*) millions.

trad. de l'abbé Terasson, p. 63.

(*a*) Les témoignages de Diodore & de Joseph semblent ne devoir point laisser de doutes sur le nombre des habitans de l'Egypte, dans le tems qu'elle étoit florissante. Le premier cite les monumens de la nation, & le second l'état actuel : cependant M. Halley, & d'après lui, l'auteur de l'*Essai sur la différence du nombre des hommes dans les tems anciens & modernes*, de même que quelques autres, font monter par différens calculs le nombre des habitans de l'Egypte à vingt-sept millions, à trente-deux, & même jusqu'à quarante. Les opérations arithmétiques peuvent être toujours démonstratives ; mais, quand elles sont établies sur de faux principes, il en résulte toujours de fausses conséquences. D'ailleurs, la diversité des résultats doit les rendre tous également suspects.

Ces calculs, au lieu d'être fondés sur des passages positifs des anciens, ne le sont que sur les interprétations qu'on leur donne. Par exemple, Diodore, l. 1, sec. 2, pag. 49, apprend simplement, que les enfans mâles, nés le même jour que Sésostris, furent élevés avec ce jeune prince ;

Nous pouvons donc établir, d'après Diodore, qu'il y avoit eu ſept

---

& comme il ajoûte, pag. 50, que Séſoſtris étant monté ſur le thrône, & ayant entrepris la conquête du monde entier, mit à la tête de ſes armées ſes compagnons d'écoles ou ſes freres d'armes, au nombre de dix-ſept cent, on ſe ſert de ce nombre, qu'on ſuppoſe n'exprimer que les enfans mâles, nés le même jour que Séſoſtris; on le double pour les femelles, & on conclut qu'il naiſſoit tous les jours en Egypte trois mille quatre cents enfans; enſuite on calcule combien il devoit y avoir d'hommes en âge de procréer un ſi grand nombre d'enfans, à quoi on ajoûte tous ceux qui ont paſſé cet âge, & qui n'y ſont point encore parvenus, partie qui peut être étendue ſelon le beſoin. C'eſt ainſi qu'on établit qu'il y a eu dans ce pays trente-deux millions d'habitans.

Cette conſéquence ſeroit fondée, ſi Diodore avoit dit qu'Aménophis pere de Séſoſtris, n'aſſocia à l'éducation qu'il donnoit à ſon fils, que les enfans mâles nés le même jour que ce fils; mais il ne le dit point; & nous devons croire, au contraire qu'il lui aſſocia les enfans nés dans l'ordre militaire, peut-être même de pluſieurs autres ordres, qui étoient en âge de recevoir cette éducation, puiſqu'il ne tra-

millions d'hommes en Egypte, dans le même tems qu'on y voyoit dix-

---

vailloit qu'à procurer l'amour de toute la nation à ce fils, en qui il mettoit toutes ses espérances. Diodore, en remarquant que tous les enfans mâles, nés ce même jour, furent admis à cette éducation, fait entendre qu'étant nés sous cette heureuse constellation, ceux même des plus bas ordres du peuple y furent admis. D'ailleurs, ce nombre de dix-sept cent comprend, selon Diodore, ses compagnons d'armes, qui peuvent être les généraux qui s'étoient distingués dans la guerre, que, selon ce même auteur pag. 49, il porta, avant la mort de son pere, en Arabie & en Libye.

Pour appuyer ces calculs, quoiqu'on convienne que Diodore se sert d'expressions qui désignent toute la nation, lorsqu'il compte sept millions d'Egyptiens, on prétend que ces sept millions ne désignent que les chefs de familles ou les combattans; & pour autoriser de plus en plus cette interprétation, quoiqu'Hérodote ait dit qu'il n'y avoit en Egypte que quatre cent dix mille combattans, on rappelle qu'il assure, l. 2, c. 177, qu'on comptoit vingt mille villes en Egypte; & en supposant l'une pour l'autre deux mille habitans à chacune, on conclut qu'il pouvoit y

huit mille villes. Mais comme il n'étend pas davantage ce qu'il dit sur ce nombre, il devient très-difficile de démêler dans quelle proportion ces villes étoient peuplées, & si ce nombre d'habitans n'est pas trop considérable, ou s'il est trop foible pour la quantité de villes qu'ils devoient peupler.

Il a fallu, pour connoître l'étendue occupée par les villes de l'Egypte, rapprocher le peu de passages, où divers auteurs parlent de la grandeur de ces villes. Quoiqu'ils n'ayent pas eu l'intention de conser-

---

avoir en Egypte quarante millions d'habitans, conséquemment que les calculs antérieurs n'ont rien d'exagéré.

L'esprit systématique ne peut se défendre de forcer les sens des historiens; & il répandroit de l'incertitude sur toutes les parties de l'histoire, si l'on en admettoit toutes les idées; mais les systêmes, même les plus ingénieux, ont toujours des parties foibles, qui se décelent aux yeux des amateurs de la vérité, & les font recourir aux monumens qui en sont les seuls interpretes.

ver ce détail, il s'eſt cependant trouvé chez eux, aſſez d'autorité pour juger combien elles pouvoient occuper de terrein; mais il n'y a pas, à beaucoup près, autant de reſſource pour déterminer le nombre des habitans que chacune contenoit.

Le ſeul paſſage qui ſoit poſitif, eſt celui où Diodore dit, qu'on comptoit à Alexandrie, lorſqu'il y étoit, juſqu'à trois cent mille citoyens, ſans y comprendre les eſclaves. Mais il cite des tems qui n'appartenoient point au grand empire; ainſi, ce qu'il dit du nombre d'habitans de l'une des quatre principales métropoles de l'Egypte, ne ſuffit pas pour autoriſer à le fixer dans tous les tems; & moins encore la quantité qui pouvoit ſe trouver dans les trois autres grandes villes, Thèbes, Memphis & Ptolémaïs. *Diod. l. 17, p. 529.*

On ne doit point conſidérer ce prodigieux nombre d'hommes que Thèbes pouvoit faire ſortir en armes, & en même tems de ſes murs, comme ayant tous été habitans de cette capitale. Le domaine de ſes

Pomp. Mela. l. 1, c. 9. Tac. Ann. l. 2, n. 80.

rois s'est presque toujours étendu sur toute la Thébaïde ; &, dans les tems où il y subsistoit quelques monarchies particulieres, elles n'en occupoient que de très-petites parties ; ensorte que les sujets des rois de Thèbes, rassemblés de toute la Thébaïde, pouvoient former des armées innombrables, sans qu'ils fussent pour cela citoyens de la même ville. Les Romains, qui composoient les armées de l'Empire, n'étoient point tous citoyens de Rome.

Diod. lib. 1, sec. 1, p. 27.

N'ayant donc point trouvé chez les anciens historiens assez de secours pour découvrir le nombre d'habitans qu'il pouvoit y avoir dans chacune de ces villes, nous réglons ici la division des sept millions d'hommes, qui avoient été comptés selon l'ancien dénombrement cité par Diodore, sur la proportion qui devoit naturellement se rencontrer entre ce nombre d'hommes, la grandeur de ces villes, & le besoin d'emplacement, que devoit avoir chacune des différentes conditions, dans lesquelles les Egyptiens étoient divisés.

Les quatre principales métropoles de l'Egypte, Thébes, Memphis, Alexandrie, Ptolémaïs, qui seules forment entr'elles le premier rang, auront eu, selon cette proportion, chacune trois (*a*) cent vingt-cinq mille habitans : les mille villes du second rang pouvoient en avoir deux mille deux cent : les six mille du troisieme, qui devoient être les bourgs célebres, dont Diodore parle, auront eu trois cents habitans ; & pour suivre toujours cette même proportion, les dix mille neuf cent quatre-vingt-seize villes, qui achevent le nombre des dix-huit mille de Diodore, n'auront eu que cent cinquante habitans.

	Habitans
(*a*) Pour les quatre villes du premier rang	1300000
Les mille villes du second rang	2200000
Les six mille du troisieme ...	1800000
Les dix mille neuf cent quatre-vingt-seize du quatrieme & dernier rang	1649400
Pour les petits villages ...	50600
	7000000

Les petits villages, que le même auteur retranche du nombre des villes, & que peut-être Hérodote y confondoit, puisqu'il le porte à vingt mille, devoient être au nombre de deux mille : ils étoient vraisemblablement, par rapport aux villes, bourgs & villages, ce que nous appellons les hameaux ; ils pouvoient n'avoir qu'environ vingt-cinq habitans chacun, & être des habitations isolées de quelques petites familles, ou même d'une seule plus nombreuse.

Il est maintenant nécessaire, pour prévenir les objections qui se présentent naturellement contre cette distribution, de rendre raison des motifs qui y ont déterminé.

On peut juger, d'après les anciens auteurs, que les villes qui forment le premier rang, avoient eu un plus grand nombre d'habitans, qu'il ne leur en est compté ici ; mais nous sçavons qu'Alexandrie, qui fut à la vérité, en partie, peuplée par des Grecs & des Asiatiques qui avoient suivi Alexandre & Ptolémée-Lagus, lorsqu'ils s'emparerent de l'Egypte,

le fut auſſi par un très-grand nombre d'Egyptiens, ſur-tout par une partie des habitans de Memphis, & particuliérement par les plus grands ſeigneurs. Pour faire leur cour au nouveau monarque, ils conſtruiſirent dans Alexandrie ces ſuperbes palais dont elle fut décorée, & ils abandonnerent entiérement ceux qu'ils avoient dans Memphis. Strabon dit n'en avoir vu que les ruines. Memphis ſe dépeuploit ainſi ſenſiblement, en proportion de ce qu'Alexandrie augmentoit. *Strab. l. 17, p. 807.*

La même choſe arriva, lorſque Ptolémée conſtruiſit la ville de Ptolémaïs; dans la Thébaïde, une partie des Thébains, pour plaire au roi, allerent habiter cette nouvelle ville; & Thébes, qui avoit déja éprouvé pluſieurs cataſtrophes, perdit dans cette circonſtance les plus conſidérables citoyens; enfin elle fut bientôt après preſqu'entiérement détruite, & ſes habitans ſe tranſporterent dans les nouvelles villes. *Pauſ. de l'Attique. Str. liv. 17, p. 816.*

Il eſt ſenſible, par les diverſes fortunes, que ces villes ont ſucceſſive-

ment éprouvées, que j'ai pu réduire les habitans de chacune à trois cent vingt-cinq mille, & que cependant elles pouvoient toutes quatre, durant leur plus grande splendeur, en avoir eu jusqu'à cinq ou six cent mille, comme il paroît, d'après les anciens.

Strab. l. 17, p. 803. Strabon, qui fixe la grandeur de Péluse, m'a autorisé à déterminer, sur le pied que je l'ai fait, l'étendue des mille villes du second rang; & Hérodote, par un passage de son second livre, m'a convaincu que ces villes n'avoient qu'un petit nombre d'habitans. Cet historien, en parlant de Bubaste, qui est une de ces mille villes, apprend, que le jour qu'on y célébroit la fête du dieu tutelaire, *Herod. l. 2, c. 60.* il s'y rassembloit plus de soixante & dix mille étrangers, & que, dans ce seul jour, on y consommoit plus de vin que les Bubastiens n'en buvoient dans toute l'année.

Cette particularité montre combien cette ville avoit peu d'habitans, & m'autorise à les fixer, environ au nombre de deux mille deux cent; & comme Bubaste fut une ville consi-

dérable entre celles de l'Egypte, où plusieurs des rois du grand Empire firent leur résidence, & particuliérement Séfac, je suis fondé à ne compter que le même nombre pour toutes les villes du même rang; bien entendu que n'ayant pas dû être précisément d'égale grandeur, ce que plusieurs de ces villes auront eu de moins, que le nombre d'habitans que je leur suppose, les plus grandes l'auront eu de plus. *Afr. Syn. p. 73.*

Si l'on pensoit que ces villes, ne pouvant avoir qu'un si petit nombre d'habitans, n'avoient pas besoin d'embrasser un si grand terrein, il faudra se rappeller que, suivant toutes les relations des anciens, les Egyptiens avoient dans leurs villes des édifices publics, & plusieurs temples d'une prodigieuse grandeur. Selon la description que Strabon fait de celui qui étoit dédié au soleil, dans Héliopolis, il devoit occuper environ le quart de la ville. D'ailleurs, un ancien manuscrit arabe, traduit sur un autre encore plus ancien, en langue copte, ou ancien égyp- *Strab. l. 17, p. 805.*

Descrip. de l'Egypte, Lett. 10, p. 52.

tien, & que Maillet dit avoir vu, rapporte qu'il y avoit eu dans l'Egypte cinquante mille temples renommés, dont la plus considérable partie étoit d'une étendue immense: il devoit donc y en avoir plusieurs dans la plûpart des villes du second ordre, ainsi que Strabon l'apprend, en parlant d'Héliopolis.

Comme je ne place que trois cents habitans dans chacune des six mille villes du troisieme rang, quoique je leur aye supposé moitié de l'emplacement de celles du second, on pourroit encore croire que je m'écarte de la proportion naturelle; mais il faut faire attention que les villes du premier & du second rang devoient être occupées par les prêtres, par les grands, par les militaires, par les marchands & par les artisans, & que celles du troisieme rang étoient les demeures des laboureurs qui cultivoient les terres du roi, celles dont les revenus étoient destinés aux frais des sacrifices, à l'entretien des prêtres, & à la solde des militaires.

Les habitans de toutes ces villes

ou bourgs, ainſi que de celles qui forment le quatrieme rang, dont l'emplacement eſt dans une égale proportion, avoient beſoin de maiſons bien plus étendues que celles des villes du premier & du ſecond rang, pour y renfermer toutes leurs récoltes ſi abondantes dans toutes les ſortes de productions de la terre, qu'elles ne peuvent être comparées avec celles d'aucun autre pays.

Enfin les villes du troiſieme & du quatrieme rang, ne doivent être regardées, par comparaiſon, avec la façon dont l'Europe eſt habitée, que comme nos bourgs & nos villages : ſi ces villes & bourgs ont moins d'habitans que les nôtres, c'eſt que, proportion gardée, de l'Egypte & de celle de la France, par exemple, ces bourgs y étoient en bien plus grand nombre ; d'ailleurs, comme il eſt aiſé d'en juger par ce que Diodore dit de la diſtribution des terres, les campagnes arroſées par le Nil, étoient peuplées comme nos colonies d'Amérique, notamment S. Domingue.

Diod. lib. 1, ſec. 2. p. 67.

Chaque particulier y a établi ſon habitation ſur le canton qu'il a à cultiver. Il lui faut des ſerres pour raſſembler ſes récoltes, des lieux où l'on puiſſe travailler pour les mettre en valeur ; il loge à portée de ſa demeure tous les gens utiles au travail ; & comme, par les différens objets qui les occupent, il y en a qui méritent diſtinction, il eſt obligé de faire divers corps de bâtimens, qui ſont en plus grand nombre, & plus étendus, à proportion de ce que la poſſeſſion eſt conſidérable, & de ce qu'elle demande un plus grand nombre de cultivateurs ; enſorte qu'il y a de ces habitations qui paroiſſent autant de petites villes.

Telles devoient être celles du troiſieme & du quatrieme rang, en Egypte. Des portions plus ou moins grandes des terres du roi, des prêtres ou des ſoldats, étoient concédées à des familles de laboureurs qui, raſſemblées en plus ou moins grand nombre pour les cultiver, formoient ces eſpeces de villes ; & elles pouvoient être ordinairement fort étendues,

devant contenir ces récoltes, dont l'immenſité ſera démontrée par le détail où nous allons entrer, du dégré de fertilité des terres arroſées par le Nil.

CHAPITRE IV.

I° *Du dégré de fécondité des terres de l'Egypte.*

II° *Le produit des terres de l'Egypte comparé avec le produit des terres de la France.*

III° *Exemples de fertilité qui prouve celle qui fit la richeſſe des Egyptiens.*

I° *Dégré de fécondité des terres de l'Egypte.*

EN parcourant l'hiſtoire des anciens Egyptiens, on y découvre un nombre de ſingularités, dont il n'y a d'exemple que dans ce ſeul pays. Renfermé preſqu'en entier dans

une vallée très-resserrée entre deux chaînes de montagnes, il n'a qu'environ quatre mille lieues quarrées de superficie ; cependant on y comptoit dix-huit à vingt-mille villes ou bourgs célebres, peuplés de sept millions d'hommes.

Les auteurs qui parlent ainsi de ce pays, n'ont point exagéré. Tout ce qu'ils en disent est vrai sans doute, comme il vient d'être démontré. Ils représentent encore la nation Egyptienne, comme la plus opulente de tout l'univers, quoiqu'elle ne possédât point de mines (*a*), & que les Egyptiens n'eussent point encore entrepris de fouiller les entrailles de

---

(*a*) Il n'y a point de mines d'or ni d'argent en Egypte : il y a des topazes & des éméraudes ; mais les lieux où on trouve ces pierres précieuses, étoient inconnus aux anciens Egyptiens. Ces trésors ne furent découverts que pendant le régne des Ptolémées, environ trois cents ans après la ruine du premier empire. *Strab. l.* 16, *pag.* 770 ; *l.* 17, *pag.* 815. *Plin. l.* 6, *c.* 29 ; *l.* 37, *c.* 8.

la terre, pour y chercher des pierres précieuſes.

Mais cette richeſſe, dont ils aſſurent que les Egyptiens jouiſſoient, & qui s'eſt toujours augmentée de ſiécles en ſiécles, avoit une ſource inépuiſable, & qui n'exigeoit point les durs travaux des mines : elle conſiſtoit dans la fécondité des terres; fécondité qui tient du prodige, à en juger, par tout ce que les hiſtoriens en diſent. Elle étoit particuliérement dûe aux débordemens réguliers du Nil, à ces débordemens qui parurent pendant ſi long-tems aux philoſophes un phénomene que, malgré tous les efforts, dont le génie de l'homme peut être capable, ils tenterent en vain, pendant long-tems, d'expliquer. *Hérod. liv. 2, c. 19, &c. Diod. lib. 1, ſec. 2, p. 35, &c.*

Hérodote, pour faire concevoir tout le bonheur que les Egyptiens devoient reſſentir de l'extrême fertilité de l'Egypte, dit que ce pays eſt, de toute la terre, celui où les (*a*) bleds *Hérod. liv. 2, c. 14, 17.*

(*a*) Hérodote apprend que l'épeautre qui tient de l'eſpece du froment & de celle

& les fruits exigent le moins de culture, & où aussi on les recueille avec le moins de travail.

Diod. lib. 1, sec. 1, p. 30, &c.

Diodore, par le détail où il entre sur les différentesproductions de l'Egypte, & en faisant voir que ces productions excédoient de beaucoup, en fruits & en grains, les besoins des nationnaux, rendunnouveautémoignage de l'extrême fertilité de leurs terres.

P. Méla, l. 1, c. 9. Strab. l. 17, p. 800, 809, &c.

Pomponius Méla l'atteste de même; & Strabon qui s'attache à faire connoître quelles étoient les productions plus particulieres aux territoires qu'il décrit, fait voir non seulement la quantité, mais encore les différentes sortes de grains & de fruits qu'on y recueilloit.

Ath. l. 5, p. 203.

Athénée prétend que le Nil mérite le nom de *Chrysorrhoas* ou *Portor*, plutôt que le Pactole, célebre riviere de Syrie, qui dans ses fables roule des paillettes d'or, parce que, dit-il, le Nil procure aux terres qu'il arrose, & sans qu'il soit besoin de

---

de l'orge, & qui réussit mieux en Egypte qu'aucun autre grain, est celui dont les Egyptiens faisoient l'usage le plus ordinaire.

travail, une telle fécondité, que ces terres peuvent fournir des vivres pour tous les mortels : exagération trop ordinaire à cet auteur ; mais elle prouve du moins l'excessive abondance des récoltes de l'Egypte.

Enfin Pline, plus précis sur ce qu'il rapporte de la fécondité de ce pays, assure que les terres de cette partie de l'Afrique produisent réguliérement jusqu'à cent pour un. C'est ainsi que les anciens historiens & les géographes s'expriment, pour faire connoître la source de l'excessive richesse des Egyptiens ; mais comme ils avoient aidé la nature, voyons quelle sorte de secours ils lui ont donné, en quelle circonstance ils ont entrepris des travaux si utiles, & en quels tems ils en ont joui.

Plin. l. 18, c. 10.

La nature avoit sans doute favorisé ce pays ; mais elle avoit laissé quelque chose à faire aux habitans. Il falloit, par des canaux & des digues, étendre l'inondation fécondante du Nil. Les rois qui possédoient le tiers des terres, avoient intérêt à l'exécution de ces travaux ; ensorte

Diod. lib. 1, sec. 2, p. 63, 66.

qu'ils excitoient l'émulation ; & comme ces rois se contentoient toujours de la part que la loi leur donnoit, & qu'ils faisoient jouir en paix leurs sujets de la portion qui leur étoit dévolue, ceux-ci se livroient aux travaux, avec un zéle digne du succès qu'ils eurent.

Le sage monarque, qui n'a que des vues dictées par la justice, & qui remplit sa charge de pere de son peuple, l'anime toujours de l'esprit qui le guide, & sans peine il fait naître le desir de seconder ses vues. C'est alors que chaque particulier ne voit en lui-même qu'un membre de la nation ; & qu'il concourt d'autant plus volontiers à l'exécution des volontés du prince, qu'il y trouve son propre bonheur.

Si au contraire, ainsi qu'on en a vu de fréquens exemples dans la plûpart des monarchies, les Souverains, imitant les Despotes, séparent leurs intérêts de ceux de la nation, ils rompent le lien qui leur attachoit leurs sujets, & détruisent par-là cet esprit de naticn qui faisoit toute

toute leur force ; les sujets n'affectionnent point des intérêts toujours opposés aux leurs, & de-là s'ensuivent la dépopulation & la stérilité.

La nation Egyptienne éprouva successivement l'une & l'autre de ces situations. Tous les particuliers avoient travaillé à l'envi, à procurer à leur société le bonheur dont elle avoit joui sous la protection du plus sage, du plus équitable de tous les gouvernemens : cette félicité s'étoit toujours accrue pendant la durée du premier empire, & l'Egypte étoit plus florissante que jamais, durant le régne d'Amasis, le pénultieme des rois nés Egyptiens. *Hérod. l. 2, c. 177.*

Ce grand empire fut bientôt après détruit par Cambyse, qui ne regardoit ses nouveaux sujets que comme des esclaves. Ce conquérant, ne reconnoissant de loix que celle du plus fort, gouverna les Egyptiens, avec le tyrannique despotisme, que ses successeurs exercerent jusqu'au tems où Alexandre le Grand renversa l'empire des Perses ; & tant que ce gouvernement subsista, l'é- *Hérod. l. 3, c. 13, Diod. l. 1, sec. 2, p. 62.*

mulation s'éteignit insensiblement dans toute la nation.

On laissa périr les établissemens faits par les bons rois, quoique les avantages qu'on en retiroit, payassent de tous les travaux qu'ils avoient coûtés, mais parce que dans un gouvernement si différent, bien loin de pouvoir être utiles, ils étoient devenus des instrumens de peines infructueuses.

Ptolémée, fils de Lagus, compagnon des travaux du vainqueur de l'Asie, & son successeur en Egypte, avoit utilement travaillé à rendre à cette ancienne monarchie, à cette nation célebre, sa premiere splendeur avec sa liberté. L'amour du nouveau roi pour ses sujets tenoit lieu de l'observation des anciennes loix, & l'Egypte étoit redevenue florissante, lorsque le luxe (*a*) immo-

(*a*) Les successeurs de Ptolémée Lagus, pour soutenir le luxe dans lequel ils vivoient, rendoient leur gouvernement plus insupportable que ne l'est aujourd'hui le despotisme des Turcs. Lorsque le Nil ne

déré des succeſſeurs des premiers Ptolémées, & le deſpotiſme, qu'à l'exemple des Perſes, ils introduiſirent inſenſiblement, affoiblirent de nouveau dans le cœur de leurs ſujets l'amour pour la patrie.

Ces princes ne penſoient pas que les hommes, qui s'aſſujettiſſent volontiers aux loix, répugnent toujours à n'être gouvernés que par une volonté arbitraire; que l'ancienne loi, entre les mains du prince, eſt la ſeule arme qui faſſe en même tems reſpecter & chérir ſa puiſſance, & qui lui donne les moyens de la maintenir, ſans qu'il ſoit forcé de recourir à la violence.

Les Egyptiens, qui n'avoient pu ſe plier au deſpotiſme, ceſſerent de nouveau de s'appliquer aux travaux publics, d'entretenir les canaux qui

s'eſt élevé qu'à une moindre hauteur que celle qui eſt ordinaire, le grand ſeigneur n'exige que la moitié du tribut; & il le remet en entier, toutes les fois que le débordement n'a point été ſuffiſant pour féconder les terres. *P. Lucas.*

Tac. an. l. 2, n. 59. hist. l. 3, n. 8. Aur. Vic. vie des emp. Jos. guerre contre les Rom. l. 4, c. 10.

procuroient une abondance dont on ne les laiſſoit point jouir en paix ; & lorſqu'Auguſte ſe fut emparé de l'Egypte, il ſe vit obligé de faire creuſer encore ces canaux, & relever les digues, pour ranimer la fertilité des terres, & s'aſſurer par-là de tous les ſecours (*a*) qu'il vouloit en tirer pour les greniers de Rome.

Mais ce n'étoit point pour l'utilité des Egyptiens qu'Auguſte avoit travaillé. On ſçait aſſez, par l'hiſtoire Romaine, que le bonheur des provinces intéreſſoit peu les empereurs.

(*a*) Auguſte tiroit tous les ans de l'Egypte, pour être conduit à Rome, juſqu'à vingt millions de meſures de grains indépendamment de ce qui en ſortoit d'ailleurs, pour être employé à la ſubſiſtance des armées.

L'immenſe quantité de grains, ſuperflue en Egypte, & qui paſſoit à Rome, rendoit cette province de l'empire une des plus importantes, & celle, dont les généraux qui aſpiroient à la ſouveraine puiſſance, avoient plus d'intérêt de ſe rendre maîtres, parce qu'ils le devenoient dès-lors des greniers de Rome.

La plus grande partie des récoltes étoient enlevées par les vainqueurs ; ensorte que les nouveaux travaux, qui ne mettoient point les Egyptiens dans leur premier état d'opulence, furent également négligés.

La vie infâme & désordonnée de la plûpart des empereurs, le mauvais usage qu'ils faisoient des revenus de l'empire, & les troubles qui l'agiterent si fréquemment, interrompirent les soins nécessaires pour entretenir les réparations qu'Auguste avoit faites en Egypte ; les inondations du Nil ne se portoient plus à la hauteur convenable, pour que toutes les terres en fussent arrosées : les plus voisines du fleuve ne recevoient pas même la quantité d'eau nécessaire pour qu'elles produisissent ce qu'elles donnoient plus anciennement ; & Ammian Marcellin assure que pendant le régne de Julien l'Apostat, (c'est le tems où ce militaire, historien de son siécle, étoit en Egypte,) les laboureurs, qui travailloient leurs terres avec le plus d'attention, n'en retiroient qu'environ soixante & dix pour un.

De l'ér. vul. 362. Am. Mar. l. 22, c. 15.

Telles ſont les différentes circonſtances où les terres de l'Egypte produiſoient plus ou moins abondamment, & les cauſes de cette grande différence. On apprend, par ces divers détails, où les anciens ſont entrés, que tandis qu'elles étoient cultivées avec la plus grande attention, elles produiſoient juſqu'à cent pour un, & que négligées, elles donnoient encore juſqu'à ſoixante & dix pour un.

II° *Le produit des terres de l'Egypte, comparé avec le produit des terres de la France.*

Mais comme ces détails ne font point connoître, avec aſſez de préciſion, de combien les récoltes de l'Egypte excédoient les beſoins des habitans, lors de ſa plus grande abondance, pour en juger avec certitude, comparons l'étendue de l'Egypte, & le nombre de ſes habitans, avec l'étendue de la France, & le nombre des François. Nous connoîtrons, par ce qui ſuffit aux beſoins de la nation Françoiſe, en général,

en quoi les besoins réels des Egyptiens consistoient, & conséquemment leur excédent, qui, par la vente qu'ils en faisoient à l'étranger, étoit la source de cette opulence si vantée.

Je ne considere point la France avec ses nouvelles acquisitions, mais dans l'état où elle étoit au commencement de ce siécle; & je me sers des calculs que M. le Maréchal de Vauban avoit faits, pour dresser son projet de la Dixme royale. La France alors s'étendoit sur environ trente mille lieues quarrées de vingt-cinq au dégré, & étoit habitée par dix-neuf millions quatre-vingt-quatorze mille cent quarante-six personnes de tout âge & de tout sexe, ensorte que quinze cent lieues quarrées logeoient & nourrissoient un million d'hommes, ou à-peu-près.

Dixme R. 1 partie, c. 7, p. 180, &c.

Toutes les provinces de la France n'ont pas un égal degré de fertilité. Les plus mauvaises terres, celles même qui se trouvent dans les pays montueux, rendent toujours au moins trois pour un, d'autres donnent six; on recueille communément

ſur les bonnes terres, en général, huit & dix pour un; de plus fertiles donnent douze & quinze; & il eſt peu de provinces dans le royaume, où il ne ſe rencontre des cantons fort étendus, qui ſont encore plus abondans : ainſi le produit moyen (a) des terres de France doit être compté huit pour un.

(a) Le calcul qui ſuit eſt établi ſur la ſuppoſition que la France ne recueille de grains, que pour ſon néceſſaire; comme elle en a plus qu'elle n'en peut conſommer, les Egyptiens, leur néceſſaire prélevé, devoient avoir de reſte plus des deux tiers de leurs récoltes.

La France produit plus de grains qu'elle n'en conſomme; mais à cauſe de ſa grande étendue, ſes provinces étant ſous différens climats; aſſez ſouvent, lorſque les unes ont plus de bleds qu'il ne leur en faut, d'autres en manquent; & le libre commerce de cette denrée ayant ſouvent été interrompu dans l'intérieur du royaume par des vues d'intérêt, les provinces qui en avoient trop, ne pouvoient s'en défaire, tandis que les autres étoient obligées de ſuracheter des étrangers les mêmes bleds qu'elles leur avoient vendus à très-

Nous avons vu que toute l'étendue de l'Egypte conſiſtoit en quatre

---

vil prix; enſorte que cette production de notre terre coûtoit à la nation, au lieu de lui être une ſource de richeſſe, comme elle l'étoit pour les Egyptiens.

La multitude des réglemens de nos rois, pour rétablir la liberté du commerce des grains, prouve qu'on a ſouvent oſé l'interrompre. L'ordonnance de S. Louis, de 1256, y eſt très-poſitive, de même que celle de Charles IV, du 13 Décembre 1324; du roi Jean, en 1350; de Charles VI, du 27 Septembre 1398; de François I, par ſes lettres du 20 Juin 1539; de Charles IX, par ſon réglement du 4 Février 1567, & ſon édit du mois de Juin ſuivant, &c.

L'expérience apprend que les draps, les toiles, les vins, &c. dont le commerce eſt libre, n'ont jamais manqué; & comme on ne peut douter que le François, attentif à ſon avantage, en trouvera à ſe pourvoir de cette denrée indiſpenſablement néceſſaire, notre auguſte Monarque, toujours pere de ſes peuples, toujours diſpoſé à faire leur bonheur, à l'exemple de ſes ſages prédéceſſeurs, par l'arrêt de ſon conſeil du 17 Septembre 1754, a ordonné le libre cours de cette précieuſe marchandiſe dans toutes les

mille cent quarante-six lieues quarrées, ensorte qu'elle ne comprenoit qu'environ la septieme partie de la France, qui en a trente mille; cependant il y avoit dans ce petit pays sept millions d'habitans. Développons cette comparaison de l'étendue de l'Egypte, du nombre de ses habitans, & de son degré de fertilité, avec la France, relativement à ces trois objets. Par le calcul de M. de Vauban, un million de François occupe environ quinze cent lieues quarrées, & un million d'Egyptiens n'avoit entr'eux, en proportion de leur nombre & de l'étendue de leur pays, que cinq cent quatre-vingt-douze lieues quarrées & demie; il y avoit donc, sur les terres de l'Egypte, trois fois autant d'habitans, qu'il

provinces du royaume. Desirons que cet arrêt soit aussi inviolablement observé, qu'il est respectable: il procurera à toutes les parties de cette vaste monarchie les moyens de tirer avantage de ce bien nécessaire à tous les hommes, & qui suffisoit seul pour faire cette immense richesse des anciens Egyptiens.

y en a sur les terres de la France : il falloit donc nécessairement, pour que ces terres pussent nourrir tous leurs habitans, qu'elles produisissent trois fois autant que celles de la France ; mais aussi une moisson triple de celles de la France, devoit nourrir abondamment les Egyptiens.

En France, les terres rapportent, comme nous l'avons vu, les unes dans les autres, huit pour un ; & au moyen de ce produit, une contrée de quinze cent lieues quarrées nourrit un million d'habitans. Pour qu'un million d'Egyptiens placés sur un espace de cinq cent quatre-vingt-douze lieues quarrées & demie pussent trouver, dans leur pays, une subsistance, en proportion de celle que les François trouvent dans le leur, il suffisoit que leurs terres rapportassent vingt-quatre pour un.

Ces terres, dans le tems qu'elles étoient en pleine valeur, produisoient cent pour un ; & lorsqu'elles furent le plus abandonnées, elles donnoient encore soixante & dix pour un : les Egyptiens ont donc eu, Plin. l. 18, c. 10.

dans tous les tems, beaucoup plus de vivres qu'il ne leur en falloit. Voyons en quoi cet excédent consistoit. Mais, pour ne point tirer trop d'avantage des anciens récits, je ne considérerai les terres de l'Egypte, que dans l'état de leur moindre valeur, c'est-à-dire, produisant soixante & dix pour un, comme le dit Ammian Marcellin.

Am. Mar. l. 22, c. 15.

Puisque le produit de vingt-quatre pour un suffisoit à la nourriture de tous les Egyptiens, leurs terres rendant soixante & dix pour un, il faut convenir qu'ils avoient environ trois fois plus de denrées, qu'ils n'en pouvoient consommer ; qu'ils étoient en état de vendre, tous les ans, aux étrangers, les deux tiers de leurs récoltes, c'est-à-dire, des vivres pour quatorze millions d'hommes, & de se procurer par-là cette richesse qu'on leur reconnoît, & qui ne peut paroître surprenante qu'à ceux qui n'ont point évalué les moyens qu'ils avoient pour se la procurer.

Peut-être objectera-t-on qu'il n'a été possible d'attribuer des récoltes

ſi abondantes à l'Egypte, que par une confiance trop aveugle aux récits des anciens ; mais indépendamment de ce que je me ſuis attaché au ſentiment de celui qui en parle avec le plus de modeſtie, le témoignage des voyageurs modernes juſtifie pleinement ce qu'ils racontent.

Tous ceux à qui nous devons des relations de l'état actuel de l'Egypte, conviennent que ce pays, où il n'y a plus de digue ni de canaux qui ſervoient à répandre les eaux, eſt devenu en plus grande partie d'une aridité extrême, mais que les bords du Nil, où les débordemens s'élevent cependant bien moins haut que par le paſſé, ſont encore très-abondans. Granger, entr'autres, qui ne travaille qu'à diminuer l'idée que les anciens donnent de la fertilité de l'Egypte, avoue que le millet qu'on ſeme actuellement ſur les terres arroſées par le Nil, rend plus de cinquante pour un. *Voyag. de Granger en 1730, p. 12.*

Maillet dit qu'autrefois les terres y rendoient quatre-vingt pour un. Il parle des tems où ce pays étoit ſous *Deſcrip. de l'Eg. lett. 9, p. 4, 5.*

la domination des Arabes, c'eſt-à-dire, à-peu-près, dans l'état où Ammian Marcellin l'a vu. Il ajoûte qu'encore aujourd'hui un grain de bled y produit ordinairement vingt-cinq à trente épis, & que les terres, après avoir donné de l'une ou de l'autre eſpece de grains, indiſtinctement, donnent encore ſucceſſivement une grande abondance de laitues, puis des melons, & ſouvent, dans la même année, une quatrieme récolte, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les laiſſer repoſer.

III° *Exemples de fertilité qui prouvent celle qui a fait la richeſſe des Egyptiens.*

D'ailleurs ce que les hiſtoriens diſent de l'ancienne fertilité de l'Egypte, n'eſt point un phénomene particulier à ce pays; & il y en a un ſi grand nombre d'autres exemples, & même de plus conſidérables, qu'on ne peut être fondé à en douter.

Plin. l. 18, c. 10. Les côtes de l'Afrique, ſituées au couchant de l'Egypte, produiſoient communément cent cinquante pour un. Le gouverneur qu'Auguſte y

avoit établi, lui envoya une plante sortie d'un seul grain de froment, où il y avoit près de quatre cents épis. Néron, pendant son régne, en reçut une autre où l'on comptoit trois cent quarante tiges.

Hérodote assure que la contrée de l'Afrique, arrosée par le fleuve Cinype, (c'est dans cette partie que Tripoli est situé,) rendoit environ trois cent pour un. Ce même auteur prétend encore que les environs de Babylone, arrosés par l'Euphrate & le Tigre, rapportoient deux cent pour un. *Hérod. l. 4, c. 198, l. 1, c. 193.*

Pline qui, sans s'attacher à parler seulement de la fécondité des bords de l'Euphrate & du Tigre, parle de celle de la Babylonie en général, dit qu'elle produisoit cent cinquante pour un, & que les parties plus éloignées, & qui ne recevoient que plus foiblement le débordement des fleuves, rendoient encore jusqu'à cinquante pour un. *Plin. l. 18, c. 17.*

Isaac étant à Gerara, au pays des Phylistins, y sema & recueillit le centuple dans la même année. Il fal- *Gen. c. 24, v. 12.*

loit en effet que la Palestine, bien cultivée, fût d'une abondance excessive, pour qu'elle ait pu nourrir, dans un si petit pays, rempli de rochers, un aussi grand peuple que l'étoient les Juifs.

Plin. l. 18, c. 10.

Plusieurs des territoires de la Sicile & de l'Espagne rendoient, comme l'Egypte, jusqu'à cent pour un. Quoique ces pays ne soient plus aussi abondans qu'ils l'étoient dans les tems que les historiens décrivent, ce n'est point un motif suffisant pour les taxer d'imposture. Différentes causes ont concouru à les réduire au point de stérilité, où plusieurs sont actuellement.

Les terres de l'Egypte, dont le sol n'est qu'un sable aride, ne peuvent produire d'elles-mêmes aucunes plantes, aucun fruit. Les nîtres, les sels, que les débordemens du Nil répandent dans ces sables, peuvent seuls les mettre dans un état de fécondité; mais tous les travaux qui élevoient & étendoient les inondations du Nil, ayant été négligés, les parties qui, n'étant plus arrosées, ne recevoient plus les sels dont elles auroient

besoin, sont bientôt redevenues des sables arides & infructueux; & les autres, sur lesquelles les inondations ne s'élevoient plus assez haut, étant moins chargées de ces mêmes sels, furent moins abondantes.

Les pays qui n'avoient pas un secours, tel que celui que le Nil fournissoit, ont pu être épuisés; cependant il n'y a pas lieu de douter que la négligence ou la cessation de culture n'ait, plutôt que l'épuisement, occasionné la stérilité. Les hommes ne sentent point assez ce qu'ils perdent, lorsqu'ils se relâchent sur les soins que les campagnes demandent; il faut, pour ainsi dire, des efforts plus qu'humains, pour réparer les désordres que la négligence occasionne.

Mais cette négligence peut-elle être reprochée aux habitans de tous les pays devenus stériles, aux peuples de l'Asie, de la Palestine, de la Gréce, qui nourrissoient des nations si nombreuses, à ceux des côtes de l'Afrique? A-t-il été en leur pouvoir de donner aux terres tout le tra-

vail qu'elles recevoient, lorſqu'elles étoient plus fécondes ? Tout ſert à nous convaincre qu'ils ne le pouvoient pas. Ces pays n'ont point perdu leurs habitans, parce qu'ils ſont devenus ſtériles ; au contraire, ils ſont devenus ſtériles, lorſque leurs habitans, qui étoient innombrables, réduits par les malheurs des guerres continuelles à une très-petite quantité, n'ont plus ſuffi à la culture des terres.

Diod. l. 2, p. 93, 94.

La guerre qu'Alexandre porta dans l'Aſie, détruiſit une grande partie des peuples. Combien de villes dans tous les ordres, & même des plus reſpectables par leur grandeur, dont les habitans, de tout âge & de tout ſexe, paſſés au fil de l'épée, ont péri dans le même jour ? Combien de millions de combattans furent, en diverſes batailles, ſacrifiés à l'ambition du conquérant ?

L'avidité de ſes généraux, qui partagerent ſon empire, & leurs diviſions, coûterent encore plus de ſang à cette même partie du monde. Elle n'étoit point encore tranquille, lorſ-

que les Romains y porterent une guerre qui ne fut pas moins ruineuse ; enfin les invasions des Sarasins & des Turcs acheverent de la dépeupler.

L'Afrique, qui essuya de même les cruautés de ces barbares, avoit vu anéantir des nations entieres dans les guerres que les Carthaginois y susciterent, & dans celles qu'après leur défaite par les Romains, ces derniers y firent si long-tems.

Ce ne fut qu'après avoir détruit un grand nombre de Grecs, que les Romains subjuguerent la Gréce ; & si ce pays conserva encore assez d'hommes pour cultiver les terres, les Turcs le dépeuplerent dans la suite presqu'entiérement.

Tous ces pays, dont nous avons vu que les anciens vantent la fertilité, ne se sont jamais suffisamment repeuplés ; & il ne s'y est plus trouvé assez d'habitans, pour travailler convenablement les terres, qui ne font jamais d'efforts(*a*)qu'à proportion de la

---

(*a*) Un de nos célebres académiciens, M. du Hamel, excité par le zéle du bon

multiplicité des bras qui les cultivent.

D'ailleurs, presque toutes celles qui ne sont point fertilisées par des voies extraordinaires, comme en Egypte, ont besoin d'un engrais que la nature leur a préparé, & qui circule continuellement, des êtres animés, à la terre, & de la terre, par

---

citoyen, a ajoûté ses recherches & ses observations à celles d'un Anglois, qui avoit été animé des mêmes sentimens. Il remarque que, par une plus abondante culture, dont il expose le plan, on trouve à diminuer la dépense des semences & à se payer, par une récolte d'une abondance surprenante, du travail qu'on y aura mis de plus. Il assure, après des expériences exactement suivies, qu'on a tiré de trente, quarante ou cinquante grains de bleds, semés dans une verge de terre, deux cent cinquante épis, dont plusieurs contenoient plus de cent grains, & auroient produit, si toutes avoient été d'égale force, jusqu'à six mille pour un. Il fait voir que si, par le calcul ordinaire, un grain en produit dix, l'espece de culture qu'il propose, en fera naître cent pour un. C'est donc le plus de culture qui assure communément le plus grand produit des terres.

le moyen de ses fruits & de tout ce qu'elle alimente, aux êtres animés. Cette matiere, enveloppée de façon à être jugée trop vile pour qu'on se soit donné les soins nécessaires pour la bien connoître, ne s'entretient que par cette circulation non interrompue des animaux à la terre. Quand ceux-là viennent à manquer, la matiere se détruit inévitablement, parce qu'elle ne peut tenir que d'eux sa consistance & les qualités qu'elle doit avoir; ainsi ces terres, privées de ce secours indispensable, deviennent stériles.

La France n'est plus aussi abondante qu'elle l'étoit anciennement, & nous en voyons deux causes principales; la premiere est que le luxe a tiré des campagnes un nombre infini de gens, qui autrefois y restoient pour les cultiver; & la seconde est qu'une de ces routes, par où la matiere fécondante doit passer, n'est plus en proportion avec l'étendue de terrein: c'est enfin qu'elle est moins peuplée.

Cette monarchie n'a point essuyé,

il est vrai, une destruction de ses peuples, comme les pays qui viennent d'être cités. Elle a perdu ses sujets plus insensiblement; des guerres domestiques y ont fait, dans les premiers siécles de la monarchie, des ravages affreux; elle a eû à soutenir des guerres continuelles contre ses voisins; & ces guerres lui ont enlevé une infinité de sujets, qui eussent été autant de chefs de familles (*a*). Il est inconcevable quel vujde

(*a*) La France entre ici naturellement en comparaison avec les pays qui ont perdu leurs habitans, comme une suite de la comparaison qui a été faite de la fécondité de ses terres, avec la fécondité de celles de l'Egypte.

Le seul moyen de reconnoître le vuide, qu'avec le tems la perte d'un petit nombre d'hommes occasionne, est de compter à quoi naturellement leur postérité pouvoit aller. Je suppose cent enfans des deux sexes, morts dans une même ville, & qui eussent été mariés en 1700, ils auroient formé alors cinquante ménages, dont j'évalue la production à trois enfans chacun, parce que les uns ont de plus ce qu'on trouve de moins dans les autres. Ces

la perte de cent hommes laisse au bout de cent ans.

Depuis un siécle, elle a perdu un nombre infini de familles entieres, qui ont passé dans les états voisins, & leur ont procuré des avantages, en proportion de nos pertes. Différens inconvéniens, même les besoins les plus indispensables à la vie, font périr tous les jours une infinité d'enfans dans cette partie de la nation attachée à la culture des terres, dans cet ordre qui demanderoit des attentions & des égards proportionnés au besoin réel & indispensable qu'en a la société en général.

Je le répete enfin, ce n'est point le grand nombre d'habitans qui affame une province. Les exemples,

---

cinquante familles auroient conséquemment donné cent cinquante enfans qui, mariés en 1730, en auroient fourni deux cent vingt-cinq. En suivant ce calcul bien simple, on compteroit, avant la révolution du siécle, plus de quatre cent quatre-vingt-quinze enfans vivans en même tems, & descendus des cent que j'ai supposés d'abord.

que l'histoire ancienne nous fournit, sont des preuves certaines que le plus grand nombre en fait au contraire la plus grande richesse. Si les Egyptiens n'avoient point été aussi nombreux qu'ils l'étoient, eu égard au peu d'étendue de leur pays, ils n'eussent point élevé toutes ces digues, & creusé cette quantité innombrable de canaux, pour porter la fécondité dans des sables, qui d'eux-mêmes ne peuvent rien produire, & dont ils tiroient cependant neuf (*a*) fois autant de fruits de toute espece, que les François en recueillent sur leurs ter-

(*a*) Un million d'Egyptiens vivoit sur moins de cinq cent lieues de terrein, & un million de François vit sur quinze cent lieues; ensorte que les Egyptiens avoient besoin que leurs terres donnassent trois fois plus de denrées; & comme il leur en restoit le double de ce qu'ils en consommoient, il est constant qu'ils recueilloient sur leurs terres, en proportion de leur étendue & de celles de la France, neuf fois autant de fruits de toute espece, que la France en recueille sur les siennes.

res,

res, qui sont naturellement disposées à la production.

Si l'on objecte que je n'ai point diminué sur l'étendue des terres de l'Egypte, employées à la culture, ce qui faisoit les emplacemens des villes, je prie de remarquer que cet objet n'en est que la dixieme partie ou environ; & je compte qu'il est suffisamment remplacé, parce que je n'ai point évalué le principal avantage que les terres de l'Egypte avoient sur celles de la France. Les terres de l'Egypte produisent tous les ans, donnent même plusieurs récoltes; & presque toutes celles que la France comprend, ont besoin d'années de repos. D'ailleurs, je réduis le produit des terres à ce qu'en dit celui des auteurs, qui parle des tems de leur moindre valeur.

Je dois même ajoûter que je n'ai point eu intention de tirer avantage de cette réduction, en laissant, dans la totalité des terres employées à la culture, les canaux qui coupoient l'Egypte, les lacs, ainsi que les flaques d'eau restées dans les lieux bas,

après les débordemens. Ces parties contribuoient plus que le reste du pays, à y répandre l'abondance, par la grande quantité de légumes, de fruits exquis de toute espece, & par le grand nombre de poissons & d'oiseaux, que les Egyptiens en tiroient. Ils faisoient l'une de leur principale nourriture, & rendoient chez eux les grains presque entiérement inutiles.

Ces différens détails, tous appuyés de l'autorité des anciens, doivent convaincre, 1° que l'Egypte, dont les rois conserverent l'empire avec tant d'éclat l'espace de près de dix-sept siécles, n'avoit d'étendue que quatre mille cent quarante-six lieues quarrées;

2° Qu'il y avoit cependant dans ce pays jusqu'à dix-huit ou vingt mille villes, & qu'il étoit habité par sept millions d'hommes;

3° Que ce pays étoit tellement fertilisé par les inondations du Nil & l'industrie des habitans encouragés par un sage gouvernement, qu'il leur fournissoit des récoltes trois fois plus abondantes que leurs besoins.

Ce superflu devenu nécessaire à grand nombre de peuples de l'Afrique, de l'Asie & même de l'Europe, étoit échangé avec l'or, l'argent, les pierres précieuses, que ces derniers s'occupoient à rassembler, plutôt qu'à cultiver leurs terres; ensorte que tous ces trésors acquis, sans beaucoup de peine, par les Egyptiens, répandoient dans leur pays une si grande opulence, qu'il ne s'en est trouvé aucun exemple chez aucune des autres nations connues dans l'antiquité.

CHAPITRE V.

Défense d'un passage de Diodore, où il a été jugé en contradiction avec lui-même. On rappelle à cette occasion les affaires de l'Egypte avec la Perse, durant l'espace de plus de deux cents ans.

Diodore ne peut être soupçonné d'exagération sur le nombre des villes qu'il prétend, d'après les

annales sacrées, avoir anciennement subsisté en Egypte.

Hérod. l. 2, c. 117. Hérodote y en compte un plus grand nombre pour les tems postérieurs à ceux que Diodore décrit, c'est-à-dire, pour les dernieres années du grand empire, qui a fini à l'époque de la conquête de Cambyse, l'an 3478. D'ailleurs, on a vu, par les précédens chapitres, que ce qu'ils en disent n'est point contre la vraisemblance.

Avant l'ére vulg. 526.

Diod. lib. 1, sec. 1, p. 27. Néanmoins, comme Diodore, après avoir dit que l'Egypte « *sans » parler d'un nombre infini de gros » villages, avoit dix-huit mille » villes, selon les annales sacrées*, ajoûte que » *sous le régne de Pto- » lémée fils de Lagus*, plus de deux cents ans après la conquête de Cambyse, *il en restoit plus de trois mille* ; » & comme il n'entre dans aucun détail sur les causes d'une si considérable diminution, des critiques ont cru, les uns, qu'il y a dans ce passage une méprise de Diodore, ou une contradiction manifeste, & d'autres, qu'il y a une faute de ses premiers copistes.

Il reste encore un très-grand nombre de manuscrits (*a*) de la bibliothé-

(*a*) Manuscrits qui, dans le passage contesté, portent τρισμυρίων, ou le nombre trente mille villes:

1° De la bibliothéque impériale, *in*-4° sur vélin, du IX siécle, page 48, n° XLI.

2° De S. Marc de Venise, manuscrits de Bessarion, n° 374, jugés antérieurs au XV siécle.

3° De S. Germain des Prés, manuscrits de Coislin sur papier de soie, n° 40 & 149, pag. 26.

4° De la bibliothéque de Modene, n° 77.

5° De la bibliothéque du Roi à Paris, n° 1619, du XVI siécle, *in-fol.* en papier, pag. 16.

Manuscrits qui, dans le même passage, portent τριχιλίων, ou le nombre de trois mille villes.

1° Du Vatican, n° 130, sur vélin, pag. 24.

2° Du Vatican, n° 996, pag. 28.

3° De la bibliothéque Palatine, n° 423, pag. 40.

4° De la bibliothéque de S. Pierre, saint Paul des Dominicains de Padoue, n° XXXI.

5° De la bibliothéque de S. Laurent de Florence, tablette LXX, n° 1, papier carton *in-fol.*

que historique de Diodore ; mais le premier livre manque à la plus grande partie. J'ai pu cependant me procurer d'Italie, de Vienne & de France des notices sur ce passage extrait de seize de ces manuscrits, dont cinq portent que sous le régne de Ptolémée, fils de Lagus, on comptoit plus de trente mille villes en Egypte, & les onze autres disent que sous le régne de ce premier roi, successeur d'Alexandre, on y en comptoit plus de trois mille.

Si la question devoit être jugée par

6° ——— n° 9, sur vélin *in fol.*
7° ——— n° 16, sur vélin *in-4°*.
8° ——— n° 34, sur papier carton *in-4°*, tous les quatre de différentes années du XV siécle.
9° Bibliothéque du Roi à Paris, n° 1658, sur papier lissé *in-fol.* pag. 15. On le croit copié dans la Gréce, au commencement du XV siécle.
10° Bibliothéque du collége des Jésuites de Louis le Grand à Paris, n° 7, pag. sur papier.
11° ——— n° 135, pag. sur papier. Ils sont tous deux jugés du XVI siécle ; & on a ajoûté à la marge de celui qui porte n° 7, le mot τρισμυρίαι.

le nombre de ces ſortes de monumens, il faudroit convenir que Diodore avoit écrit qu'il ne reſtoit en Egypte que trois mille villes ou fort peu au-delà, lorſque Ptolémée Lagus s'en empara ; on pourroit même appuyer ce ſentiment du ſuffrage de tous les éditeurs & des traducteurs.

Le Pogge Florentin, ſecrétaire apoſtolique, l'un des plus ſçavans hommes de ſon ſiécle, qui avoit été envoyé en diverſes parties de l'Europe, pour raſſembler des manuſcrits, fit, vers l'an 1450, par les ordres du pape Nicolas V, une traduction (*a*) latine des cinq premiers livres de Diodore. Il ſubſiſte encore d'anciens manuſcrits de cette traduction. Il y en a un à Padoue, dans

(*a*) Quoique les manuſcrits de cette traduction latine, de même que l'édition qui en a été faite à Veniſe en 1493, portent le nom de Pogge, des critiques ont prétendu qu'elle étoit de Phréas, ſçavant Anglois, qui étoit à Rome vers l'an 1460 ; mais il y a apparence que ce ſont des ennemis du Pogge, qui ont voulu lui enlever l'honneur de cet ouvrage.

la bibliothéque de saint Jean dans le Verger, & trois autres dans celle de saint Laurent de Florence, table LXVII, n° 7, 8, 9. Tous portent positivement, que du tems de Ptolémée, fils de Lagus, il y avoit plus de trois mille villes en Egypte.

Préf. ou prologue de Macault, & liv. 1, pag 18.

Macault, notaire, secrétaire, &c. de François I, a fait imprimer, en 1540, une traduction françoise des trois premiers livres de Diodore. Il convient, à la vérité, qu'il l'a fait sur le latin du Pogge; mais il ajoûte *ès éditions grecques & passages difficiles, viciés & mal traduits, avons eu recours à la pluralité des exemplaires;* cependant il a laissé subsister la même leçon.

Henry Etienne, qui, avec la sagacité qu'on lui a universellement reconnue, en a donné une édition grecque en 1559, n'y compte que trois mille villes, quoi qu'il eût consulté les manuscrits d'Italie & des autres pays où il avoit voyagé.

Laurent Rhodomant, à qui nous avons l'obligation d'une belle édition grecque, faite à Hanovre en

1604, à laquelle il a joint sa traduction latine, a pensé que Diodore ne comptoit en effet qu'un peu plus de trois mille villes en Egypte, du tems de Ptolémée, fils de Lagus; & il n'a point cru devoir corriger ce passage, lorsqu'en 1611, il a fait une édition *in*-8° de la seule traduction latine.

Enfin les variantes des manuscrits n'avoient encore fixé l'attention d'aucun critique, lorsque le chevalier Marsham, sans avoir discuté la question, a substitué le nombre de trente mille villes à celui de trois mille qu'avant lui tous les éditeurs & les traducteurs avoient toujours cru devoir lire dans le passage dont nous traitons. Il s'appuie, il est vrai, de Théocrite & de Caton; mais les passages de ces auteurs sont mal appliqués dans cette circonstance : on verra dans la suite, qu'étant employés pour les tems dont ils parloient, ils prouvent contre l'opinion de Marsham.

Chron. de Marsham, siécle XV, p. 420.

Dans la nouvelle édition de Diodore, & avec l'intention de suivre, comme Marsham, le sentiment le

Amsterdam, 1746, pag. 50.

plus probable, on a ſubſtitué dans les textes grecs d'Etienne & de la traduction latine de Rhodoman, au mot qui exprimoit trois mille villes, celui qui en exprime trente mille; reſtitution de texte qu'on appuie de l'autorité du manuſcrit de Coiſlin de de S. Germain des Prés, de celui de Modene, & de deux Cl. c'eſt-à-dire, du collége des Jéſuites de Paris.

Il faut convenir, comme on l'a vu dans la note qui comprend la notice des manuſcrits, que ceux de Coiſlin & de Modene autoriſent cette reſtitution. Il y en a encore trois autres auſſi importans, qui pourroient l'autoriſer de même; mais on y a vu auſſi que les deux manuſcrits Cl. du collége des Jéſuites ont tous les deux trois mille villes pour le tems de Ptolémée Lagus, l'un des deux portant à la marge, ſans correction du texte, & comme une ſimple note, le mot grec trente mille.

On remarquera que cette reſtitution faite dans la nouvelle édition de Diodore, n'eſt autoriſée que par un

nombre de manuſcrits, bien inférieur au nombre de ceux qui y ſont contraires; enſorte que ſi les manuſcrits devoient décider la queſtion, comme je l'ai déja remarqué, ils prononceroient contre la nouvelle opinion; mais cette autorité n'eſt point ſuffiſante pour juger de l'intention d'un auteur qui rapporte un fait. On ne doit point rendre la vérité dépendante de la main des copiſtes. Il faut toujours, en pareilles circonſtances, en appeller à l'hiſtoire & aux événemens, & ſur-tout ne les faire parler que dans le rang que l'ordre des tems leur preſcrit.

Ainſi, pour connoître avec toute certitude l'intention de Diodore, lorſqu'il parle du nombre des villes de l'Egypte, au tems que Ptolémée Lagus s'en empara, examinons les monumens qui traitent de l'hiſtoire des Egyptiens depuis le régne d'Amaſis, où on comptoit vingt mille villes, juſqu'à celui de Ptolémée Lagus; nous verrons ſi alors il devoit s'y en trouver un plus grand nombre que Diodore ne le dit, ou s'il devoit

être en effet aussi considérablement diminué qu'il le prétend.

Il est vrai qu'en traitant ainsi cette question historique, je sortirai des bornes que je me suis prescrites; mais les lecteurs jugeront mieux lorsqu'ils auront devant les yeux le tableau de l'état déplorable où les Egyptiens ont été réduits. D'ailleurs, je ne dois pas négliger cette occasion de démontrer l'exactitude d'un auteur que je citerai presque par-tout, & qu'on a trop souvent & trop injustement accusé d'en manquer. Peut-être encore ne sera-t-on pas fâché de se rappeller quel fut le sort de cette nation si célebre, & par quel événement, après avoir éprouvé les plus funestes revers, elle figura sur le théatre du monde, avec sa premiere splendeur, & acquit même un nouveau lustre sous l'empire des Lagides.

Herod. l. 2, c. 177. liv. 3, c. 12, &c.

La félicité des Egyptiens étoit sans mêlange sous le régne d'Amasis, de ce digne monarque, qui, ayant fait des heureux, jouissoit du

bonheur le plus parfait, lorſque Cambyſe devint maître de l'empire des Perſes, à la mort de ſon pere Cyrus.

Diod. lib. 1, ſec. 2, pag. 61. Plat. des loix, dial. 3. Athen. l. 13, c. 1. p. 560.

Celui-ci, occupé de guerres continuelles, ne donnoit aucun ſoin à l'éducation de ſon fils : elle étoit entiérement confiée aux femmes de ſa cour & aux eunuques. Au lieu d'inſpirer au jeune éleve les ſentimens qui diſtinguent les grands rois ; au lieu de lui faire connoître les ſages principes du gouvernement, ces maîtres ne mirent dans ſon ame que du goût pour les plaiſirs, & des vues qui rempliſſoient leurs plus ſenſibles intérêts. Ils applaudirent donc au premier projet qu'il forma en montant ſur le trône.

L'exploit qu'il méditoit, étoit la ruine de l'Egypte & la mort de ſon roi, pour venger ſa mere Caſſandane de la préférence que Cyrus avoit accordée à ſa concubine Nitétis, fille d'Apriès prédéceſſeur d'Amaſis. Tel fut le motif qui fit condamner à une ruine entiere le plus beau, le plus fertile pays de l'univers, & la nation la plus reſpectable, par la ſageſſe de ſon gouvernement, par

la supériorité de son génie, de ce génie naturel, qui avoit ouvert les routes de toutes les sciences, & rendu cette nation célebre la mere de tous les arts.

Hérod. liv. 3, c. 10, &c.

Cambyse avoit employé les trois premieres années de son régne aux préparatifs de cette guerre, à rassembler une formidable armée, à faire alliance avec le roi des Arabes, qui facilita son passage, & à s'avancer jusqu'aux frontieres de l'Egypte. Amasis étoit mort depuis environ six mois, & son fils Psamménite, son successeur, à la tête d'une armée composée des Egyptiens & de ses alliés, s'étoit porté sur la frontiere; mais dès le premier combat où la victoire avoit été long-tems disputée, les Egyptiens vaincus, mis en déroute, & abandonnés de leurs alliés, se retirerent en désordre & se renfermerent dans Memphis, où bientôt ils furent forcés.

Hérod. liv. 3, c. 14. &c.

Diod. ext. de

Cambyse, maître de la capitale & de toute l'Egypte, aucune des parties n'étoit plus en état de lui résister; naturellement furieux & presqu'in-

sensé, il se livra à toutes les cruautés que lui suggéroient son caractere féroce, les principes de son éducation, & l'idée sur-tout qu'il vengeoit sa mere. Le fils de Psamménite & deux mille des plus grands seigneurs Egyptiens avoient été les premieres victimes de sa fureur. Il l'exerça jusques sur le corps d'Amasis, qu'il fit brûler, après avoir essayé de le flétrir par tous les outrages qu'il put imaginer; & il fit donner au roi vaincu du sang de taureau, dont il mourut sur l'heure.

Const. Porph. l. VI, VII, &c. Just. l. 1, c. 9.

Révolté contre la religion des Egyptiens, entiérement opposée aux dogmes des Perses, il exposa les statues des dieux à la risée & aux insultes de ses soldats. Il tua de sa propre main le dieu *Apis* le plus généralement révéré. Il ordonna qu'on mît à mort tous les Egyptiens qui en célébreroient la fête; & regardant les temples comme autant de prisons, où, disoit-il, on enfermoit la divinité, après en avoir pillé l'or, l'argent, l'yvoire & les pierres précieuses, il ordonna qu'ils fussent tous détruits.

Diod. lib. 1, sec. 2, p. 43. Strab. l. 10, p. 473; liv. 17, p. 805, 816.

Ses ordres barbares furent trop exactement exécutés dans toute l'étendue de l'Egypte par ses soldats, à qui on l'abandonnoit pour être pillée, ainsi qu'une simple ville prise d'assaut. Le fer, & le feu encore plus prompt destructeur, étoient employés à l'exécution de ses ordres; & comme les temples occupoient de bien plus grands emplacemens que toutes les maisons des habitans, la plus grande partie des villes se trouva ensevelie sous leurs ruines.

Ci-dev. c. 3, n. 11, p. 87.

Ainsi, dans le cours de cinq ans que cette guerre dura, les richesses immenses que le pays de l'univers le plus fécond avoit donné à ses habitans, leur furent enlevées. Ainsi, ces superbes édifices, ouvrage de cette nation laborieuse, qu'elle avoit élevés pendant l'espace de dix-sept siécles que la monarchie subsista, n'offroient plus que des ruines; ainsi, enfin, la plûpart des villes de l'Egypte furent entiérement détruites.

Cambyse avoit à peine, par son départ, laissé aux Egyptiens le tems de respirer, que fouillant les ruines de leurs villes, ils en retirerent encore

plus de trois cent talens d'or & deux mille trois cent talens d'argent ; mais ce petit reste des trésors immenses de l'Egypte ne fut pas long-tems entre leurs mains une ressource qui pût réparer une partie des désastres qu'ils avoient éprouvés. Le tyran venoit de mourir ; & Darius, fils d'Hystaspe, son successeur, les chargea de la plus forte partie de l'impôt mis sur la satrapie, où l'Egypte étoit comprise. Outre sa contribution de sept cent talens d'argent, elle devoit compter de tous les produits de la pêche de l'étang de Méris, fournir des bleds à cent vingt mille Perses, & en entretenir toute la garnison laissée à Memphis.

Hérod. liv. 3, c. 91.

Les Egyptiens avoient éprouvé les douceurs du gouvernement monarchique réglé par de sages loix, & alors ils gémissoient sous le dur despotisme des Perses. Ils devoient naturellement soupirer après leur ancienne liberté ; mais ils avoient perdu les plus braves de leurs compatriotes dans le combat qui décida de leur sort. Un nombre infini avoit été

Diod. lib. 1, sec. 2, pag. 43. depuis massacré en diverses circonstances; & on avoit enlevé de l'Egypte, pour construire les palais de Persépolis, de Suse, &c. les artisans dans tous les genres de travail, qui composoient une des plus considérables parties de la nation. Malgré cette excessive diminution de leurs forces, comme toujours le désespoir ferme les yeux sur les obstacles, ils n'attendoient qu'une circonstance favorable pour secouer le joug.

Du monde 1557, av. l'ére vulgaire 487. Il n'y avoit encore que trente-cinq ans que Cambyse étoit mort, lorsqu'ils crurent qu'elle se présentoit. Darius, dans un âge fort avancé, préparoit toutes les forces de son empire, pour porter la guerre jusques dans le centre de la Gréce; & les Egyptiens, sans avoir *Hérod. liv. 7, c. 1, 7.* assez réfléchi sur le danger auquel ils s'exposoient, au lieu d'attendre que le roi se fût engagé dans la Gréce, se révolterent ouvertement, pensant qu'il ne risqueroit point de diviser ses forces. Cependant Darius alloit attaquer en même tems les deux nations, quand il mourut; &

Xerxès, parvenu à l'empire, pour remplir les desseins de son pere, marcha aussi-tôt contre les Egyptiens, leur fit éprouver de nouveau toutes les horreurs de la guerre, & les réduisit dans un état d'assujettissement plus insupportable encore que le premier.

Comme cette guerre n'avoit point paru à Xerxès devoir durer, il s'étoit préparé en même tems pour marcher contre la Gréce; & il enleva de l'Egypte, pour le service de son armée, tous les Egyptiens qui pouvoient lui être utiles, avec deux cent vaisseaux qu'il ajoûta à sa flotte. *Hérod. livre 7, c. 25, 34, 89.*

La conduite ferme de Xerxès & les précautions qu'il avoit prises contre les Egyptiens, leur avoient imposé de telle façon, qu'ils ne purent ou n'oserent remuer pendant toute la guerre de Gréce, ni même tant qu'il régna; mais ayant appris que le satrape Artabane l'avoit assassiné, que ce satrape avoit eu l'adresse de faire périr Darius son fils aîné, par les mains d'Artaxerxès son second *Du monde 3531, av. l'ére vulgaire 473. Diod.*

l. 11, p. 52, 54. fils, qu'à la vérité le rebelle avoit péri, mais qu'il laissoit des fils com-
Just. l. 3, c. 1. plices de son crime, & pensant que ces funestes événemens mettroient le
Phil. in Flacc. p. 749. trouble dans l'empire, ils se livrerent avec ardeur à la rebellion où leur caractere naturel les portoit. Ils chasserent les Perses qui levoient les tributs, rassemblerent toutes leurs forces, & mirent à leur tête Inarus roi de Libye.

Thucyd. liv. 1, n. 6. Ce chef, que les Egyptiens avoient choisi, augmenta l'armée de la nation de ses Libyens & des étrangers qu'il put attirer à son service. Il demanda même des secours aux Athéniens, en promettant de les aider en toutes circonstances de toutes les forces de l'Egypte; & les Athéniens s'engagerent à les secourir & à leur fournir trois cent vaisseaux, dans l'espérance que ce secours, quoique foible, appuyant le courage des rebelles, donneroit aux Perses des affaires qui tourneroient à l'avantage des Grecs.

Artaxerxès, surnommé *Longue-main*, peu inquiet de la révolte des

Egyptiens, dont les forces n'étoient plus redoutables, ne se détourna point du projet qu'il avoit formé de rétablir l'ordre dans le gouvernement; ce ne fut qu'après avoir réussi, & par une conduite peu ordinaire dans ces siécles de barbarie, après s'être concilié l'amour de ces peuples, qu'il songea sérieusement à réprimer la révolte des Egyptiens.

Elle se soutenoit depuis quatorze ans, lorsqu'il envoya contr'eux une armée de trois cent mille hommes, qui prit poste au-dessus de Memphis. Les Egyptiens ayant reçu les secours de leurs alliés, particuliérement des Athéniens arrivés sur deux cent vaisseaux, engagerent le combat que le nombre prodigieux des Perses auroit décidé en leur faveur, si les Athéniens, par de puissans efforts, ne les eussent mis en fuite. Les Perses, qui dans cette action & dans la déroute qui en fut la suite, avoient perdu une grande partie de leur armée, se refugierent dans la forteresse de Memphis, appellée *la muraille blanche*, où ils furent assiégés.

Du monde 3545, av. l'ère vulgaire 459. Diod. l. 11, p. 56. Ctésias dans Phoc. p. 119.

Diod. lib. 11, p. 58. Malgré les efforts des alliés, le ſiége de Memphis duroit depuis un an, quand une nouvelle armée de trois cent mille Perſes les força de le lever, & de ſe refugier dans une iſle du Nil, qu'ils fortifierent, & que les Athéniens environnerent de tous leurs vaiſſeaux. Mais les Perſes ayant, par des travaux immenſes, deſſéché le canal qui formoit cette iſle, & mis les vaiſſeaux à ſec, on fut obligé d'y mettre le feu, pour en priver l'ennemi; de ſorte qu'il ne reſtoit plus aux alliés de reſſource que celle que le déſeſpoir dicte. Les Athéniens ſe préparoient à le faire éprouver aux Perſes, qui, en redoutant trop l'effet, pour s'y expoſer, leur propoſerent de les laiſſer retourner en Gréce. *Du monde 3550, av. l'ére vulgaire 454.* Le traité qui aſſuroit leur retraite, fut auſſi-tôt mis à exécution que conclu, & les Egyptiens ſe ſoumirent.

Diod. l. 12, p 115, 120; l. 13, p. 116. Ainſi humiliés, ils n'exciterent plus le reſſentiment d'Artaxerxès, & même ils ne profiterent point des troubles qui ſuivirent ſa mort. Xerxès II, ſon fils aîné, enſuite Sog-

Digitized by Google

dien ne monterent sur le trône, que pour y perdre bientôt la vie. Darius Nothus, leur troisieme frere, régna ensuite, & eut pour successeur son fils Artaxerxès II, surnommé *Mnémon*.

Du mon. de 3600, av. l'ère vulgaire 404.

Diod. l. 14, p. 249, 254, 264, 297; l. 15, p. 328, 597.

Le très-long régne de Mnémon fut continuellement agité par différentes guerres en Asie, où les satrapes travailloient à se rendre indépendans. D'ailleurs, le jeune Cyrus son frere, s'étoit formé un puissant parti contre lui, & s'étoit procuré l'alliance des Grecs; de sorte que menacé par tant d'ennemis, le roi ne pouvoit s'occuper des affaires de l'Egypte, où quelques grands profitant des circonstances favorables, affectoient la royauté.

Afr. Syn. p. 76.

Just. l. 6, c. 2.

Amyrteus Saïte, & successivement Néphérites ou Néphrès, Achoris, Psammuthis, l'un des descendans de l'ancien roi Psammitichus, Néphorotès, avoient établi leur cour à Mendès située dans le Delta; mais hors d'état d'entreprendre la guerre avec leurs propres forces, ils donnoient aux ennemis du roi tous les secours qui étoient en leur pouvoir.

Enfin Artaxerxès avoit triomphé

de son frere Cyrus. Il avoit réduit à l'obéissance différentes parties de son empire, & se préparoit à la guerre contre les rois Mendésiens, au moment que Nectanebe fondoit, pour ainsi dire, une nouvelle dynastie à Sébenne, autre ville du Delta. Nectanebe avoit réuni en lui toute l'autorité ; ensorte que le puissant armement qu'Artaxerxès faisoit contre l'Egypte, alloit porter tous ses efforts contre lui.

Afr. Syn. p. 77. Diod. l. 15, p. 357, &c. Corn. Nep. Vie d'Iphicrates.

Le tems nécessaire pour rassembler une armée, & plus encore, les lenteurs de Pharnabaze, chef de cette expédition, laisserent à Nectanebe la liberté de fortifier ses frontieres par terre & par mer. Cependant cinq cent vaisseaux de guerre longeoient la côte de l'Arabie aux ordres de Pharnabaze, tandis qu'une armée de deux cent mille Perses également à ses ordres, suivoit par terre le même chemin. Elle étoit soutenue d'un corps de vingt mille soudoyés, dont la plus grande partie étoit Grecs commandés par l'Athénien Iphicrates.

Mais

Mais Nectanebe avoit pris de si justes mesures, que cette formidable armée ne trouvoit aucun passage pour pénétrer dans ce pays, où précédemment les Perses entroient avec tant de facilité. Ce ne fut qu'après plusieurs tentatives inutiles, qu'enfin les chefs parvinrent à débarquer avec trois mille hommes, près l'embouchure Mendésienne. Ce premier corps facilita le débarquement de quelques autres, & on se trouva bientôt en état de se rendre maître de la ville de Mendès.

Du mond. de 3630, av. l'ère vulgaire 374.

Alors Iphicrates, informé que Nectanebe, trop confiant dans la force de ses frontieres, avoit négligé la sûreté de Memphis, étoit d'avis qu'on marchât sur le champ contre cette capitale, dont on se seroit infailliblement emparé. Pharnabaze, au contraire, toujours lent, toujours mesuré, même à contre-tems, dans ses opérations, voulut attendre que toutes ses forces fussent réunies pour une si grande entreprise; mais le transport de ses troupes l'occupa si long-tems, que le terme des crues

Diod. liv. 15, p. 359.

périodiques du Nil le surprit. Les eaux de ce fleuve inondant toute la plaine de l'Egypte, alloient submerger son armée, de sorte qu'il fut obligé de se rembarquer précipitamment; ainsi l'Egypte échappa pour cette fois à une ruine presque certaine.

Afr. Syn. pag. 77. Diod. l. 15, p. 397. Nectanebe ne jouit pas long-tems d'une gloire dûe également à sa bonne conduite & à des circonstances favorables. Mais Tachos ou Téos, son successeur, espérant tirer parti de ces avantages, arma par terre & par mer, se ligua avec les satrapes de l'Asie, qui s'étoient révoltés, & fit alliance avec plusieurs des villes de la Gréce, particuliérement avec les Lacédémoniens.

Il avoit offert le commandement de son armée à Agésilas, roi de Sparte, qui, flaté de ce choix, l'avoit accepté, quoiqu'âgé de quatre-vingts ans. Le général Grec saisissoit cette occasion de faire encore la guerre contre le roi de Perse, & avoit mené en Egypte dix mille Grecs, qui furent joints à quatre-vingt mille Egyp-

Diod. l. 15, p. 400. Xenoph.

tiens. La flotte de Téos étoit composée de deux cent vaiſſeaux ; mais trompant l'eſpérance qu'il avoit donnée à Agéſilas, & ſe réſervant le commandement en chef de ſes armées, il ne lui laiſſa que la conduite, ſous ſes ordres, des troupes de terre, & donna à l'Athénien Chabrias celle de la flotte.

éloge d'Agéſil. Plut. Vie d'Agéſil. Corn. Nep. Vie de Chabrias.

Ces diſpoſitions déplaiſoient à Agéſilas qui s'attendoit à n'avoir ni chef ni collégue ; & il avoit fait tous ſes efforts pour perſuader au roi de ne point abandonner l'Egypte au hazard des événemens. Cependant Téos s'étoit avancé dans la Phénicie, où il ſoumettoit tout à ſes armes, tandis que ſon fils Nectanebe, détaché avec un corps conſidérable de troupes dans la Syrie, y faiſoit des progrès ; enfin Téos conquérant & par-tout redouté, éprouva combien le conſeil d'Agéſilas lui auroit été ſalutaire.

L'infidele gouverneur qu'il avoit laiſſé en Egypte, ſollicita Nectanebe d'y retourner, pour mettre ſur ſa tête la couronne de ſon pere. Séduit

par le flateur espoir de régner, ce fils rebelle eut l'art de séduire les troupes qu'il commandoit, & repassa en grande diligence en Egypte, où il fit toutes les dispositions nécessaires pour en fermer l'entrée à son pere qui avoit eu l'imprudence de lui mettre les armes à la main. Alors Téos abandonné de presque tous les Egyptiens, prit la fuite.

Agésilas (*a*), qui trouvoit une occasion de venger l'affront qu'il lui avoit fait, de ne l'avoir, malgré leur convention, employé qu'en sous-ordre, suivit avec les siens la fortune du nouveau roi, qui pouvoit devenir un puissant allié des Grecs, & il lui fut de la plus grande utilité.

Xenoph. éloge d'Agésil. L'exemple que Nectanebe II avoit donné, en se révoltant contre son

(*a*) Les trois historiens qui sont cités ici, ne sont point d'accord sur la conduite d'Agésilas, à l'égard de Téos & de son fils Nectanebe II; mais comme les chronologistes ne comptent que deux ans au régne de Téos, cela fait juger que la conduite d'Agésilas fut en effet telle qu'on l'annonce ici.

pere, lui suscita dans l'Egypte un puissant adversaire, soutenu d'une nombreuse armée. Agésilas fit donner ce nouveau rebelle dans plusieurs piéges, le vainquit aussi souvent, & dispersa ses troupes; & Nectanebe, paisible possesseur, combla Agésilas d'honneurs & de présens. Il distribua des couronnes de papyre aux soldats, à qui il fit de grandes largesses, & donna deux cent talens pour contribuer aux frais de la guerre que les Lacédémoniens avoient alors.

Plut. Vie d'Agésil. Athen. l. 15, p. 676.

Quoique cette guerre civile en Egypte n'ait pas duré long-tems, l'opiniâtreté des rebelles fit cependant périr un grand nombre de citoyens; & cet affoiblissement devenoit pour les Perses un avantage dont ils eussent profité, si Artaxerxès n'étoit mort dans ces entrefaites: d'ailleurs diverses provinces de l'Asie donnerent les affaires les plus importantes à Ochus, son fils & son successeur, contre lequel elles se révolterent, parce qu'il n'étoit monté sur le thrône, que par le meurtre de ses freres.

Du monde 3643, av. l'ére vulgaire 361. Just. l. 10, c. 3. Val. Max. liv. 4, c. 2. n. 11. Diod. liv. 15, p. 400; liv. 16, p. 439, 441, &c.

Il est vrai que les chefs des confédérés se porterent bientôt à trahir leurs alliés, pour faire leur paix particuliere. Alors Ochus, au lieu de jouir paisiblement des circonstances qui lui assuroient l'empire, se livrant à toute la férocité de son caractere, fit couler dans toutes les provinces des ruisseaux de sang ; & craignant que ses cruautés ne suscitassent contre lui les princes de la famille royale, dont il prévoyoit que les peuples appuieroient les prétentions, sans égard pour l'âge ni pour le sexe, il les fit tous massacrer.

Cependant Nectanebe observoit les troubles dont la cour étoit agitée, y remarquoit un mécontentement universel, croyoit voir Ochus insensible aux affronts que ses armes recevoient en Egypte, dans la personne de ses généraux, qu'il avoit battus en plusieurs rencontres ; & jugeant ce nouveau roi aussi timide que cruel, il se confirma de plus en plus dans la révolte, se détermina à porter la guerre dans les provinces & à s'allier avec les Phéniciens & les Cy-

priotes, qui avoient secoué le joug.

L'audace de Nectanebe produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit ; elle tira enfin Ochus de son assoupissement, & lui fit surmonter son éloignement naturel pour la guerre. Ayant chargé Idriée, roi de Carie, aussi attaché aux Perses que ses ancêtres l'avoient été, d'attaquer l'isle de Chypre, il se résolut à marcher en personne contre les autres rebelles. L'armée qu'il trouva rassemblée près de Babylone, étoit de trois cent mille hommes d'infanterie, & de trente mille de cavalerie ; trois cent galeres & cinq cent vaisseaux chargés de vivres, devoient concourir à ses opérations ; &, à la tête de toutes ses forces, il marcha d'abord contre Sidon, où Nectanebe avoit envoyé de puissans secours.

Cette capitale de la Phénicie se croyoit en état de se faire redouter ; mais la trahison, toujours favorable à Ochus, lui applanit les difficultés. Tennes, roi de Sidon, lui livra les plus considérables des Sidoniens

qu'il fit égorger, de même que le traître; & la ville lui fut livrée par le Rhodien Mentor, qui commandoit les secours envoyés par Nectanebe; alors les habitans, pour ne point tomber à la discrétion d'un vainqueur si barbare, mirent le feu dans leur ville, & s'ensevelirent eux-mêmes sous ses ruines.

Diod. l. 16, p. 441, liv. 1, sec. 1, pag. 26.

Idriée avoit soumis l'isle de Chypres; & il ne restoit plus à Ochus d'ennemis à vaincre, que les Egyptiens. Il avoit résolu de leur faire éprouver toute l'étendue de son ressentiment; cependant il se rappelloit le peu de succès des entreprises de son pere, contre cette nation; & ce souvenir le détermina à recourir à tous les moyens qui pouvoient le faire triompher. Comme il étoit en paix avec les Grecs, il demanda par ses ambassadeurs des secours à toutes les villes. Les Athéniens & les Spartiates s'excuserent; mais les Thébains, les Argiens & les villes de l'Asie mineure lui fournirent dix mille hommes; & aussi-tôt qu'ils eurent joint son armée, il s'avança

par l'Arabie, où il ne rencontra aucun obſtacle; mais en traverſant l'iſthme de Suès, il perdit beaucoup de ſes ſoldats, qui ne connoiſſant point le lac Serbonis, y furent engloutis. Enfin il alla camper, à moins de deux lieues de Péluze, la clef & & le boulevard de l'Egypte.

Du monde 3654, av. l'ère vulgaire 350.

Diod. l. 16, p. 444, &c. Hérod. liv. 2., c. 164.

Nectanebe avoit eu le tems de relever les fortifications qui avoient mis Nectanebe I en état de rendre inutiles les efforts d'Artaxerxès II. Vingt mille Grecs ſoudoyés, & preſqu'autant de Lybiens & d'Africains, étoient joints à ſoixante mille Egyptiens, qui formoient le corps des troupes nationales; & le Nil étoit couvert d'une quantité innombrable de barques d'uſage, pour combattre ſur ce fleuve. Toutes les villes frontieres étoient munies de vivres, d'armes & de fortes garniſons détachées de l'armée, particuliérement des ſoudoyés; & Nectanebe, à la tête de près de quarante mille hommes qui lui reſtoient, avoit pris un poſte avantageux, d'où il

pouvoit porter du ſecours à ceux qui en auroient beſoin.

Ochus, que de ſi ſages diſpoſitions de ſon ennemi pour ſa défenſe, ne déconcertoient point, forma, pour l'attaquer, de tous les Grecs qu'il ſoudoyoit, trois détachemens, & il donna pour collégue à chacun de leurs commandans, un de ſes capitaines pour le ſoutenir, avec un corps ſéparé des Perſes, & obſerver ſa conduite : il ſe réſerva le commandement de la grande armée.

Le premier de ces détachemens commandé par le Thébain Lacrates, devoit attaquer Péluze, & en former le ſiége. L'Argien Nicoſtrates, ſoutenu par un nombre ſuffiſant de galeres, avoit ordre de faire une deſcente ſur les côtes de la mer, entre les embouchures du Nil; & Mentor, qui s'étoit donné à Ochus, en trahiſſant les Sidoniens, devoit entrer dans le Delta par le canal Bubaſte, après s'être rendu maître des villes qui défendoient le paſſage du fleuve, particuliérement de la ville de Bubaſte, dont il tiroit ſon nom.

Les trois généraux Grecs faiſoient chacun de leur côté les plus grands efforts ; & la réſiſtance avoit toujours été égale, quand enfin Nicoſtrates fit ſon débarquement, ayant été guidé par des Egyptiens, dont les femmes & les enfans étoient en ôtage chez les Perſes.

Nectanebe déconcerté par cet événement, & n'ayant plus les ſecours de ces célebres généraux Grecs, qui l'avoient précédemment raſſuré & défendu contre ceux d'Ochus, & qu'il n'avoit pas ſçu ſe conſerver, croyant voir l'ennemi pénétrer de toutes parts dans le Delta, ſe porta, avec toute ſa réſerve, à Memphis, pour s'y retrancher.

Cette démarche trop précipitée de Nectanebe, indiſpoſa contre lui les aſſiégés, & en rallentit le courage ; quelques-unes des garniſons écouterent des propoſitions, ſe rendirent enfin, & les autres ſuivirent cet exemple. Ce fut alors que Nectanebe ne put douter que toutes les forces de l'ennemi ne ſe réuniſſent bientôt pour l'aſſiéger dans Mem-

Diod. liv. 16, p. 448.

phis ; & n'ayant pas le courage de s'exposer au danger de la défense, après avoir rassemblé tout ce qu'il pouvoit transporter de ses trésors, il se sauva en Ethiopie.

Ochus fut bientôt maître de toutes les provinces, où il dispersa son armée. Il y renouvella les horreurs que Cambyse y avoit fait éprouver. Les villes les moins maltraitées, furent démantelées ; les trésors des temples emportés enrichirent pour la seconde fois la cour des Perses. Ochus en fit enlever même les archives sacrés : ce dépôt précieux pour les Egyptiens, l'intéressoit peu ; mais il fut entre ses mains une nouvelle source de trésors, en forçant de les racheter à des prix excessifs ; moyen qui lui valut, sans doute, tout ce que la prudence avoit fait mettre à couvert. Ainsi que Cambyse, il tua le dieu Apis ; & pour faire le plus sensible outrage aux Egyptiens, il y substitua un âne qu'il les força d'adorer.

Diod. liv. 16, p. 449. Elien, histoire des animaux, liv. 10, c. 28. Hist. diverf. liv. 4, c. 8 ; liv. 6, c. 8.

La fuite de Nectanebe éteignit la royauté chez les Egyptiens, qui n'eu-

rent plus par la ſuite aucun roi de leur nation. Les reſſources que la fécondité des terres leur fourniſſoit, étoient enlevées par les impôts prodigieux, dont leurs différentes révoltes avoient ſi ſouvent autoriſé l'augmentation : le corps des ſujets de la nation avoit été diminué par le grand nombre d'eſclaves que Cambyſe avoit fait en Egypte, & par l'enlevement qu'il fit, & après lui Darius, de tous ceux qui exerçoient quelques métiers. Xerxès I, partant pour la guerre contre les Grecs, emmena tous ceux qui pouvoient être utiles au ſervice de ſon armée. Les guerres qu'ils s'attirerent, & qui preſque toutes leur furent funeſtes, avoient coûté, comme on l'a vu, tant de milliers d'hommes, que l'armée (*a*) de la nation qui,

(*a*) L'armée, chez les Egyptiens, n'étoit point plus ou moins conſidérable, ſelon les circonſtances; elle n'étoit point formée de gens enrollés, comme chez les autres nations. Le premier des ordres de l'état, après l'ordre des prêtres, étoit deſtiné à ſa défenſe. Toujours le fils d'un militaire étoit militaire. Au nombre

Hérod. liv. 2, c. 164. selon Hérodote, étoit composée, avant la conquête de Cambyse, de quatre cent dix mille combattans, n'étoit plus que de soixante mille, lorsque Nectanebe fut obligé aux plus grands efforts, pour résister à Ochus; ainsi il devoit avoir été impossible aux Egyptiens affoiblis de tant de façons, de relever leurs villes incendiées par Cambyse & ses successeurs. *Joseph Rep. à Ap. l. 2, n. 11.* D'ailleurs la prodigieuse diminution, dans le nombre des sujets de la nation, en auroit rendu le travail inutile.

Diodore n'est donc point en contradiction avec lui-même, lorsqu'après avoir dit que l'Egypte, «*sans* *Diod. liv. 1, sec. 1, pag. 27.* »*parler d'un nombre infini de gros* »*villages, avoit dix-huit mille villes,* »*selon les annales sacrées.*» Il ajoûte *que sous le régne de Ptolémée, fils de Lagus*, c'est-à-dire, après qu'elle eut essuyé les plus furieuses dévastations & la tyrannie des Perses, pen-

---

de quatre cent dix mille combattans, ils devoient être toujours prêts à marcher; & l'Etat, pour assurer leur subsistance, attribuoit à chacun une quantité de terre qui lui tenoit lieu de solde.

dant plus de deux cents ans, « *il en restoit » plus de troismille.* » Nous avons vu qu'en effet il devoit y avoir eu une très-grande diminution dans le nombre des villes, entre les deux époques qu'il cite. Il ne vouloit alors que mettre en opposition ces deux situations si différentes dans l'état de l'Egypte ancienne, le plan de son histoire ne lui ayant pas encore permis de détailler les événemens qui avoient opéré cette énorme disproportion.

Ainsi, au lieu des reproches qu'on lui fait, louons son exactitude, dont ce même passage donne encore une nouvelle preuve. Il avoit dit, qu'avant la conquête de Cambyse, il y avoit en Egypte sept millions d'habitans, & il n'en compte que près de trois millions pour le tems où il n'admet que trois mille villes. En effet le nombre en devoit être diminué, à proportion des enlevemens faits par Cambyse, Darius & Artaxerxès I, & des pertes immenses qu'ils avoient essuyées dans les combats & les massacres qui en avoient été les sui-

tes ; diminution d'habitans qui auroit occasionné la ruine des villes, si elle n'avoit pas été prévenue par la méchanceté des vainqueurs.

Etien. de Bizance au mot Diospolis. *Theoc. idyl. 17, v. 82.* Mais, dira-t-on avec Marsham, Caton, selon Etienne de Bizance, comptoit trente-trois mille trente villes en Egypte, & Théocrite trente-trois mille trois cent trente-neuf ? Continuons de nous instruire dans l'histoire d'Egypte, elle expliquera ces différens passages ; & après avoir vu que Diodore dépeint exactement l'Egypte, telle qu'elle a dû être dans les tems dont il parloit, nous verrons que Caton & Théocrite la dépeignent, avec la même exactitude, pour les tems qu'ils envisagent.

Diod. liv. 17, p. 490. *Just. liv. 10, c. 3, l. 11.* Ochus victorieux, mais toujours plus féroce, plus cruel, & l'horreur de ses sujets, fut, avec ses fils, empoisonné par son esclave favori Bagoas (*a*) : il ne réserva qu'Arsès le

(*a*) Le récit de toutes les horreurs commises par ce vil esclave, contre son maître qui l'avoit trop chéri, & les mo-

plus jeune, qu'il mit sur le trône, pour l'en précipiter bientôt, & y élever Darius Codoman, le plus courageux de tous les Perses, mais que cette vertu ne défendit point contre la fortune & la valeur d'Alexandre, nommé général des Grecs.

Arrien; Plut. Quint-Curce. Du monde 3668, av. l'ère vulgaire 336.

L'Egypte plus affoiblie qu'elle ne l'avoit jamais été, & plus assujettie, fournissoit, comme les autres provinces, ses troupes à l'armée de Darius, qui, vaincu à Issus, & ayant repassé l'Euphrate, laissa Alexandre maître de s'étendre dans toutes les parties de l'Asie, à la droite de ce fleuve. Alors, après avoir soumis successivement la Syrie, la Phénicie, l'Arabie, &c. il pénétra en Egypte.

Diod. liv. 17, p. 491, &c. 500, &c. 512, &c. 518, &c.

Le vainqueur de Darius marchoit avec toute son armée contre les Egyptiens, que la force & la crainte pouvoient seules retenir : ils n'avoient pas oublié que les Perses avoient

Diod. liv. 17, p. 526. Quint-Cur. l. 4, c. 7, 8. Arrien,

---

tifs qui le déterminerent, ne feroient point utiles à la question présente. On peut consulter Sulpice Sévere ; Elien, Histoires diverses ; Suidas, &c.

guerres d'Alexandre, liv. 3. Just. Liv. 11, c. 11. Strab. l. 17, p. 792. Plin. liv. 5, c. 10. Joseph Rép. à App. liv. 2, p. 4.

détruit leurs villes, leurs temples, & massacré leurs peres. Continuellement exposés à la dureté des satrapes & des garnisons, réduits aux dernieres extrémités par le poids des impôts excessifs, & enfin regardant le vainqueur de leurs ennemis, comme leur libérateur, ils se révolterent & allerent en foule au-devant de son armée, jusques sur leurs frontieres.

Tout les flatoit d'un avenir heureux sous les loix qu'Alexandre leur donnoit, & dont il remettoit l'administration à un magistrat Egyptien. Il rappelloit les coutumes établies par les anciens rois; le culte de leurs peres leur étoit permis, & l'ordre de construire Alexandrie leur présageoit le rétablissement de leurs anciennes villes, dont ils n'habitoient, depuis long-tems, que les ruines. La nation alloit être augmentée de nouveaux citoyens tirés des villes voisines de l'Egypte & de l'Asie, pour achever de peupler Alexandrie, où une colonie de Macédoniens s'établissoit. D'ailleurs Alexandre, satis-

fait de la condescendance des prêtres du temple d'Ammon, que par ses présens, il avoit engagés à le reconnoître pour fils de la divinité, partant pour combattre de nouveau Darius, ordonna aux gouverneurs de traiter les Egyptiens, plutôt en peuple ami, que comme une nation vaincue.

Mais la mort funeste & trop prompte du nouveau maître dut leur faire craindre que leurs espérances ne s'évanouissent bientôt. Cependant les différentes provinces de l'empire qu'Alexandre venoit de conquérir, ayant été partagées sous le titre de satrapie, ou de gouvernement, aux chefs de l'armée, & l'Egypte étant échue à Ptolémée, fils de Lagus, ces espérances se ranimerent de nouveau.

Arrien; Plut. Diod. liv. 18, p. 587. Quint-Curce, liv. 10, c. 10, Strab. liv. 17, p. 95. Du monde 3681, av. l'ère vulgaire 323.

Ptolémée étoit l'un des plus célebres d'entre les généraux d'Alexandre qui le reconnoissoit pour son parent, & l'avoit fait capitaine de ses gardes du corps.

Quint-Curce, liv. 9, c. 8. Strab. liv. 15, p. 723. Diod. liv. 17, p. 570.

Alexandre l'ayant guéri d'une blessure mortelle, lui dut bientôt la

Pauf. de l'Att. c. 6. Juſt. liv. 12, c. 10, liv. 13, c. 4, 6. découverte d'une conſpiration, & conſéquemment la vie. Les ſervices réciproques chez les hommes doués de ces ames privilégiées, forment toujours des liens indiſſolubles. D'ailleurs, comme Alexandre jugeoit à Ptolémée autant de talens pour le gouvernement, que pour la guerre, il le diſtinguoit ſur tous les autres généraux : il lui confioit ſouvent les expéditions importantes & délicates. Malgré cette préférence, Ptolémée étoit univerſellement aimé des différens ordres qui compoſoient l'armée. L'éloignement qu'il montroit pour le luxe des Perſes, avoit particuliérement contribué à lui concilier l'eſtime & l'amour des capitaines ; & il s'étoit acquis le cœur des ſoldats par ſes libéralités ; & en ſe rendant du plus facile accès.

Diod. liv. 18, p. 587, 597. Pauf. de l'Att. c. 6. Aucun des généraux n'avoit oſé ſe propoſer pour ſuccéder à Alexandre. On s'étoit accordé de donner à Aridée, ſon frere, fils d'une concubine de Philippe, une ombre d'autorité, en attendant le fils qu'on ſuppoſoit devoir naître de Roxane,

épouſe d'Alexandre, qu'on reconnoiſſoit d'avance pour roi. On nomma Perdiccas pour être le tuteur de ce roi; & par cette diſpoſition, les gouverneurs des différentes provinces s'aſſuroient, pour toute la durée d'une longue minorité, la jouiſſance de celles qu'ils s'étoient diſtribuées.

Ptolémée, le principal auteur de ces arrangemens, prévoyant que ce vaſte empire, reſté dans l'anarchie, ſeroit infailliblement démembré, ſongea à s'aſſurer de l'Egypte, dont le gouvernement lui étoit échu. Il traita les Egyptiens avec bonté & douceur; & profitant de l'attachement dont les ſoldats lui avoient donné des preuves, il employa, pour ſe former une armée, huit mille talens d'argent trouvés en Egypte dans les tréſors publics: ſa réputation avoit déterminé une partie des chefs & des ſoldats qui l'avoient ſuivi à la guerre, à ſe réunir ſous ſes étendards; & il ſe vit bientôt à la tête d'une armée nombreuſe & redouta-

ble, dont il augmenta (*a*) insensiblement le nombre des habitans de l'Egypte.

Diod. liv. 18, p. 610. Strab. liv. 17, p. 794. Pauſ. de l'Att. c. 6. Quint-Curce, liv. 10, c. 10.

Un autre événement lui procura de nouveaux sujets, & sans doute en plus grand nombre. Il s'étoit avancé jusqu'en Syrie, au devant du corps d'Alexandre, qu'Aridée conduisoit au temple d'Ammon; & Aridée l'ayant chargé de l'escorter dans le reste du chemin, son attachement pour la mémoire d'Alexan-

(*a*) Pour juger de l'augmentation que cette armée de Ptolémée fit dans le nombre des habitans de l'Egypte, il ne faut point considérer les soldats d'Alexandre tels que les nôtres. Les soldats d'Alexandre vainqueur de l'Asie, enrichis de la part qu'ils avoient aux dépouilles de tant de nations, conduisoient à leur suite, ainsi que leurs chefs, des femmes, des concubines & des esclaves des deux sexes; & les autres étrangers qui s'y transportoient, dans l'espoir d'y trouver plus de tranquillité que dans les pays exposés aux fureurs de la guerre, y arrivoient avec toutes leurs richesses; de nombreuses familles les suivoient.

dre, le détermina à le dépoſer dans Alexandrie, dans cette ville, que le nom de ce héros, ſon fondateur, rendoit célebre, & dont Ptolémée faiſoit ſa capitale. Il y érigea un temple ſuperbe, digne d'être le tombeau du vainqueur de tant de nations, & il inſtitua en ſon honneur des ſacrifices & des jeux funebres : ainſi que la réputation du nouveau roi, & l'eſtime qu'on lui portoit, ces ſacrifices & ces jeux attirerent dans l'Egypte, de toutes les parties du monde, une infinité de gens qui s'offroient à le ſervir dans ſes armées.

Un prétendu oracle du divin Ariſtandre avoit ſans doute rendu cette tranſmigration encore plus nombreuſe. Ariſtandre voyant que les chefs, uniquement occupés de leur propre intérêt, négligeoient de rendre à Alexandre les derniers devoirs, pour les y rappeller, s'étoit imaginé de prédire, au nom des dieux, que la terre où l'on dépoſeroit le corps du héros, ſeroit la plus heureuſe, & qu'elle ne ſeroit jamais ravagée ;

Elien, hiſt. div. liv. 12, c. 64.

Ptolémée & sa probité, recouroient à lui; & Ptolémée toujours généreux avec ses ennemis, comme avec ses amis, les recevoit de même, & les forçoit également à lui accorder leur estime.

Plut. Vie de Démét.

Il ne s'engagea dans aucune guerre: il n'entreprit aucune conquête en Afrique ou en Asie, que dans la vue de couvrir ses frontieres, & de procurer la sûreté de l'Egypte, objet continuel de ses attentions, & où il ramenoit de ses expéditions un grand nombre de prisonniers qu'il y établissoit. Il tira de la seule Judée plus de cent mille Juifs, dont il choisit jusqu'à trente mille soldats, à qui il confia la garde de ses plus importantes places.

Joseph Ant. Jud. liv. 12, c. 1. Rép. à App. l. 1, n. 22.

Ptolémée n'avoit encore possédé l'Egypte, qu'à titre de précaire, comme tous les autres généraux d'Alexandre possédoient leurs gouvernemens; mais l'Egypte sembloit lui être acquise par de plus solides droits: il l'avoit conservée par sa propre valeur; & les vœux de ses sujets dont il s'étoit concilié l'amour, la lui don-

Appian, guerre de Syrie, c. 6. Diod. liv. 19, p. 739; l. 20, p. 804. Just. liv. 15, c. 2.

noient. Il ne lui manquoit enfin que le titre de roi, qu'il prit, de même que les autres satrapes, lorſque Caſſandre ayant fait égorger en Macédoine les deux fils d'Alexandre avec leur mere, il ne reſtoit plus d'héritiers légitimes du grand empire que ce héros avoit conquis.

La conduite de Ptolémée à l'égard des Egyptiens, contraſte parfaitement avec les fureurs exercées contr'eux par Cambyſe & ſes ſucceſſeurs, & a dû opérer des effets entiérement oppoſés. En effet, comme Diodore nous l'apprend, ceux-ci avoient réduit le nombre des Egyptiens à moins de la moitié, les avoient dépouillés de tout ce qu'ils poſſédoient, & détruit la plus grande partie de leurs villes. Ptolémée, au contraire, aidé des circonſtances favorables, ne travailloit qu'à les enrichir, & attiroit en Egypte, de toutes les parties du monde, un ſi grand nombre de nouveaux habitans, qu'ils ont dû être dans la néceſſité de relever les villes incendiées, & ſe porter d'autant plus volontiers à ce rétabliſſe-

Diod.

Digitized by Google

ment, qu'ils se trouvoient sous les loix du meilleur des rois, chez qui éclatoient toutes les vertus qui forment les fondateurs des empires. Les Rhodiens lui donnoient le surnom de *Soter* ou *Sauveur* : ils lui dresserent des statues, & lui érigerent un temple, ayant obtenu de l'oracle d'Ammon la permission de l'honorer comme un dieu.

liv. 20, p. 815. Plut. Vie de Démét.

Ptolémée ayant enfin imposé à ses ennemis, & étant paisible possesseur de l'Egypte, y protégeoit les arts, y encourageoit les sciences & les lettres par son exemple, en écrivant la vie d'Alexandre, & y attiroit les philosophes & les sages de tous les pays. Il décora l'Egypte, & particuliérement la ville d'Alexandrie, de temples magnifiques, de palais, d'édifices destinés aux assemblées de philosophes, d'autres pour les exercices, les jeux, les courses & les combats. Il imagina, pour la sûreté de la navigation, & pour indiquer aux vaisseaux l'entrée du port, d'y élever une tour, sur le haut de laquelle on entretenoit continuelle-

Arrien; guerres d'Alexandre, l. 1. Plut. Vie d'Alexand. Strab. liv. 7, p. 301. Pauf. de l'Att. c. 6. Tacit. hist. l. 4, n. 83. Strab. liv. 17, p. 791. Plin. liv. 36, c. 12. Etien. de Bizance.

ment un grand feu. Cet édifice achevé par ſes ſucceſſeurs, & conſidérablement augmenté, fut, ſous le nom de Phare d'Alexandrie, une des ſept merveilles du monde.

Strab. liv. 13, p. 608. Am. Mar. liv. 2, c. 16, p. 343. Plut. Apoph. des anc. rois, cap. &c. Juſt. liv. 16, c. 2. Pauſ. de l'Att. c. 6. Diog. Laërce, Vie de Démét. Appian, guerre de Syrie, c. 7. Phoc. d'après Mem. p. 715.

A l'exemple d'Ariſtote qui avoit formé une bibliothéque, il commença, avec les ſecours de Démétrius Phaléréus, celle qui contribua, pendant ſi long-tems, à la célébrité d'Alexandrie. Enfin redouté de ſes ennemis, admiré de toutes les nations, s'étant acquis par ſa douceur, ſa bonté, ſa clémence, ſa juſtice, ſa généroſité, l'amour de ſes ſujets, & étant parvenu à un âge fort avancé, il choiſit pour ſon ſucceſſeur Ptolémée-Philadelphe, le plus jeune de ſes fils, qui lui paroiſſoit plus diſpoſé à ſuivre les exemples qu'il avoit donnés, pour travailler aux embelliſſemens de l'Egypte, faire ſa sûreté & le bonheur de ſes peuples; & pour lui aſſurer leur bienveillance, il expliqua le motif de ſon choix.

La réſolution qu'il avoit priſe de ſe démettre de l'empire, fut regardée, dans tous les tems, comme le plus

Digitized by Google

grand effort de l'humanité; & comme son intention n'étoit point de partager avec le nouveau roi l'autorité qu'il lui laissoit, après avoir fait son abdication entre ses mains, pensant qu'il est plus glorieux d'être le pere de son roi, que de régner, il entra comme simple particulier dans la compagnie des gardes du corps; poste qu'il occupa l'espace de deux ans, jusqu'au moment où la mort termina sa vie, l'une des plus glorieuses, dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Ptolémée Philadelphe signala son avénement à l'empire, par la fête la plus somptueuse qu'on eût encore vue. Les richesses acquises par les victoires de son pere & la fécondité de l'Egypte, exposées dans cette fête, excitoient l'admiration : il y donna au public de splendides festins, suivis de courses & de jeux, où, pour prix de la victoire, on distribua un grand nombre de couronnes d'or; magnificence dont aucun roi n'avoit donné l'exemple, qui présageoit jusqu'où celle de l'Egypte, en général,

Du monde 3719, av. l'ère vulgaire 285. Athen. l. 5, c. 6.

alloit être portée, & quelle seroit la générosité du nouveau monarque.

Joseph, Antiq. Jud. liv. 12, c. 2. Plut. Vie d'Aratus. Athen. l. 12, c. 9. Theoc. idyl. 15.

Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque de la célebre traduction grecque de la Bible, connue sous le nom des *Septante interpretes ;* cependant il y a plus d'apparence que ce fut avant la mort de Ptolémée-Lagus, que, de concert avec son pere, Philadelphe entreprit d'en enrichir la bibliothéque d'Alexandrie ; ses talens supérieurs, & son goût pour les sciences & les arts, l'engagerent à travailler, pendant toute sa vie, à l'augmenter ; il y employa des sommes immenses, la porta jusqu'au nombre de cent mille volumes, & la décora encore de tableaux & de statues des plus fameux maîtres de la Grece.

Just. liv. 25, 27. Pausf. de l'Att. c. 1, 7. Strab. liv. 17, p. 789.

Quoiqu'on n'accorde point au nouveau roi d'Egypte toutes les vertus guerrieres de son pere, il sçut néanmoins soutenir la puissance dont il le mit en possession. Les affaires des successeurs d'Alexandre avoient pris une forme différente ; elles n'entraînoient plus ces guerres universelles

qui armoient en même tems l'Europe, l'Asie & l'Afrique; les Etats particuliers s'étoient formés, & leurs fondateurs avoient eu des successeurs qui ne s'attachoient qu'à se maintenir dans leurs possessions; ensorte que Ptolémée-Philadelphe n'eut, pour ainsi dire, que des affaires domestiques, que sa santé trop délicate l'empêcha de suivre en personne, & que par ses lieutenans, il termina toujours à son avantage.

La valeur des Romains soutenue de la fermeté & de la sagesse de leur gouvernement, ayant forcé Pyrrhus, roi des Epirotes, de se retirer honteusement de l'Italie, Philadelphe leur envoya des ambassadeurs, pour les féliciter de leur succès, & demander leur amitié; & les Romains flatés de cette marque de l'estime d'un si grand roi, lui en témoignerent leur reconnoissance, par une ambassade solemnelle qui, ayant donné au roi d'Egypte une nouvelle occasion de signaler sa généreuse magnificence, fit connoître en même tems jusqu'où alloit alors le dé-

Tite-Liv. liv. 14. Eutrop. liv. 2. Val. Max. liv. 4, c. 3.

ſintéreſſement & la grandeur d'ame des Romains.

La fertilité de l'Egypte procuroit à ſon roi les moyens de réparer les villes, & de les embellir par de ſuperbes édifices, où il ſe montroit grand & ſomptueux, comme dans ſes libéralités; cependant il conçut le projet d'augmenter encore ſes richeſſes & celles des Egyptiens, en rendant l'Egypte l'entrepôt du commerce des Indes, avec la Méditerranée.

Les Tyriens qui s'étoient emparés de tout ce commerce, lorſque les Syriens l'eurent enlevé aux ſucceſſeurs de Salomon, n'avoient point reconnu le chemin des grandes Indes, en tournant l'Afrique, par le cap de Bonne Eſpérance. Leur entrepôt dans la Méditerranée, étoit à Rhinocorure, près les frontieres de l'Egypte; d'où tranſportant leurs effets par terre, à travers des déſerts immenſes de l'Arabie Pétrée, ils les embarquoient ſur le golfe Arabique ou la mer Rouge, au port d'Elath, pour pénétrer, par la mer Arabique,

dans l'Océan oriental ou des Indes; & ils se servoient des mêmes entrepôts dans les retours, pour faire parvenir jusqu'à Tyr les richesses qu'ils rapportoient.

Ptolémée, dans l'intention d'attirer à Alexandrie tout ce commerce, acheva un canal que Necos avoit commencé, plus de trois cents ans auparavant, & auquel Darius, roi des Perses, avoit travaillé. Ce canal devoit servir de communication du bras du Nil Bubastique, avec la mer Rouge; mais comme il ne joignoit cette mer qu'à son extrémité septentrionale, qui étant remplie de rochers & de bancs de sable, étoit impraticable pour la navigation, Ptolémée l'abandonna, pour faire usage du cours du Nil.

Hérod. liv. 2, c. 157. Diod. l. 1, sec. 1, pag. 30. Strab. liv. 17, p. 804. Plin. liv. 6, c. 29.

Un canal communiquoit entre Alexandrie & le fleuve qu'on remontoit jusqu'à la ville de Coptes, dans la Thébaïde; le fleuve, à cette hauteur, est plus rapproché des côtes de la mer Rouge; cependant il falloit traverser une partie déserte qui est entre cette ville & la mer; mais

Strab. liv. 17, p. 815. Plin. l. 6, c. 23.

Ptolémée, avec des dépenſes ſi prodigieuſes, que le ſeul roi d'Egypte pouvoit les ſoutenir, pratiqua dans ce déſert un chemin, & à des diſtances convenables, y conſtruiſit des hôtelleries qui pouvoient contenir tous ceux qui tranſportoient les marchandiſes & leurs chameaux, en quelque nombre qu'ils ſe trouvaſſent.

Une infinité de canaux creuſés dans les différentes parties du déſert, en raſſembloient les eaux, & les conduiſoient dans les citernes de ces hôtelleries; enſorte qu'après avoir trouvé par-tout les ſecours néceſſaires pour un pareil trajet, on arrivoit ſur les bords de la partie de la mer Rouge, qui n'eſt point traverſée par un grand nombre de rochers & par des bancs de ſable, que les flots tranſportent ſans ceſſe d'un lieu à l'autre, comme l'eſt ſon extrémité ſeptentrionale, où aboutiſſoit le canal de Darius, & où étoit le port d'Elath.

Le port où ſe raſſembloient les bâtimens, étoit très-commode; & on conſtruiſit, à peu de diſtance, une ville que, du nom de ſa mere,

Ptolémée-Philadelphe nomma *Bérénice*. L'expérience démontra bientôt l'utilité de cette grande entreprise ; il ne se fit plus de commerce des Indes, du golfe Persique, de l'Arabie & de l'Afrique, avec les pays occidentaux, que par Aléxandrie ; & le commerce universel y attira, de même que sur tous les bords du Nil, des sujets de toutes les nations, qui en augmenterent encore très-sensiblement le nombre des habitans.

Ce commerce étoit protégé ; & les frontieres maritimes étoient défendues par une marine aussi formidable par la force, que par le nombre des bâtimens distribués dans la mer Rouge & sur la Méditerranée. Comme les princes de l'Asie fortifioient leurs armées d'un grand nombre d'éléphans, pour ne leur point laisser cet avantage sur les armées Egyptiennes, composées d'un corps formidable d'infanterie & de cavalerie, toujours prêt à entrer en campagne, Ptolémée accoutuma ses sujets à la chasse de ces animaux ; & y ayant réussi, il en entretenoit jus-

Théocr. idyl. 17. Athen. liv. 5, p. 203. Plin. liv. 7, c. 56. Diod. liv. 3, p. 169. Phoc. d'après Agatarchide, p. 1322, 1355. Strab. liv. 17, p. 789.

qu'à trois cent dreſſés pour la guerre.

Son régne, ainſi que nous l'avons déja obſervé, n'étoit point, comme le régne de ſon pere, agité par des guerres qui menaçoient continuellement la monarchie d'une entiere ruine : plus aſſuré dans ſa poſſeſſion, il s'étoit conſtamment attaché à augmenter le nombre de ſes ſujets & leurs richeſſes, & à embellir ſa capitale. Ses libéralités & la réputation qu'il donnoit à la bibliothéque d'Alexandrie, encourageoient les Egyptiens (*a*), & attiroient de toutes les parties du monde les gens célebres dans toutes ſciences.

Plin. liv. 36, c. 9. Il avoit conſtruit dans cette ville des temples d'une beauté & d'une

(*a*) Manéthon, prêtre d'Héliopolis, écrivoit pendant le régne de Ptolémée-Philadelphe, & lui dédia ſon hiſtoire de la nation Egyptienne, écrite en grec. Cet hiſtorien eſt, de tous les Egyptiens qui ont écrit, le ſeul dont il reſte des fragmens aſſez conſidérables. On a pu y recueillir la chronologie des rois, qui ſert à fixer l'origine & à déterminer la durée du premier & grand empire Egyptien.

grandeur surprenante, de superbes palais & des monumens publics : il y avoit fait transporter des obélisques, & entr'autres, l'obélisque de Nectanebe. Ses attentions s'étoient étendues à toutes les provinces où il avoit rétabli les anciennes villes ; & il en avoit construit jusqu'à trois cent nouvelles ; l'une dans la Pentapole, fut, du nom de sa mere, nommée *Bérénice*. On a vu qu'il avoit donné le même nom à celle qu'il fonda, près du port destiné à l'usage du commerce, sur la côte occidentale de la mer Rouge.

Vaillan, Vie de Ptol. p. 37.
Théoc. idyl. 17, v. 82.
Am. Mar. liv. 22, c. 16.
Géog. de Ptol. l. 4, p. 101 & 103.

Arsinoë bâtie près de l'extrémité septentrionale de cette mer, de même que la ville d'Arsinoë qui donne son nom à un nome, ou province située entre le Nil & le lac Méris, sont l'une & l'autre son ouvrage, dédié à la reine, sa femme, qui étoit sa sœur ; & dans l'intention d'en éterniser la mémoire, il érigea en son honneur, dans cette derniere ville, un obélisque des plus remarquables par sa prodigieuse hauteur.

Géog. de Ptol. liv. 4, p. 101, 103, 107, 112.
Plin. liv. 6, c. 29 ; liv. 36, c. 9.
Pausf. de l'Attique. c. 7.

Il décora du nom de Ptolémaïs

Géog.

de Ptol. liv. 4, p. 101, 107, 112, 137. Strab. liv. 17, p. 815.

la ville qu'il rebâtit sur les ruines de l'ancienne This, ou peut-être de la petite Diospolis de la Thébaïde. Cette nouvelle ville qui avoit un port sur le Nil, devint, par la protection qu'il lui accorda & la magnificence de ses édifices, l'une des plus grandes & des plus célebres villes de l'Egypte, qui ne le cédoit à Alexandrie, que par l'avantage d'être la capitale. Les plus grands seigneurs de Thébes, pour faire leur cour au roi, y avoient transporté leur demeure. Il avoit encore construit une autre ville de son nom, avec un port dans la Pentapole. Celle qu'il forma sur les frontieres de l'Ethiopie, pour être la demeure de ceux qui chassoient les éléphans, fut aussi honorée de son nom; & après avoir rétabli les villes d'Acre & de Rabba, dans la Palestine, il les nomma *Ptolémaïs* & *Philadelphie*.

Une grande partie des restes des anciens monumens, tant de la haute que de la basse Egypte, dont les voyageurs ont rapporté des desseins, apprend, par des inscriptions grec-

ques, que leur rétabliſſement étoit l'ouvrage de Ptolémée & de ſes ſucceſſeurs; & le nom de Philadelphie donné par les anciens, aux édifices que leur grandeur & leur magnificence diſtinguoient, doit perſuader que Ptolémée-Philadelphe avoit plus travaillé qu'aucun autre prince à leur rendre leur premier état.

Vaillan, Vie de Ptolémée II, p. 37.

Il avoit une infinité d'autres projets d'embelliſſemens & d'établiſſemens nouveaux, lorſqu'à l'âge de ſoixante-trois ans, il mourut, ou de maladie occaſionnée par l'extrême délicateſſe de ſon tempérament, ou de la douleur d'avoir perdu la reine Arſinoë, qu'il avoit toujours très-tendrement chérie. Cette mort a fait perdre un monument que ſa ſingularité auroit rendu remarquable, & dont ſon amour pour Arſinoë, lui avoit inſpiré l'idée. C'eſt un temple qui étoit commencé; ſa voûte devoit être d'aimant, dans l'intention qu'elle ſoutiendroit en l'air une ſtatue de fer, qui repréſenteroit cette reine; & l'architecte étant mort preſqu'en même tems que le roi, ce

Du monde 3758, av. l'ère vulgaire 246.

Plin. liv. 36, c. 14.

projet, comme tous les autres, resta ſans exécution.

Les hiſtoriens de ce grand roi nous apprennent donc qu'il a conſtamment travaillé, à l'exemple de Ptolémée-Lagus, au rétabliſſement & à l'augmentation de l'Egypte, & que ſa puiſſance étant plus ſolidement établie que celle de ſon pere, il avoit pu y réuſſir; cependant il a laiſſé dans ſon tréſor la valeur de cent ſoixante-ſix millions de marcs d'argent; l'amour des richeſſes ne l'avoit point engagé à accumuler de ſi grandes ſommes; ſa magnificence & ſa conſtante généroſité le défendent contre le ſoupçon d'un vice ſi honteux pour un grand roi; l'extrême fécondité de l'Egypte, & plus encore le commerce des Indes, lui fourniſſoient plus d'or qu'il ne pouvoit en employer; & nous devons croire que cette ame noble & généreuſe, ce goût qu'on s'accorde à lui reconnoître pour les grandes entrepriſes, ne lui auroient pas permis, poſſédant de ſi grandes richeſſes inutiles, de laiſſer ſubſiſter dans ſes Etats

Prideau, hiſt. des Juifs, année av. l'ère vulgaire 247.

des vestiges du délabrement où la barbarie des rois Perses les avoit réduits.

Cette digression sur les affaires de l'Egypte avec la Perse & sur l'histoire des régnes des deux premiers rois Lagides, ne paroîtra point déplacée aux lecteurs dévoués à la maxime générale qui prescrit d'avoir recours à l'histoire, pour décider les questions historiques, plutôt qu'aux raisonnemens toujours arbitraires, aux conjectures, aux systêmes, &c. Ils conviendront que pour mettre dans tout son jour la question qui nous occupe, ayant fait voir ailleurs la nombreuse population de l'Egypte, la quantité surprenante de leurs villes & leurs immenses richesses, il étoit nécessaire de calculer, pour ainsi dire, les pertes qu'ils ont faites; de faire remarquer Cambyse qui incendie leurs villes, qui enleve les Egyptiens, comme les Juifs avoient été enlevés pour être transférés à Babylone, puisque le détail de cette funeste catastrophe appuie, par la vraisemblance, l'autorité de Dio-

Egypte Anc. Ci-dev. chap. II, III, IV.

dore qui, après avoir avancé qu'il y avoit eu dix-huit ou vingt mille villes en Egypte, & ſept millions d'habitans, ajoûte qu'à l'avénement de Ptolémée-Lagus, vingt-cinq ans après qu'Ochus eut renouvellé contre les Egyptiens toutes les fureurs exercées par Cambyſe, il n'y reſtoit que trois à quatre mille villes, & trois millions d'habitans.

Mais on a vu dans l'hiſtoire du régne de Ptolémée-Lagus, qu'à ſon arrivée dans ce pays ainſi dévaſté, il commença à ſe repeupler d'abord par la partie des armées d'Alexandre, qui s'attacha à ſa fortune, & qui traînoit avec elle un peuple nombreux, enſuite par les colonies qui s'y ſont tranſportées de l'Aſie, de l'Afrique, & même de l'Europe, déterminées par la vénération pour le corps d'Alexandre, dépoſé à Alexandrie, & par l'eſpoir de trouver en Egypte la tranquillité que l'oracle d'Ariſtandre y promettoit; de façon que le nombre des Egyptiens qui avoit été réduit à trois millions, s'étoit ſi conſidérablement accru, pendant le

régne de Ptolémée-Lagus, qu'ils furent obligés de relever les villes détruites par Cambyse & Ochus.

Philadelphe, que son pere avoit préféré à tous ses autres fils, pour en faire son successeur, parce qu'il l'avoit jugé plus disposé à suivre ses vues pour l'entier rétablissement de l'Egypte, avoit en effet rempli cette intention, & avoit considérablement accru la population de l'Egypte, ayant réussi à la rendre l'entrepôt du commerce de tout le monde connu; dès-lors on fut obligé, après avoir relevé les anciennes villes, de les augmenter; & Philadelphe encourageoit ce travail par son exemple, & en construisant de nouvelles villes.

C'est cet état florissant où l'Egypte étoit parvenue, par les soins de ces deux grands monarques, que Caton & Théocrite dépeignent, lorsqu'ils disent, le premier, qu'il y avoit trente-trois mille trente villes, & le second, trente-trois mille trois cent trente-neuf, & non comme Diodore, l'état où, à la mort d'Alexandre, Ptolémée-Lagus la trouva.

Caton selon Etien. de Bizance au mot Diospolis.

Théoc. idyl. 17, v. 82.

D'ailleurs ce ne feroit pas faisir l'intention de ces auteurs, si nous pensions qu'ils prétendoient, qu'à la fin du régne de Ptolémée-Philadelphe, il y avoit dans l'Egypte proprement dite, dans l'Egypte bornée, ainsi qu'elle l'étoit pendant les régnes des rois nés Egyptiens, avant la conquête de Cambyse, trente-trois mille trois cent trente-neuf villes: l'Egypte pouvoit même n'avoir pas un plus grand nombre de villes, qu'elle en avoit eu pendant les dernieres années du premier empire, & ce nombre, tout excessif qu'il est, se trouver sous le régne de Philadelphe, en y comprenant les villes de toutes les différentes provinces, qui étoient déja jointes à l'Egypte, lorsque la satrapie en fut confiée à Ptolémée-Lagus, & de celle qu'il conquit en Asie, dans les guerres que lui firent ses concurrens.

Théocrite s'explique de façon à ne point laisser douter qu'il parloit des villes situées dans toute l'étendue des Etats de Ptolémée-Philadelphe. Après avoir dit qu'il régnoit sur trente-

trois mille trois cent trente-neuf villes, il ajoûte qu'à la vérité (*a*) il possédoit une partie de la Phénicie, de l'Arabie, de la Syrie, de la Lybie & de l'Ethiopie, de même que toute la Pamphilie, la Cilicie, la Lycie, la Carie & les isles Cyclades.

De sorte que Théocrite insinue que toutes les anciennes villes de l'Egypte ayant été rétablies jusqu'au nombre qu'Hérodote établit sous le régne d'Amasis, & lorsque Cambyse en fit la conquête, il devoit y en avoir plus de treize mille dans toutes ces provinces ajoûtées à l'Egypte, dont il fait l'énumération; & c'est

(*a*) Comme tous ceux qui ont lu Théocrite n'ont pas pensé que le nombre de villes qu'il cite, étoit répandu non-seulement dans l'Egypte, mais encore dans toutes les provinces de l'Asie & de l'Afrique, alors de la dépendance de l'Egypte, & que les traductions des éditions d'Henri Etienne en 1579, & d'Oxford en 1699, présentent des avis différens entr'elles, je ne me suis déterminé au parti que j'ai pris ici, qu'après avoir consulté l'un de nos plus sûrs & des plus

ſans doute pour prévenir la mépriſe, qu'avant de rapporter le nom-

---

ſçavans interpretes dans la langue grecque, M. Falconnet, qui a appuyé ſon avis de la note qui ſuit, & qui écarte entiérement tous les doutes qu'on pourroit former ſur cette queſtion où il ne s'agit que de déterminer ſi κὴ μὲν doit être traduit par *etiam* ou par *& quidem*.

» κὴ μὲν *peut ſe traduire par* quin etiam » *& par* & quidem. *C'eſt dans ce dernier* » *ſens, que Platon a employé pluſieurs* » *fois* κὴ μὲν. *Voyez* Theſaurus ling. gr. » ab H. Steph. t. 2, col. 1625.

» *On rend de même* κὴ μὲν *par* & quidem. *Theoc. idyl.* 17, *v.* 86, *dans la* » *belle édition de ce poëte, donnée à Ox-* » *ford*, in-8°; *d'où il eſt facile de voir* » *que Théocrite, après avoir parlé de ce* » *prodigieux nombre de villes ſoumiſes au* » *roi d'Egypte, veut y comprendre, outre* » *celles de l'Egypte, toutes celles des au-* » *tres Etats, & que cet* & quidem *fait une* » *tranſition à ſes autres Etats, qui four-* » *niſſent, auſſi-bien que l'Egypte, des villes* » *à la domination de ce prince.*

» *Il ſemble que le ſcholiaſte Grec ait en-* » *tendu* κὴ μὲν *dans le même ſens, quand* » *il dit* ὁ μὲν γὰρ πᾶσαι αἱ πόλεις τριςμύριαι; » *car toutes ces villes priſes enſemble* » ὁ μὲν *font le nombre de trente & tant* » *de mille, &c.*

bre des villes poſſédées par Philadelphe, il apprend que ce roi en avoit conſtruit trois cent nouvelles : il les comprend dans le nombre entier de ces villes, leſquelles trois cent, les géographes, de même que les hiſtoriens, placent dans l'Egypte, dans la Pentapole, dans la Cilicie, dans l'Ethiopie, dans la Syrie, dans la Paleſtine, &c.

Ainſi Caton ni Théocrite ne contrediſent point le paſſage de Diodore, & ne doivent point autoriſer à le reſtituer : on n'a pu ſe perſuader devoir le faire, que parce qu'on ne conſultoit point l'hiſtoire, ou qu'on ne ſoumettoit point ce qu'elle apprend à l'ordre des tems. Laiſſons ſubſiſter ce paſſage, la vérité le réclame ; & ayons à Diodore l'obligation que nous lui devons en effet, puiſqu'il eſt le ſeul qui nous ait fait connoître, juſqu'à quel point de deſtruction, l'Egypte gémiſſante ſous la tyrannie des Perſes, avoit été réduite.

Et en conſidérant le changement ſubit que nous voyons bientôt après

dans l'état de ce pays, admirons les ſoins, les travaux immenſes des deux premiers & célebres rois Lagides : jugeons-par-là de l'exceſſive fertilité de l'Egypte, de l'immenſe produit du commerce des Indes dans les premiers tems de cet établiſſement, qui leur ont procuré les tréſors néceſſaires pour rétablir & augmenter ainſi un état & une nation qui, quatre-vingts ans auparavant, touchoit à ſa ruine entiere ; & concluons en que le bonheur ou le malheur des Etats, dépendent de la conduite bonne ou mauvaiſe des princes qui les gouvernent.

Si Diodore n'avoit été lu que par des hiſtoriens profonds, laborieux, attentifs, on n'auroit point cru avoir tant de reſtitutions à faire chez lui : on ne lui feroit point tous les reproches que nous entendons journellement ; & on en jugeroit comme les anciens, pleins pour lui de confiance, notamment Euſebe qui le cite avec éloge ; mais telle eſt la condition d'une partie des auteurs qui ſont venus juſqu'à nous, on les interprete, ſelon le beſoin qu'on en a ; on les loue

Euſebe, liv. 1, p. 18, c. 6.

loue ou on les condamne par les mêmes motifs, & souvent, sans se donner la peine de les entendre.

Avant que de prononcer contre le passage d'un ancien auteur, il faut toujours avoir appellé en témoignage tout ce qui peut le justifier, comme le condamner.

Si l'on jugeoit, avec cette équité, les restitutions qu'on fait tous les jours, il y en a beaucoup qui ne paroîtroient plus que de vraies destructions du texte. On a été dans l'obligation de rétablir une grande partie de celles que Saumaise & Scaliger, deux des plus sçavans hommes de leur siécle, avoient faites, dans l'intention d'éclaircir les anciens auteurs; & ne voyons-nous pas que les éditions grecques des Elzévirs, dirigées par Saumaise, parce qu'il y a fait entrer ses prétendues restitutions, sont moins d'usage pour les gens de lettres, que les éditions plus anciennes; de façon qu'une partie de ces chefs-d'œuvres de la typographie, n'est plus recherchée que pour les cabinets des curieux.

CHAPITRE VI.

Géographie abrégée de l'Egypte.

LEs anciens Egyptiens penſoient que les hommes qui vouloient embraſſer toutes les connoiſſances, n'en acqueroient que de très-ſuperficielles ; & il n'étoit permis chez eux, de s'attacher qu'à un ſeul objet. Les prêtres cultivoient ſeuls les ſciences ; elles étoient diſtribuées aux différentes claſſes qui formoient leurs ſociétés ; & chacun puiſoit des principes dans ceux des livres de Mercure Triſmégiſte, qui traitoient des parties dont ils devoient s'occuper ; de façon que les ſociétés ſacerdotales étoient compoſées de poëtes, de philoſophes, de mathématiciens, de géographes, &c.

Clém. d'Alex. Strom. liv. 6, p. 196.

Les livres de Mercure (*a*), diſtribués aux géographes, compre-

(*a*) Mercure étoit ſans doute l'auteur de ces eſpeces de cartes dreſſées par les

noient, avec la defcription du monde & la géographie en général, la defcription de l'Egypte & fa géographie particuliere. La perte de ces livres, ainfi que des autres monumens des Egyptiens, nous a privés de l'idée qu'ils avoient de la forme de l'univers. Peut-être y aurions-nous trouvé des defcriptions de quelques-unes des parties de l'Afrique, qui font aujourd'hui inconnues : nous y trouverions du moins une defcription fûre de l'ancien état de l'Egypte.

Mais, comme les monumens de la géographie font plus folidement établis que ceux des autres fciences ; comme ils tiennent au fol, cette perte eft en quelque forte réparée par les ouvrages de Strabon, de Ptolémée, &c. Cependant ce remplacement eft trop imparfait : il ne nous montre même qu'une partie de l'état de l'Egypte, après qu'elle eut été rétablie

ordres de Séfoftris, pour faire connoître l'étendue de fes conquêtes. *Voyez* Marsham, fiécle XIV, pag. 384, qui rapporte des paffages d'Apollonius de Rhodes, & d'Euftathe.

par les soins & les travaux des deux premiers rois Lagides. D'ailleurs, lors du rétablissement des villes, il y a eu tant de changemens dans les situations & dans les noms, & les historiens paroissent si souvent n'être point d'accord avec les géographes, qu'il faudroit continuellement s'occuper à les concilier. S'il nous restoit un plus grand nombre de monumens & plus détaillés de l'histoire du grand empire, cet inconvénient frapperoit bien davantage; & comme, dans l'état où ils sont, la plûpart des discussions qu'on suivroit, seroient inutiles, nous ne nous attacherons à accorder ici les géographes avec les historiens, que sur la situation & les noms des capitales des états qui ont, en différens tems, partagé toute l'Egypte, & qu'il est essentiel de bien connoître, pour tirer parti des monumens qui nous restent.

L'Egypte s'étend en longueur du sud au nord, depuis la cataracte qui la sépare de l'Ethiopie, jusqu'à la Méditerranée, l'espace de plus de deux cent lieues. Les anciens les

Ci-dev. chap. 2, n. 2, p. 46.

comptent par vingt une journées de chemin, soit par terre, soit par le Nil. Ils divisent toute cette longueur en haute & basse Egypte. La haute régne depuis la cataracte, en descendant le fleuve, l'espace de quatorze journées, & est renfermée dans une vallée, qui n'a, en quelques endroits, que quatre à cinq lieues de large, & qui n'en a nulle part plus de quinze.

Capitales de la Thébaïde.

La Thébaïde, qui comprend toute la haute Egypte, étoit, dans les premiers tems, partagée en trois principautés ou royaumes qui eurent pour capitales Thébes, This & Eléphantine. Thébes étoit située, environ au centre de la haute Egypte, sur les bords du fleuve, à environ quinze journées au-dessus de son embouchure. Cette ville, l'une des plus grandes, des plus belles & des plus célébres dont les historiens ayent parlé, la plus singuliérement & la plus richement décorée, occupoit les deux bords du Nil: sa partie située

Ptol. de l'Afr. p. 107, 108. Afr. Syn. p. 54, 57. Etien. de Bizance p. 305, 395, 398, 339. Pomp. Mela, l. 1, c. 9. Strab. l. 17.

p. 805, &c. Hom. Iliad. l. 9. Hérod. liv. 2, c. 9, &c. Diod. liv. 1, sec. 2, pag. 42. Tacite, annal. l. 2, n. 60. Am. Mar. l. 17, c. 4. Plin. liv. 6, c. 30.

à l'orient du fleuve, avoit seule le nom de Thébes; l'autre, celui de Memnonium.

La puissance de Thébes s'étant insensiblement accrue, cette ville donna son nom à toute la haute Egypte, qui ne fut plus connue que sous le nom de *Thébaïde*, & elle réunit bientôt à elle les deux états voisins, c'est-à-dire, 1° Eléphantine, dont tout le domaine étoit borné à l'étendue d'une très-grande isle, que le Nil forme presqu'aussi-tôt qu'il a surmonté les obstacles que la cataracte lui oppose, 2° This, située sur la partie occidentale du fleuve, à environ trois journées au-dessous de Thébes.

La basse Egypte n'occupe, sur la direction du canal du Nil, que sept journées de chemin; elle est cependant plus étendue que la haute Egypte, parce que, s'élargissant continuellement, elle a au moins cent lieues sur les bords de la mer. Comme elle tire des débordemens du Nil de plus grands avantages, étant plus féconde, elle a toujours été plus peuplée, & elle a été partagée en un

plus grand nombre de différens états; on y en trouve jusqu'à six, qui y ont subsisté en même tems ; le royaume de Memphis, le royaume de basse Egypte, ceux de Diospolis, du Delta, de Xoïs, d'Héracléopolis, & l'état formé par les pasteurs Phéniciens.

Capitale du royaume de Memphis.

Memphis, capitale de l'état auquel cette ville donnoit son nom, avoit été bâtie par Ménès fondateur de la monarchie Egyptienne, à la distance de quatre journées de la mer sur la rive occidentale du Nil, peu au-dessus de l'endroit où ce fleuve se sépare en plusieurs canaux, pour former le Delta.

Afri. Syn. pag. 56. Ptol. de l'Afr. p. 106. Strab. l. 17, p. 807. P. Mela, liv. 1, c. 9. Etien. de Bizance, p. 549. Hérod. liv. 2, c. 99. Diod. lib. 1, sec. 2, pag. 46, 47.

Il paroît que cette ville étoit anciennement nommée *Moph* ; c'est le nom que les Hébreux lui donnoient. La colline, où sont encore ces pyramides prodigieuses par leur élévation, qui ont été mises au rang des merveilles du monde, qui ont été les tombeaux des rois de Memphis,

& qui subsistent encore aujourd'hui, n'en est éloignée que d'environ une lieue & demie.

Capitales du royaume dit de la basse Egypte.

Ptol. de l'Afr. p. 106. Etien. de Bizance, p. 381. Strab. l. 17, p. 805. Hérod. l. 2, c. 3, 7. Plin. liv. 5, c. 9.

Le royaume de la basse Egypte n'est point désigné, ainsi que les autres, par le nom de la capitale, parce qu'elle ne fut pas la demeure fixe des rois : ils habitoient d'abord Héliopolis. C'est dans cette ville où Abraham fut reçu, & où il conversa avec les prêtres. Elle étoit située à la hauteur de Memphis, entre l'extrémité septentrionale de la mer Rouge & le Nil, mais plus près du fleuve que de la mer. Cette ville, célebre par son temple du soleil, où les rois Egyptiens consacroient à l'envi les offrandes les plus riches, célebre encore par la grande réputation de piété & de sçavoir que ses prêtres s'étoient acquis, indépendamment du nom d'Héliopolis, qui signifie *ville du soleil*, fut encore nommée *la fontaine du soleil*, la ville de Mnévis, &c. différens noms

qui marquent également qu'elle étoit dédiée au ſoleil.

Son domaine s'étendoit ſur preſque toute la partie de la baſſe Egypte, entre le Delta & l'iſthme de Suès, & même ſur la partie orientale du Delta, où étoit la ville de Tanis, bâtie entre les canaux bubaſtiques & buſiritiques. Les rois d'Héliopolis en abandonnerent le ſéjour, & firent leur réſidence à Tanis. On ne ſçait point le motif de ce changement; mais il eſt à préſumer que les rois préféroient d'être dans le Delta, à cauſe de ſa fertilité infiniment ſupérieure à celle du reſte de l'Egypte, ou qu'ils ont cru, en mettant devant eux un des canaux du Nil, être plus en ſûreté contre les incurſions des Arabes.

Ptol. de l'Afr. p. 106. Etien. de Bizance, p. 692. Strab. l. 17, p. 802. Herod. liv. 2, c. 166. Diod. lib. 1, ſec. 2, p. 52.

C'eſt dans Tanis, que Joſeph, devenu miniſtre du roi, fut ſi utile aux Egyptiens: c'eſt dans cette même ville qu'il reçut ſa famille; & c'eſt parce que ce tranſport de la réſidence des rois de la baſſe Egypte n'a pas été obſervé par les interprétes de l'écriture, ni par les critiques,

qu'ils ont trouvé tant de difficultés pour accorder cette partie de l'histoire des Egyptiens avec celle des Hébreux. Cette discussion seroit étrangere ici, où il ne s'agit que de fixer les situations de quelques villes, & de distinguer celles qui portoient les mêmes noms; mais ce trait d'histoire, commun aux Hébreux & aux Egyptiens, est présenté avec tous les secours que les monumens ont pu fournir, dans la chronologie du grand empire des Egyptiens, laquelle paroîtra incessamment.

Dans les derniers siécles de la durée du grand empire des Egyptiens, les rois de la basse Egypte ayant réuni unepartie des états qui la partageoient, changerent encore leur résidence, soit qu'ils y eussent été déterminés par leur seul goût, ou par la nécessité de leurs affaires.

Ils habiterent pendant quelque tems Memphis; d'autres firent leur résidence à Bubaste, où il y avoit un temple très-révéré & des fêtes annuelles. Bubaste est située hors du Delta, sur le canal auquel cette

Afr. Syn. p. 73, &c. Etien. de

ville donne son nom, & en face de l'isthme de Suès. Saïs, d'où les Egyptiens prétendent que les Athéniens tirent leur origine, & qui est assez près de la mer, dans la partie la plus occidentale du Delta, entre les canaux Thermutiques & Agathos-Dœmon ou de Naucrate, devint aussi la capitale de toute l'Egypte, pendant les régnes des derniers rois, qui l'ont possedée avant la conquête de Cambyse.

Bizance, p. 235, 657. Hérod. l. 2, c. 60, 137. Diod. lib. 1, sec. 1, pag. 24. Strab. l. 17, p. 802, 805. Pom. Mela. pé. liv. 1, c. 9.

Capitale du royaume de Diospolis.

Ce royaume avoit pour capitale Diospolis, ville située dans le Delta, entre les canaux bubastiques & busiritiques; ensorte qu'elle étoit très-voisine de Tanis, où on a vu que les rois de la basse Egypte avoient transporté leur résidence. Son nom de Diospolis, le même que l'un de ceux que la ville de Thébes avoit, a autorisé des auteurs de systêmes chronologiques à confondre ces deux états.

Afri. Syn. p. 58.

Marsham ne reconnoît point le

Marsh. Can. chronol. royaume de Diospolis du Delta, & suppose que les rois énoncés sous ce nom par Africain, sont les mêmes que ceux de Thébes. Cependant *Afr. Syn. p. 61.* Africain détaille les différentes dynasties des rois de Diospolis du Delta, & ne varie point sur la façon de les distinguer. Ils sont toujours simplement rois de Diospolis; & lorsqu'il fait mention dans sa dix-septieme dynastie de rois de Diospolis-Thébes, il les nomme *Thebæ Diospolitæ.* Il montre, par cette attention, qu'il prétend parler de rois de deux villes, & même de deux états différens. Nous trouverons bien d'autres autorités encore plus décisives, pour les distinguer de même.

Etien. de Bizance p. 305. Etienne de Bizance compte en Egypte, indépendamment de la grande Diospolis ou Thébes, quatre autres villes moins considérables, du nom de Diospolis, & il n'en fixe point les positions; mais Strabon, qui n'en cite que trois, apprend dans quelles contrées elles étoient situées.

Ptol. La premiere est Thébes, cette

superbe ville, qui occupoit les deux bords du Nil, qui a donné son nom à toute la haute Egypte, & qui, sans le perdre elle-même, reçut encore celui de Diospolis, ayant été consacrée à Jupiter, lorsqu'elle fut augmentée par un de ses rois.

de l'Afr. p. 108. Strab. l. 17, p. 805 & 815. Diod. lib. 1, sec. 1, pag. 14 & sec. 2,

La seconde est la petite Diospolis située dans la Thébaïde, vers le couchant du Nil, au-dessous de Thébes, & peu au-dessous de l'ancienne capitale This.

p. 42. Ptol. de l'Afr. p. 107. Strab. l. 17, p. 814.

La troisieme de ces villes, du nom de Diospolis, étoit, selon Strabon, dans le Delta, à la rive droite du canal Busiris, & au nord d'un grand lac, dont peut-être même elle étoit environnée. Le tombeau de Démétrius Phaléréus étoit, au rapport de Diogene-Laërce dans le pays de Busiris, près de Diospolis, conséquemment près de Diospolis du Delta, qui en effet étoit, selon Strabon, voisine du nome Busiris.

Plin. l. 5, c. 9. Strab. liv. 17, p. 802. Plin. liv. 5, c. 9. Diog. Laërce, Vie de Démét. Phal.

C'est certainement de cette même ville, que Diodore parle, en disant que les femmes de Diospolis avoient seules le secret du breuvage qui dis-

Diod. lib. 1, sec. 2, p. 87.

Hom. Odyss. l. 4. Hérod. lib. 2, c. 113, &c.

ſipe la colere & le chagrin, que Polymneſte, femme de Thon, avoit donné à Hélene. Il confond, il eſt vrai, cette ville ruinée depuis longtems, lorſqu'il écrivoit, avec Thébes, qui portoit le même nom; mais Hérodote, en parlant du ſéjour d'Hélene en Egypte, apprend qu'elle y avoit abordé par les bouches du Nil; que Thon ou Thonis, qui en étoit gouverneur la reçut; qu'il l'envoya à Thuoris, nommé encore *Polibe* ou *Prothée*, roi de l'une des dynaſties des ſucceſſeurs du grand Séſoſtris; & Polibe régnoit ſur toute la baſſe Egypte, dont Dioſpolis étoit la capitale, qui n'avoit rien de commun avec Thébes, qui alors avoit ſes rois particuliers.

Quoique les rois de Dioſpolis, qui régnoient ſur toute la baſſe Egypte, n'habitaſſent pas toujours Dioſpolis, l'ancienne capitale des états de Séſoſtris & de ſes ancêtres, cette ville devoit ſe reſſentir encore de la grande magnificence de la cour de Séſoſtris, qui l'avoit enrichie des dépouilles de l'Afrique & de l'Aſie.

Cependant Ptolémée, celui de tous les anciens géographes, qui entre dans le plus grand détail, ne parle point de cette ville; & cette omiſſion peut avoir fait douter de ſon exiſtence; mais nous la retrouvons dans la deſcription que le prophete Nahum fait de la ville de No, de cette ancienne ville d'Egypte, dont il rapporte les malheurs & la ruine, ſans en apprendre, à la vérité, ni la cauſe, ni l'époque. La maniere dont il parle de cette cataſtrophe, annonce qu'elle a dû être ſi entiere & antérieure de tant de ſiécles à celui où Ptolémée écrivoit, que ſon oubli doit moins nous ſurprendre.

Nahum c. 3, v. 8.

Après avoir dit que cette ville étoit peuplée d'un nombre infini d'habitans, « *qu'elle étoit ſituée au milieu* » *des fleuves, & toute environnée* » *d'eau, dont la mer étoit le tréſor, &* » *dont les eaux faiſoient les mu-* » *railles & les remparts; que l'Ethio-* » *pie étoit ſa force, auſſi-bien que* » *l'Egypte, & une infinité d'autres* » *peuples, & qu'il lui venoit du ſe-* » *cours de l'Afrique & de la Lybie,*

» il ajoûte cependant : *Elle a été*
» *amenée captive dans une terre*
» *étrangere ; ses petits enfans ont été*
» *écrasés au milieu de ses rues : les*
» *plus illustres de son peuple ont été*
» *partagés au sort, & tous les plus*
» *grands seigneurs ont été chargés de*
» *fers.*

Le nom de *No*, que le prophete donne à cette ville détruite, désigne parfaitement Diospolis du Delta. Nous sçavons que Thébes reçut le nom de Diospolis, parce qu'elle étoit consacrée à Jupiter, & que son nom de *No-Ammon* marquoit sa même consécration à Jupiter. Nous sçavons encore que les villes d'Egypte consacrées à une même divinité, avoient toutes le même nom. Il y avoit plusieurs Héracléopolis, Appollonopolis, Hermopolis, &c. Ce même usage avoit donné aux cinq villes consacrées à Jupiter le nom de Diospolis, & aussi le nom de No-Ammon, qui marque la même consécration.

Diod. lib. 1, sec. 1, p. 14.

Selon la description du prophete, la ville de No, dont il parle, étoit

ſituée au milieu des fleuves ; la mer en étoit le tréſor. Il ne pouvoit parler de la ſorte de Thébes, ni de la petite Dioſpolis, ainſi, il n'eſt pas poſſible de douter qu'il n'ait prétendu déſigner Ammon-No ou Dioſpolis, ſituée, ſelon Strabon, dans le Delta, ſur un grand lac, & au milieu des bras du Nil, qui lui ſervoient de communication avec la mer. *Strab. liv. 17, p. 802.*

Les paraphraſtes Chaldaïques, peut-être même Onkélos, le plus ancien des trois, qui vivoit dans le premier ſiécle de l'égliſe, ne trouvant plus de traces dans le Delta d'une ville nommée *No*, peu inſtruits ſans doute d'ailleurs des antiquités Egyptiennes, & ne pouvant reconnoître la ville de Thébes dans la ſituation de celle dont le prophete parloit, ont appliqué la prophétie à Alexandrie (*a*), la plus conſidérable des

(*a*) S. Jerôme qui traduit de même ce mot Egyptien *No*, par celui d'Alexandrie, ſuppoſoit ſans doute, que ces paraphraſtes s'étoient déterminés à cette leçon, ſur la connoiſſance qu'ils étoient cenſés avoir des

villes de la basse Egypte ; mais la méprise est trop grande.

Le prophete Nahum vivoit entre l'an 3260 & 3300 ; & Alexandrie ne fut fondée qu'en 3673. Il n'est pas vraisemblable qu'il eût menacé les Ninivites, ni qu'il eût cru effrayer les Juifs par le récit des malheurs d'une ville qui n'existoit point encore, & qui ne fut construite que quatre cents ans après ; au lieu que

---

monumens de l'ancienne histoire des Egyptiens. Mais il est étonnant que Bochart, qui travailloit en critique, s'y soit mépris de même, &, plus encore, qu'il ait cru que le nom de *No*, par la seule raison qu'il se rencontre souvent dans l'écriture, désignoit *Thébes-Diospolis;* c'est au contraire par cette même raison, qu'il doit plutôt être regardé comme le nom d'une ville de la basse Egypte, conséquemment de Diospolis du Delta, capitale des rois de cette partie ; des rois qui tenoient les Juifs en servitude. Ce peuple, alors esclave, n'ayant point ou n'ayant eu que des relations indirectes avec la Thébaïde, qui avoit ses rois, les livres saints n'ont pu avoir que très-peu d'occasions de parler de Thébes.

l'exemple de l'anéantiſſement de *No*, ou Dioſpolis du Delta, rempliſſoit ſes intentions. D'ailleurs, il n'eſt pas douteux, par ſa relation, qu'il ne parle d'un événement paſſé & connu.

En effet, Dioſpolis du Delta avoit été détruite environ trois cents ans avant qu'il menaçât les Ninivites d'un pareil malheur, dont ils connoiſſoient l'hiſtoire, par leurs relations avec les Juifs; & les Juifs devoient regarder cette entiere deſtruction de Dioſpolis, réſidence de Pharaon, qui refuſa à Moïſe leur liberté, comme la vengeance de ce refus, de même que de la tyrannie & des cruautés que les rois de cette ville avoient exercées contre leurs peres, pendant les derniers tems de leur captivité.

Si l'on compare la ſituation que Nahum donne à No, avec la relation que Moïſe fait des événemens qui ont précédé la ſortie d'Egypte, on jugera que cette ville a dû en être le théatre. Un abrégé de l'hiſtoire particuliere de la monarchie des Dioſpolites, en contribuant à faire

Exod. c. 7, &c.

connoître sa capitale, montrera par quels événemens sa puissance s'est accrue, & quelles furent les causes de cette ruine si entiere, qu'elle a pu rendre son existence problématique.

Le royaume de Diospolis, comme on le verra dans la chronologie des rois Egyptiens, a commencé en même tems que les autres principautés de la basse Egypte. Foible dans son origine, cet état eut enfin des rois célébres. Alisphragmontophis non-seulement sçut se défendre contre l'oppression des pasteurs Phéniciens, mais encore les chassa du Delta; & quelque tems après, Thémosis les força à repasser en Asie.

Joseph Rep. à Ap. l. 1, n. 14.

Des victoires, si utiles à toute la nation, acquirent aux rois de Diospolis de grands avantages sur tous leurs voisins: leur puissance s'accrut; & celle des rois de la basse Egypte ou d'Héliopolis, qui avoient le plus souffert de la tyrannie des pasteurs, & qui avoient transporté leur résidence à Tanis dans le Delta, diminua insensiblement.

Enfin Armécès-Miamum, aïeul de Séfoftris, envahit le royaume de Tanis, où les Ifraelites étoient en fervitude depuis la mort de leurs patriarches. Cette fervitude devint plus infupportable, lorfqu'ils fe trouverent fous l'autorité des rois d'un autre état, qui n'avoient point éprouvé les avantages de la fageffe de Jofeph. Ce fut à Aménophis fucceffeur d'Armécès-Miamum à Diofpolis, & pere de Séfoftris, à qui Moïfe, qui n'en étoit point connu, demanda la liberté des Ifraëlites.

C'eft à Diofpolis que Moïfe opéra toutes fes merveilles; & fi l'on ne reconnoît point les lieux décrits dans cette circonftance, pour être les mêmes que ceux que Jofeph habitoit, c'eft qu'en effet Jofeph, qui étoit le miniftre du roi de Tanis, y demeuroit, & que Moïfe parloit au roi de Diofpolis dans fa capitale.

Les rois de Diofpolis, qui avoient réuni à leur domaine toutes les dépendances du royaume de Tanis, s'étoient, par cette conquête, acquis l'empire fur prefque toute la baffe Egypte. Le fils d'Aménophis, le

Hérod. l. 2, c. 102. Diod. lib. 1, sec. 2, p. 48.

grand Sésostris, le plus célebre des rois dont parle l'antiquité, monta sur le trône immédiatement après la sortie des Israëlites. A l'exemple de ses aïeux, il travailla à étendre la puissance des rois de Diospolis; & sans compter les conquêtes, qu'avant son avénement à l'empire, il avoit faites dans l'Arabie & dans la Lybie, ni celles qu'il fit dans les différentes parties de l'Afrique, en Asie & en Europe, il soumit encore à son pouvoir tout ce qui étoit compris sous le nom d'Egypte, & même la Thébaïde.

Vainqueur de tant de nations, il imposa à tous ceux qu'il en avoit établi les chefs, des tributs qu'ils étoient obligés de lui apporter tous les ans en Egypte; ensorte que Diospolis ou No, sa ville capitale, tiroit sa force, comme le dit Nahum, *de l'Ethiopie aussi-bien que de l'Egypte, & d'une infinité d'autres peuples, & il lui venoit des secours de l'Afrique & de la Lybie.*

Sésostris ayant été le seul de tous les rois Egyptiens, qui ait dominé sur ces nations étrangeres, Diospolis

du Delta la capitale des états auxquels il succéda à la mort de son pere Pharaon (*a*) Aménophis, est constamment la seule des villes de l'Egypte, & sans doute la seule des villes connues par les peuples de l'Asie, dont Nahum ait pu avoir intention de parler.

De tout le grand empire de Sésostris, démembré à sa mort, il n'en resta à son fils, peu digne de commander à tant de nations, que la souveraineté de la basse Egypte : ses successeurs ne furent rien moins que des conquérans. *Hérod. liv. 2, c. 111, 124, 126. Diod. liv. 1, sec. 2, p. 54.*

Le plus grand nombre, avares & tyrans, plutôt que monarques & peres de leurs sujets, devenus, par une suite d'actions infâmes, les objets de leurs mépris, il s'éleva une

(*a*) Ce n'est point par une supposition hazardée, que Sésostris est donné ici comme fils & successeur de Pharaon Aménophis. Ce trait particulier de son histoire & l'époque précise de son régne, seront invinciblement démontrés dans la chronologie des rois Egyptiens; ouvrage qui suivra de près celui-ci.

Afr. Syn. p. 73. puissance qui les vengea. Tanis se fit de nouveau des rois, & rétablit l'ancien royaume de la basse Egypte.

Non contens d'avoir dépouillé leurs lâches & indignes voisins d'une partie des états qu'ils avoient sauvés du débris de l'empire de Sésostris, les nouveaux rois de Tanis, redevenus émules & ennemis redoutables des rois de Diospolis, les attaquerent jusques dans leur capitale, dont ils se rendirent maîtres. Alors, pour prévenir le rétablissement de cette puissance, dont, pendant plusieurs siécles, ils avoient souffert très-impatiemment le joug, ils détruisirent cette ville. *Les petits enfans*, comme dit le prophete, *ont été écrasés au milieu de ses rues : les plus illustres de son peuple ont été partagés au sort, & tous les plus grands seigneurs ont été chargés de fers.*

Avant l'ére vulgaire 1047. Ainsi, dès l'an 2957, la ville de Diospolis (*a*) du Delta fut détruite &

(*a*) Pour éviter de confondre les trois villes de même nom, lorsque déformais nous en parlerons, celle qui fut la capi-

bientôt

bientôt oubliée par-tout ailleurs que chez les chronologistes & dans les simples fastes de la nation, les seuls monumens où on puisse espérer de la trouver.

Capitale des Xoïtes.

Le royaume de Xoïs a été si peu considérable, & a subsisté si peu de tems, que le nom de sa capitale eût sans doute éprouvé le sort de Diospolis du Delta, si cette ville n'avoit toujours été depuis capitale d'un nome ou province.

Ptol. de l'Afr. p. 106. Etien. de Bizance, p. 600. Strab. liv. 17, p. 802.

Xoïs étoit situé entre les bras du Nil Athribitique & Pharmutique, & environné de toutes parts de canaux qui recevoient leurs eaux du Nil & qui formoient une espece d'isle.

---

tale de la Thebaïde, sera toujours nommée Thébes; celle qui domina long tems sur la basse Egypte, sera toujours Diospolis du Delta, ou simplement Diospolis; & la troisieme conservera le nom de la petite Diospolis; mais il arrivera rarement qu'il en soit parlé.

Capitale du royaume d'Héracléopolis.

L'usage des Egyptiens de donner le même nom à plusieurs de leurs villes est le seul obstacle qui se présente, pour reconnoître où étoit située la capitale des rois Héracléotes. Trois villes en Egypte étoient nommées *Héracléopolis*. La plus considérable, qu'on appelloit *la grande Héracléopolis*, étoit située dans une isle assez vaste, que le Nil forme à quelque distance au-dessus de l'endroit où le fleuve se sépare pour embrasser le Delta. On avoit donné le même nom à une autre ville située au couchant du Delta, sur l'embouchure du canal Canopique, & qui en défendoit l'entrée. La troisieme étoit la capitale du nome Séthroïte, & étoit distinguée des deux autres par le nom de *la petite Héracléopolis*.

Afr. Syn. p. 59. *Ptol. de l'Afr.* p. 103, &c. Eust. de Bizance, p. 386. *Strab.* liv. 17, p. 788, 801, &c.

On ne peut douter que cette derniere ville ne fût la capitale des rois Héracléotes. La nécessité de se défendre contre les incursions des Ara-

bes, auroit déterminé à établir dans cette partie un prince qui opposât une barriere à ce peuple ; & cette principauté ayant pris naissance en même tems que les autres, comme nous le prouverons dans la chronologie de ses rois, elle devoit trouver dans les états voisins des secours que l'intérêt commun rendoit prompts & infaillibles. Cette ville étoit située à l'orient du Delta & du canal Bubaste, à environ deux journées au-dessus de son embouchure dans la mer Méditerranée.

Capitale des Rois Pasteurs.

Quoique les écrits des anciens Egyptiens ne soient pas parvenus jusqu'à nous, il en reste cependant des fragmens qui instruisent d'une partie des grands événemens de leur histoire. On y apprend, entr'autres choses, qu'une armée étrangere fit en Egypte une irruption qui mit le plus grand désordre dans les sociétés ou petits états que les Egyptiens avoient formés dès leur origine.

Africain, qui avoit les ouvrages Afr. Syn. p. 61.

de Manéthon, dit que ces étrangers qu'il nomme *Pasteurs Phéniciens*, après avoir ravagé la basse Egypte, se fortifierent dans la Séthroïte.

Joseph Rep. à App. liv. 1, n. 14.

L'historien Joseph. rapporte, d'après le même Manéthon, que les Pasteurs ayant ravagé la basse Egypte, fortifierent, dans la contrée de Saïte, à l'orient du fleuve Banaste, une ville anciennement nommée *Avaris*, d'une situation très-avantageuse, & qu'ils mirent aux environs deux cent quarante mille hommes, pour les opposer aux Assyriens, dans le cas où ces derniers voudroient conquerir l'Egypte.

Ces deux passages, trop peu précis pour ôter toute incertitude sur la situation des lieux dont ils parlent, fournissent une preuve nouvelle du désordre que jette dans l'histoire l'usage des Egyptiens de donner plusieurs noms différens à leurs villes & à leurs provinces, & de rendre le même nom commun entr'elles, quoique séparées par de grandes distances. Cet usage enfin répand, sur les parcelles qui restent de leur histoire,

une telle obſcurité, qu'il faudroit, pour la pénétrer, une longue diſſertation ſur chaque point.

Pour parvenir à reconnoître Avaris, capitale des rois Paſteurs, & les lieux dont Africain & Joſeph parlent, il faut examiner ſucceſſivement en quelle partie de l'Egypte la Séthroïte étoit ſituée; voir comment Africain, ayant dit qu'Avaris, capitale des Paſteurs, étoit dans la Séthroïte, Joſeph a paru dire, d'après Manéthon, que cette ville étoit dans la contrée de Saïtes, & enfin rechercher quelle eſt celle des villes connues en Egypte, qui a été anciennement déſignée ſous ce nom.

1° Ptolémée dit que le nome Séthroïte étoit hors du Delta, dans le diſtrict, qu'il nomme de l'Arabie, à la droite du canal Bubaſte; & Strabon dit que le nome qu'il appelle Séthréitique, étoit l'un des dix comptés dans le Delta, & il le place à la gauche du même canal Bubaſte; mais la contradiction n'eſt qu'apparente entre ces deux géographes.

Ptol. de l'Afr. p. 106. Strab. liv. 17, p. 804.

Le partage de l'Egypte en nomes,

gouvernemens ou petites provinces, est la derniere sorte de division que les rois Egyptiens avoient faite de leurs états ; & en consultant les auteurs, on voit que le nombre de ces nomes avoit varié. Strabon apprend que, suivant les circonstances, ils avoient été plusieurs fois divisés & subdivisés ; ensorte qu'il y a toute apparence que le nome Séthroïte comprenant d'abord des parties qui sont sur les deux rives du canal Bubaste, fut partagé en deux gouvernemens séparés par le même canal.

Plin. liv. 5, c. 9. Strab. liv. 17, p. 787.

Il suffit, pour donner plus de poids à cette explication que les anciens eux-mêmes nous donnent, de se rappeller, comme nous l'avons déja remarqué, que les pays, dont ces deux nomes étoient composés, appartenoient, dans les premiers tems, aux rois de la basse Egypte. Ils sont situés entre Héliopolis & Tanis, qui furent successivement leurs capitales ; de façon que toute cette étendue de pays pouvoit d'abord former une seule province divisée dans la suite en deux parties, qui l'une &

l'autre conserverent le même nom.
Ainsi, Avaris pouvoit se trouver dans le nome Séthroïte & être à l'orient du canal Bubaste, comme Joseph le prétend. Cette difficulté vient de ce que ces auteurs parlent d'après des mémoires écrits en différens temps.

2° Joseph dit, d'après Manéthon, qu'Avaris, dont les Pasteurs firent leur place d'armes, étoit dans la contrée de Saïtes, à l'orient du fleuve Banaste : voilà toutes les apparences d'une nouvelle contradiction. Le canal Banaste ou Bubaste bornoit le Delta à l'orient, & le nome Saïtes est au couchant du Delta.

L'intention que Joseph, dans le même passage, donne aux Pasteurs, c'est-à-dire, le dessein de défendre l'entrée de l'Egypte aux Assyriens, en portant, aux environs d'Avaris leur forteresse, un corps de deux cent quarante mille hommes, rend cette difficulté encore plus embarrassante. Si cette forteresse étoit située, comme il le dit, dans la contrée de Saïtes, qui est, ainsi que la

ville de Saïs, selon tous les géographes, au couchant du Delta, on ne conçoit pas aisément comment des troupes placées à plus de quarante ou cinquante lieues de la frontiere, pouvoient la défendre.

Dans cette position, l'armée des Pasteurs auroit été obligée de traverser le Delta presqu'en entier, pour aller au secours des frontieres de l'Egypte; marche d'autant plus difficile, qu'indépendamment des canaux de main d'hommes, qui coupoient tout le Delta, & qui l'eussent retardée, ils auroient encore été obligés de traverser quatre grands bras du Nil, qui sont autant de fleuves très-considérables.

On sçait quel appareil il faut à une armée, de combien d'attirails elle doit être embarrassée, lors même qu'elle ne doit franchir qu'une riviere de médiocre largeur, le tems qu'on y perd inévitablement; ensorte que des ennemis venus de l'Arabie ou de l'Assyrie, auroient eu le tems de s'emparer de toutes les parties extérieures du Delta, même de se

retirer impunément avec leur butin, après les avoir ravagées, s'ils n'avoient point eu d'autre intention, avant que les pasteurs eussent pu leur opposer aucune résistance.

Mais les Pasteurs n'étoient point établis dans le pays de Saïs, au couchant du Delta. Ce n'est point de cette partie de l'Egypte dont Joseph parle. Il entendoit parler d'une petite contrée dépendante de la Séthroïte, qui avoit le nom de Saïtes, & que Strabon indique, lorsqu'à propos de l'embouchure Tanitique, il ajoûte qu'elle étoit encore nommée Saïtique. Africain contribue de même à l'éclaircissement de cette question. Il dit que ces Pasteurs Phéniciens ayant fait irruption dans la Séthroïte, y construisirent une ville, & que la contrée fut alors, du nom de leur chef, nommée Saïtes.

Strab. liv. 17, p. 802.

Afr. Syn. p. 61.

Strabon est le seul géographe qui apprenne que cette contrée, à l'orient du Delta, avoit un nom qui lui étoit commun avec une autre contrée située au couchant ; c'est cette exactitude, dont on retrouve

chez lui si fréquemment des preuves qui lui ont, dans tous les tems, & avec justice, mérité la confiance des lecteurs.

Ce passage de Strabon concilie donc ceux d'Africain & de Joseph. Avaris, la forteresse des Pasteurs, étoit dans la contrée de Saïtes, qui n'est que la partie maritime des deux nomes Séthroïtes. Nous ne pouvons douter que cette ville ne fût dans le nome, qui étoit, comme le dit Ptolémée, à l'orient du fleuve Bubaste. C'est en effet où Joseph la place; & dans cette position, elle est en avant de tous les bras du Nil, au débouché de l'isthme de Suès; & les Pasteurs se trouvoient-là, placés avantageusement, pour défendre l'entrée de l'Egypte, selon l'intention que Joseph leur attribue.

Ptol. p. 106.

Le nom de Saïtes, commun à deux contrées différentes de l'Egypte, présente naturellement une difficulté; néanmoins l'équivoque n'a pu être saisie que par ceux à qui il importoit, pour remplir leurs syst-

Mokam. Pezeron.

têmes chronologiques, de supposer que les Pasteurs ayant pénétré même jusques dans une contrée, au couchant du Delta, régnerent sur toute la basse Egypte, après en avoir subjugué les diverses principautés.

Mais il est constant, suivant l'ordre où les dynasties doivent être nécessairement placées, que les Pasteurs n'ont point conquis la basse Egypte; que les états fondés avant leur arrivée, ont toujours subsisté; qu'ils en ont formé un de plus, & qu'ils ont fortifié une des villes dont ils s'étoient emparés sur la frontiere, pour en faire leur capitale, d'où ils faisoient des courses sur tous les différens domaines des rois, qui partageoient entr'eux la souveraineté de la basse Egypte.

Joseph. Rep. à App. liv. 1, n. 14.

3° Les deux premieres difficultés étant applanies, il est maintenant plus aisé de résoudre la troisieme, c'est-à-dire, de découvrir quelle étoit cette ville de l'Egypte, qu'anciennement on nommoit Avaris, où les Pasteurs fixerent le siége de cette puissance, pendant long-tems, si

redoutable & si fatale aux Egyptiens.

Strab. liv. 17, p. 802. Strabon, de qui nous apprenons que l'embouchure du Nil Tanitique, se nommoit aussi Saïtique, a décidé que cette contrée de Saïtes, énoncée dans Joseph, étoit la partie maritime du nome Séthroïte; & comme Ptol. de l'Afr. p. 103, 200. Joseph ajoûte qu'Avaris étoit à l'orient du fleuve (*a*), il décide, à son tour, que cette ville ne peut être Pomp. Mela, liv. 1, c. 9. que Péluze, qui est à l'orient du canal Bubaste, à moins d'une lieue Etienne de Biz. p. 639. de la mer, dans la partie maritime du nome Séthroïte, contrée qui, selon Strabon & Joseph, se nommoit Saïtique. D'ailleurs, cette ville est citée pour une des plus anciennes de l'Egypte; & sa situation étoit précisément telle qu'il la falloit, pour remplir les intentions qu'on attribue aux Pasteurs.

(*a*) Joseph nomme *Banaste* le canal du Nil, que tous les historiens & géographes s'accordent à nommer *Bubaste*. C'est ou un nom mal rendu ou un autre nom du même canal. Nous sçavons que les Egyptiens ne les épargnoient pas.

Elle étoit située sur le chemin qui communiquoit de l'Egypte à l'Arabie. Elle étoit fortifiée par la nature, & a toujours été un poste très-redoutable. C'est sous les boulevards de cette ville, que les Egyptiens se postoient, lorsqu'ils avoient à se défendre contre les entreprises des peuples de l'Asie, & elle étoit regardée par toutes les puissantes, leurs ennemies, comme la clef de l'Egypte, dont toutes les armées qui vouloient y pénétrer par terre, travailloient d'abord à s'emparer.

Strab. liv. 16, p. 760; liv. 17, p. 803. Hérod. l. 2, c. 141. Diod. liv. 16, p. 444, 446. Hirtius, guerres d'Alex.

Elle est enfin la seule ville de cette partie de l'Egypte, qui étoit fortifiée par la nature & l'art, & conséquemment celle dont Manéthon parle, lorsqu'il dit qu'Alisphragmontophis, l'un des rois de Diospolis du Delta, ayant vaincu les Pasteurs, & les ayant chassés, en grande partie, les força de se renfermer dans Avaris, où ils n'eussent pu se croire en sûreté, s'ils ne se fussent trouvés dans une forteresse placée sur les frontieres; ainsi nous ne pouvons douter que ce ne fût l'ancienne

Joseph, Rép. à Appien, liv. 1, n. 14.

Avaris ou Péluze, qui a été la capitale des rois Pasteurs.

Comme nous l'avons déja remarqué, il y auroit un bien plus grand nombre de villes très-considérables, dont on ne pourroit reconnoître les situations, qu'en rapprochant de la sorte les passages des historiens & géographes qui en parlent ; mais il suffit maintenant d'avoir déterminé ici la situation précise des villes capitales. Il sera facile de suivre pour les autres la même route, lorsque le besoin s'en présentera. Les monumens de cette histoire sont trop peu détaillés, pour qu'ils fassent souvent naître cette nécessité.



CHAPITRE VII.

Des caracteres de l'Ecriture égyptienne. Cette nation n'en a connu que de deux sortes.

LES hommes n'apportent aucune sorte de connoissance en naissant ; mais ils sont tous naturellement doués de plus ou de moins de facultés, pour en acquerir. Les besoins en général, sur-tout ceux de la vie, donnerent lieu à des découvertes, qui, saisies par des génies heureux, ont conduit insensiblement à toutes les sciences.

Il est vraisemblable que c'est sous des climats privilégiés, dans ces pays fertiles, où la terre fournit, comme d'elle-même, les fruits nécessaires à la conservation de la vie, qu'on a fait (*a*) les premiers pas vers les

(*a*) Les réflexions, même les plus légeres, sur les démarches des premiers peu-

arts ; que les hommes moins distraits par des travaux indispensables, ont eu plus qu'ailleurs le tems de réfléchir, de combiner, d'inventer. La sphere des connoissances s'est ainsi étendue parmi eux ; & ils ont ensuite, par le respect qu'ils s'attiroient, excité l'émulation chez les autres peuples qui, jaloux de les imiter, se sont éclairés à leur tour.

La nature offre aux Egyptiens, presque sans travail, les besoins de la vie. L'apothéose étoit, dans les premiers tems, le prix des secours qu'ils recevoient, ensorte que chacun étoit animé du desir de se rendre utile. Un génie extraordinaire ayant enfin imaginé des caracteres, il perpétua, par ce moyen, les découvertes & les

---

ples, suffisent pour convaincre tout esprit que des systêmes n'offusquent point, que les besoins, les inconvéniens produits par la situation, le voisinage, &c. ont déterminé le génie, le maintien, les usages, les loix des nations, en quelque pays qu'elles se soient formées : nous trouverons, dans la suite, divers exemples qui appuieront cette opinion.

noms de leurs auteurs ; & en assurant les progrès déja faits, il acheva de donner à l'Egypte cette grande supériorité avouée de toutes les nations.

En effet il n'y avoit pas encore un siécle que leur société s'étoit formée, lorsqu'ils firent cette utile acquisition, qui les mit en état de transmettre à la postérité, même les préceptes & les loix qui doivent lier entr'eux tous les membres de cette société, les principes de leurs sciences & leurs arts, & successivement leur histoire.

Cependant, quoique les Egyptiens ayent tracé sur le marbre dont ils construisoient leurs édifices, & sur les métaux, tous ces objets intéressans, avec l'intention de les conserver éternellement ; & quoique ces monumens ayent resté exposés aux yeux de tous les hommes, le sens de ces caracteres, qui ne fut jamais connu que des seuls prêtres, ayant été insensiblement oublié, parce qu'ils s'étoient accoutumés à d'autres plus commodes, leur précaution est devenue entiérement inutile ; & nous ne devons plus espérer d'y rien

connoître ; mais nous avons sur ces mêmes caracteres des passages dispersés dans les écrits des anciens, ensorte qu'en les consultant, en les comparant, en les accordant entr'eux, on peut en donner une idée. C'est ce que nous entreprenons de faire ici.

Nous commencerons par rechercher de combien de différentes sortes de caracteres les Egyptiens ont fait usage : nous rechercherons dans les chapitres suivans, par qui & en quel tems les caracteres hiéroglyphiques ont été imaginés ; l'idée qu'on doit s'en faire ; enfin nous essayerons de découvrir en quel tems les Egyptiens ont appris & commencé à faire usage des caracteres communs, de ces caracteres qu'on nommoit ainsi, pour les distinguer des hiéroglyphiques, ou peut-être aussi parce qu'ils étoient de la sorte de ceux dont presque toutes les autres nations ont usé.

Les monumens qui peuvent instruire des différentes sortes de caracteres dont les Egyptiens se servoient,

font en très-petit nombre, & ils semblent, en quelque façon, autoriser plusieurs opinions; de maniere qu'il a paru à bien des critiques, après un mûr examen de cette question, que les Egyptiens n'en avoient que de deux sortes, *les hiéroglyphes & les communs*, ou alphabétiques : d'autres ont cru en reconnoître de trois sortes, les hiéroglyphiques, les sacrés, & les communs : d'autres enfin ont pensé qu'il y en avoit de quatre sortes; mais comme il n'y a que les deux premieres opinions qui soient autorisées par les anciens, la troisieme doit être mise au rang des conjectures; & nous n'en ferons pas l'objet de nos observations.

Hérodote & Diodore sont les principaux appuis de la premiere opinion. S. Clément d'Alexandrie & Porphyre, dans la vie de Pythagore, autorisent la seconde. Hérodote dit positivement que les Egyptiens se servoient de lettres de deux sortes, de deux manieres, nommées, les unes *sacrées*, & les autres, *populaires ou communes*. *Hérod. liv. 2, c. 36.*

Diodore, en parlant de l'éducation que les prêtres donnoient à leurs enfans, apprend qu'ils les instruisoient « en deux sortes de sciences, » qui ont leurs caracteres & leurs lettres particulieres, sçavoir, les sciences » sacrées & les sciences profanes. » Il est encore bien plus précis dans un autre endroit : « Les Egyptiens, dit-il, » se servent de caracteres qui » ne sont propres qu'à leur nation; » mais les uns sont à l'usage de tout » le peuple, & appellés vulgaires » par cette raison; & les autres sont » sacrés, & connus seulement des » prêtres qui en transmettent l'intel» ligence à leur postérité.

Diod. lib. 1, sec. 2, p. 72. Trad. de l'abbé Terrasson, p. 171.

Diod. liv. 3, p. 144. Trad. de l'abbé Terrass. tom. 1, p. 340.

Ces auteurs ne sont point soupçonnés de s'être copiés; ainsi ces deux autorités ne sont point de celles qu'on ne doit compter que pour une seule. Hérodote parle de ces caracteres propres aux Egyptiens, dans le chapitre où il expose fort en détail leurs usages, dont il prétend faire sentir la grande différence avec ceux des Grecs; ensorte que si les Egyptiens, au lieu de deux sortes de caracteres,

en avoient eu de trois sortes, il n'eût pas manqué de les citer, pour faire voir une plus grande différence dans leurs usages. Diodore qui parle des sciences enseignées par les prêtres à leurs enfans, puisqu'il fait la distinction des caracteres communs, & de ceux qui étoient consacrés à la religion, devoit, s'il eût appris, ou même s'il eût apperçu qu'il y en eût eu de plusieurs sortes, les distinguer de même.

C'est ainsi que s'expriment les deux anciens écrivains, qui méritent le plus notre confiance sur le détail des usages des Egyptiens : ils ne parlent point d'après des Mémoires souvent hazardés, d'après des traditions vagues, que la curiosité avide fait recevoir indistinctement. Voyageurs instruits d'avance, de façon à ne point se laisser tromper aisément, ils s'étoient transportés en Egypte, à dessein de s'y instruire des usages de cette nation célebre, dont, sans eux, nous ne connoîtrions qu'à peine le nom. Telles sont les autorités des partisans de la premiere opinion.

Ceux de la seconde, qui veulent

que les Egyptiens ayent eu de trois sortes de caracteres, & qui s'appuient plus particuliérement de l'autorité de Clément d'Alexandrie, diront que cet écrivain habitoit la capitale de l'Egypte, & qu'il a pu, mieux que de simples voyageurs, être instruit des anciens usages; mais ce n'est point à Alexandrie, ni dans le tems où vivoit ce saint auteur, qu'il étoit possible de faire des recherches bien exactes sur ces mêmes usages.

Le grand empire étoit détruit avant la construction d'Alexandrie. Des Grecs & des Asiatiques, qui peuplerent presqu'entiérement cette ville, y porterent leurs moeurs & leurs coutumes. D'ailleurs, S. Clément n'habitoit Alexandrie, que plus de six cents ans après le voyage d'Hérodote, deux cents ans après l'établissement du Christianisme, qui dès-lors y avoit fait tant de progrès, comme dans le reste de l'Egypte, que les anciens usages y étoient abolis, & devoient même être presqu'entiérement oubliés.

Il faut encore remarquer que dans la circonstance où Clément parle, il

lui importoit moins de faire connoître, en détail, les uſages des anciens Egyptiens, que de s'autoriſer ſeulement à montrer, en général, que les prêtres toujours myſtérieux ſur les objets de la religion, l'enveloppoient d'une obſcurité impénétrable. Il en avoit déja produit pluſieurs exemples ; & pour les appuyer, il diſtingue les différentes ſortes de caracteres, dont ces prêtres ſe ſervoient ; & il fait voir comment, dans leurs écrits ſacrés, ils convertiſſoient chacun des hiéroglyphes, en autant d'énigmes pour tout autre que pour eux ; mais ſon paſſage eſt ſi équivoque, qu'il paroît d'abord ſuſceptible de divers ſens. Nous en rapportons ici la traduction la plus littérale, qu'il eſt poſſible, pour mettre le lecteur en état de juger la queſtion.

» Ceux qui ſont inſtruits par les » Egyptiens, dit-il, apprennent d'a- » bord la valeur des lettres égyp- » tiennes, pour l'écriture (*a*) com- *Clém. d'Alex. édit. du Louvre, 1641. Strom.*

(*a*) Il y a dans le texte grec : Valeur des lettres qu'on appelle épiſtolographiques,

liv. 5, » mune. Leur seconde sorte de let-
p. 555; de Flor. » tres, est la sacerdotale, dont les
1551, » écrivains sacrés se servent; la der-
p. 153. » niere enfin, l'hiéroglyphique, qui » s'exprime, ou par les premiers élé» mens, ou par les symboles. La sym» bolique s'exprime ou par imitation, » ou par figure, ou allégoriquement » (*a*) par certaines énigmes. Ceux qui » veulent décrire le soleil, font un » cercle; & ceux qui veulent décrire » la lune, font une figure qui lui » ressemble. Veulent-ils écrire figu» rément? Ils changent & caractéri» sent les phases de la lune, suivant » leur intention. Ceux qui veulent » louer les rois, dans les écrits sacrés,

---

expression qui ne peut être rendue que par le mot, *lettres communes*; c'est ainsi que tous les auteurs Grecs ont nommé des caracteres.

(*a*) Le mot ἀναγλύφων, pour conserver le sens de ce qui précede, n'a pu être traduit autrement, que par le mot *allégoriquement*, qui est expliqué par l'exemple que S. Clément rapporte pour l'éclaircissement de cette troisieme espece, & qui termine le passage.

» le

» le font allégoriquement. Voici un
» exemple de cette troisieme espece,
» qui est énigmatique. Ils représentent
» l'obliquité des astres par la marche
» du serpent, & le soleil sous la figure
» du scarabé.

Ce passage donne des hiéroglyphes égyptiens, des idées de détail, que nous développerons, en traitant de ces caracteres; mais, en examinant ici ce passage en lui-même, en le suivant dans toutes ses parties, pour y découvrir ce qu'en général l'auteur a prétendu dire nous verrons qu'il n'autorise point une opinion différente de celle d'Hérodote & de Diodore.

S. Clément ne s'attache point à rechercher ni l'origine, ni l'époque de l'invention des caracteres : les hiéroglyphes sont les plus anciens. Il commence cependant par citer les communs : apparemment, parce que ne demandant point à être expliqués, il ne comptoit plus y revenir; & il se contente d'en avoir indiqué l'usage, pour passer tout de suite à l'autre sorte de caractere ou de lettre,

qu'il lui importoit de faire connoître, & qu'il nomme *les sacerdotales, dont les écrivains sacrés se servoient.*

En effet il ne parloit des caracteres égyptiens, que pour faire connoître ceux-ci, & montrer, comme nous l'avons déja remarqué, que les prêtres affectoient l'énigmatique; & il ajoûte, *la derniere enfin, l'hiéroglyphique qui s'exprime, ou par les premiers* (a) *élémens, ou par les symboles*, &c.

Mais, par cette façon de s'exprimer, prétend-il expliquer ce qu'étoit la sorte de caractere qu'il nomme

---

(a) Les principes de toutes les sciences sont nommés, en général, *premiers élémens*. Les lettres gréques, les lettres romaines qui ne se ressemblent point, sont élémens de l'écriture pour ces deux langues, & ont été nommées, en général, *les élémens*. Par la même raison, on doit donner le même nom aux caracteres de l'écriture chinoise; & Clément d'Alexandrie a dû se servir de l'expression de *premiers élémens*, en parlant, en général, des figures que les Egyptiens employoient pour leur écriture hiéroglyphique, de quelque espece qu'elles étoient.

la feconde ; ou cette *derniere* eft-elle une troifieme forte ? Eft ce un troifieme article dans l'énumération qu'il fait des différentes fortes de caracteres ? C'eft ici la partie effentielle du paffage, qui, très-équivoque, en général, l'eft encore plus en cet endroit ; enforte qu'il peut également autorifer l'opinion des trois fortes de caracteres chez les Egyptiens, ou celle qui n'en reconnoît que de deux fortes.

Recherchons, dans cette incertitude, ce qui doit naturellement déterminer. Clément d'Alexandrie, en citant la forte de caractere épiftolographique, la nomme *la premiere*. Il appelle *la feconde*, celle qu'il dit être la facerdotale ; & il ne caractérife point l'hiéroglyphique du nom de la troifieme ; mais il ajoûte, *la derniere, l'hiéroglyphique qui s'exprime*, &c. de maniere qu'il eft vraifemblable qu'il n'entend parler, dans ce moment, que des hiéroglyphes, dont il détaille enfuite les différentes fortes, & dont il eft certain que les prêtres avoient feuls la con-

noiſſance. Ainſi on peut croire, lorſqu'il dit, *la derniere enfin l'hiéroglyphique*, qu'il entend la ſacerdotale, la derniere, en effet, des deux ſortes de caracteres dont il avoit parlé.

Hérodote & Diodore qui, dans cette circonſtance, ſont d'une bien plus grande autorité que S. Clément, parce que leur objet principal étoit de faire connoître les uſages égyptiens, & parce qu'ils lui ſont bien antérieurs, particuliérement Hérodote, qui avoit vu des Egyptiens faiſant encore uſage de ces caracteres, ſemblent devoir décider la queſtion, en apprenant que les Egyptiens n'avoient que de deux ſortes de caracteres, les communs ou épiſtolographiques, & les hiéroglyphiques dont les prêtres avoient ſeuls la connoiſſance. D'ailleurs, le paſſage de S. Clément, qu'on s'accorde à regarder comme très-obſcur, rend auſſi naturellement l'eſprit des deux anciens voyageurs Grecs, qu'aucune autre leçon.

En effet, la façon dont il s'exprime, doit perſuader qu'il n'auroit

pas cru avoir assez bien démontré que la seconde sorte de caractere, la sacerdotale, favorisoit l'intention des prêtres, de tenir secrets leurs mysteres, s'il s'étoit contenté de dire qu'ils avoient des caracteres, dont l'usage leur étoit réservé ; au lieu qu'il démontre que les prêtres écrivoient mystérieusement, non seulement en disant que leurs caracteres étoient hiéroglyphiques, mais encore en rapportant des exemples des différens usages, où ils mettoient ces caracteres sacerdotaux. Continuons à analyser ce passage ; tout y contribue à appuyer le seul sens que je prétends s'y trouver.

La derniere enfin, l'hiéroglyphique, *qui s'exprime, ou par les premiers élémens, ou par les symboles.* Il indique ici deux façons différentes que les prêtres avoient d'employer les hiéroglyphes. Il se contente de dire, pour la premiere façon de s'en servir, qui est l'usage simple & ordinaire, que les hiéroglyphes s'exprimoient *par les premiers élé-*

mens (a). Il fait entendre, en s'expliquant ainsi que les prêtres, dans ce cas, exposoient aux yeux le dessein, le portrait de la chose même, dont ils vouloient conserver le souvenir; & ce premier usage des hiéroglyphes étant très-simple, il n'en parle plus : il ne s'étoit pas étendu davantage, en parlant des caracteres communs. Il est inutile en effet d'expli-

(*a*) Les premiers hiéroglyphes étoient de simples représentations des choses qui pouvoient rappeller le souvenir des faits. Les Egyptiens manquant de toute autre ressource, ont adopté cet expédient qui se présentoit tout naturellement. Les Chinois ont imaginé des signes qui représentoient chaque idée en particulier. Les Mexicains, bien moins anciens, si nous en croyons ce qu'on dit de leur histoire, réduits aux mêmes besoins que les Egyptiens & les Chinois, s'aviserent de peindre les faits, dans une suite de tableaux. Ces trois nations ne se connoissoient point : elles ont imaginé, dans les mêmes vues, différens moyens qui les ont conduits au même but, mais avec les mêmes inconvéniens.

quer ce qui peut être aisément entendu de tout le monde.

Mais il se conduit différemment, à l'égard de la seconde façon que les prêtres avoient d'employer les hiéroglyphes, c'est-à-dire, *par les symboles*. Il vouloit, comme nous l'avons déja remarqué, faire connoître l'usage que les prêtres faisoient de leurs caracteres, en matiere de religion : il vouloit montrer que ces caracteres étoient de nature à pouvoir rendre symboliquement les faits qu'ils consignoient dans les écrits sacrés; & il apprend qu'ils s'en servoient, dans trois sens différens, pour s'exprimer symboliquement, 1° *par imitation ;* 2° *par figures ;* 3° *allégoriquement, par certaines énigmes.*

Notre auteur parloit à des nations qui ne connoissoient point assez ces anciens caracteres des Egyptiens; & il ne se borne point à leur dire qu'il y avoit trois façons d'employer les hiéroglyphes, dans le style symbolique. Il sçavoit que les hommes sont rarement convaincus par de simples

aſſertions, & qu'il n'auroit point ſuffiſamment fait connoître cette ſeconde façon de ſe ſervir des hiéroglyphes, s'il n'en eût produit des exemples. Il rapporte en effet de trois ſortes de ſymboles, que, pour éviter des répétitions, nous ne détaillerons, qu'en traitant des hiéroglyphes en eux-mêmes. Nous ne devons nous occuper maintenant, que de ce qui fait connoître le nombre des ſortes de caracteres de l'écriture égyptienne.

On n'a pu voir, dans ce paſſage, que de deux ſortes de caracteres; 1° les caracteres communs ou épiſtolographiques; 2° les caracteres hiéroglyphiques : ceux-ci employés par les premiers élémens, ou ſymboliquement, étoient toujours les mêmes; mais lorſque les prêtres traitoient de leurs myſteres ſecrets, en employant ces mêmes hiéroglyphes, qui ſervoient d'ailleurs à l'hiſtoire, ils les plioient à la dialecte particuliere ſymbolique, qu'ils avoient adoptée.

Ainſi il eſt conſtant que les caracteres employés pour écrire les ouvra-

ges qui avoient rapport à la religion, les caracteres sacrés, étoient des hiéroglyphes, mais que les prêtres s'étoient fait un style, un genre d'écriture, qu'ils distinguoient, comme Manéthon (*a*) s'exprime, par le nom de la *dialecte sacrée*; qu'ils s'attachoient à rendre mystérieux; qui

Syn. pag. 40. Marsh. Can. chron. p. 240.

(*a*) Le passage que nous citons de Manéthon, d'après le Syncelle, est encore plus obscur que celui de S. Clément. Il est visiblement interpolé, & si mal-adroitement, qu'il est inintelligible. Les mots hiéroglyphiques & hiérographiques y sont déplacés. Ces mots qui expriment l'un & l'autre les anciens caracteres égyptiens, ne distinguent que l'ouvrage de l'artiste. Le premier signifie, écriture sacrée, sculptée; & le second, écriture sacrée, tracée, dessinée, écrite, &c. Ainsi les caracteres hiéroglyphiques ont été sculptés sur la pierre, par le premier Mercure & les prêtres qui l'ont imité; & les hiérographiques sont du second Mercure, qui avoit imaginé de représenter les mêmes caracteres, soit avec des crayons quelconques, ou autres moyens inconnus, sur des tables ou sur des papiers, dont l'usage pouvoit s'être introduit, pendant le glorieux régne du roi Sésostris, dont il étoit ministre.

étoit inconnu à tous ceux à qui ils n'en confioient pas la clef, & qui leur servoit à renfermer dans leur secret les ouvrages consacrés au mystere.

Le passage de S. Clément démontre donc très-sensiblement, que c'étoient les mêmes caracteres hiéroglyphiques, qui rendoient les faits historiques *par les premiers élémens*, c'est-à-dire, en rappellant aux yeux ce qu'ils représentoient; & qui, par les différens sens où les écrivains sacrés les employoient dans la dialecte qu'ils s'étoient formée, par les combinaisons que, selon les circonstances, ils en faisoient, exprimoient symboliquement les matieres qui ne devoient être connues que dans certaines classes de prêtres. Nous verrons dans la suite, que les sociétés de prêtres étoient partagées en diverses classes, & qu'elles n'avoient point toutes la connoissance des mêmes mysteres: elles gardoient chacune, pour elles seules, sous le secret, la clef de la sorte de symbole, qui leur étoit propre.

Porph. del'abst. l. 4, c. 7.

Porphyre, ainsi que nous l'avons

déja dit, sert de même d'autorité à l'opinion des trois sortes de caracteres, en parlant, dans la vie de Pythagore, du voyage de ce philosophe en Egypte; & après avoir dit qu'il s'y étoit instruit de la langue & des sciences des prêtres, il ajoûte qu'il y avoit appris les trois sortes de lettres, l'épistolaire, l'hiéroglyphique & la symbolique. Mais il faut remarquer que Porphyre se sert des mêmes expressions, que Clément d'Alexandrie; que de même il cite les caracteres communs, les premiers, quoique les moins anciens; ensorte qu'étant vraisemblable que ces auteurs contemporains se sont copiés, ils ne peuvent former qu'une seule autorité.

D'ailleurs, Porphyre pouvoit parler ainsi, sans prétendre dire qu'il y avoit trois sortes de caracteres différens; mais, pour faire entendre, qu'indépendamment de ce que les Egyptiens avoient enseigné à Pythagore leurs deux sortes de caracteres, dont parlent Hérodote & Diodore, ils lui avoient encore donné

l'intelligence des hiéroglyphes, dans les différens sens, dans les différentes dialectes du symbolique. Il n'y a point d'autre façon d'entendre naturellement ce passage, sur-tout, si l'on fait attention à ce qu'il dit ensuite de l'usage des caracteres hiéroglyphiques & symboliques.

Selon le témoignage uniforme de l'antiquité, les anciens Egyptiens enveloppoient du voile des hiéroglyphes leur profonde & mystérieuse sagesse; & c'étoit de même en hiéroglyphes, que les loix & l'histoire de la nation étoient écrites. Ce témoignage appuie donc encore ceux d'Hérodote & de Diodore, qui ne reconnoissoient chez les Egyptiens, indépendamment des caracteres communs, qu'une seule sorte d'hiéroglyphe.

Mais si leurs ouvrages secrets, dira-t-on, étoient rendus par les mêmes caracteres, c'est-à-dire, par les hiéroglyphes, qui servoient également pour l'histoire, nous devrions lire même les ouvrages les plus secrets, puisque les historiens donnent diver-

ses explications d'hiéroglyphes ; mais ces secours, quand ils seroient aussi multipliés, qu'ils sont en petit nombre, ne pourroient être suffisans : les explications d'hiéroglyphes (a) employés, selon l'usage simple, ou par les premiers élémens, ne feroient connoître que des traits historiques ou des préceptes. Les prêtres

(a) Les explications que les anciens donnent de quelques traits d'histoire, rendus avec des hiéroglyphes, n'ont encore pu faire entendre les autres parties d'histoire que nous voyons sur les obélisques, comme sur les autres monumens. Les explications enseignent encore moins les différens sens sous lesquels un même hiéroglyphe pouvoit être employé. Ces différens sens étoient confiés à la mémoire des jeunes prêtres, à qui on en donnoit l'intelligence. D'ailleurs, ne croyons point que les Egyptiens, lorsqu'ils se servoient d'hiéroglyphes, avoient un alphabet, une grammaire : n'imaginons point non plus, qu'en leur prêtant nos régles, ou d'autres qu'on auroit imaginées, comme on a assez souvent tenté de le faire, on pourroit pénétrer le secret de leur mystérieuse écriture.

qui ne voyoient point d'inconvéniens à laisser entendre ce genre d'ouvrage, n'avoient point porté jusques-là le mystere qu'ils observoient à l'égard des ouvrages sacrés, qu'ils entendoient seuls, quoiqu'écrits en mêmes caracteres, mais parce qu'ils les employoient dans un sens symbolique. Ces différens genres d'écriture en mêmes caracteres, seront rendus plus sensibles par des exemples, dans le chapitre suivant.

Non seulement il paroîtra constant alors, que l'intelligence des hiéroglyphes simples ne pourroit conduire à l'intelligence des autres; mais on y verra encore qu'aucune des sortes d'écriture, en caracteres hiéroglyphiques, n'étoit plus entendue, même des prêtres Egyptiens, lorsque les auteurs qui en parlent, en ont pris les foibles connoissances qu'ils en ont transmis.

Cependant, en s'attachant, comme il a déja été observé, à reconnoître le motif qui a engagé S. Clément, à parler des hiéroglyphes, en pesant les expressions & en les évaluant

d'après les explications qu'il donne des hiéroglyphes ; en ne donnant au passage de Porphyre, que le sens qu'il peut avoir, on ne pourra s'empêcher de reconnoître qu'ils n'ont prétendu parler que de deux sortes de caracteres Egyptiens, & que leurs explications ne tendent qu'à distinguer les hiéroglyphes employés *par les premiers élémens*, d'avec les mêmes hiéroglyphes employés, selon les différentes dialectes, selon les différens sens dont ils étoient susceptibles, & les différentes sortes de compositions où l'on s'en servoit.

Ainsi on ne pourra plus citer ces auteurs, comme favorisant une autre opinion que celle d'Hérodote & de Diodore ; au contraire, ils l'appuient, & ils apprennent l'un & l'autre, que les Egyptiens n'employoient, dans tous leurs différens genres d'ouvrages, que de deux sortes de caracteres, les hiéroglyphes & les caracteres communs ; conséquemment, qu'ils n'en connoissoient point d'autres. En effet, il ne s'en trouve que de ces deux sortes, sur les restes de

ces superbes monumens, dûs aux tems de leur plus grande puissance; tems, pendant lequel, faisant plus d'usage de leurs diverses connoissances, ils avoient plus communément écrit.

CHAPITRE VIII.

Origine des Caracteres hiéroglyphiques. Epoque de cette découverte : ce qu'étoient ces Caracteres; usage que les Prêtres en faisoient.

Les anciens auteurs qui parlent des caracteres de l'écriture égyptienne, ne se sont point toujours expliqués positivement; & des critiques ont saisi, dans les récits susceptibles d'interprétation, d'apparentes autorités, pour donner de nouvelles idées de ces caracteres. Les mêmes inconvéniens & les mêmes vues ont jetté, sur l'auteur de la découverte des hiéroglyphes, un

voile si épais, qu'il n'est plus possible de le reconnoître, que dans les sources. C'est-là que nous allons puiser.

Manéthon, prêtre d'Héliopolis, historien de la nation Egyptienne, qui a consulté les archives sacrées, apprend qu'Athotès, roi de Thébes, a écrit des livres, où il traitoit de remedes utiles aux hommes. *Afric. Eusebe, Syn. p. 54, 56, 57.*

En disant qu'Athotès a écrit des livres, Manéthon se sert d'une expression consacrée par les usages de son tems, & qui présente une idée plus étendue, qu'il n'avoit sans doute intention de la donner. Nous lisons dans les Chroniques d'Africain & d'Eusebe, qui travailloient sur les ouvrages qu'ils avoient de Manéthon, que Tosorthrus, roi de Memphis, frere d'Athotès, se rendit célebre par les soins qu'il prit de bien graver les caracteres. Il est constant que ces caracteres étoient imaginés, pour être gravés ou sculptés, comme nous les voyons sur les monumens, & qu'on n'avoit point encore pensé à former ce que depuis on a appellé des livres.

Ces deux rois étoient les fils de Ménès, que les Egyptiens ont toujours reconnu pour le fondateur de leur société, leur premier roi, l'instituteur de leurs plus anciennes loix, & celui qui avoit imaginé le plus de choses utiles à la société. Il fut mis au rang des dieux, sous le nom d'Osiris; & ses fils, qui suivoient ses exemples, à l'avantage de leurs sujets, reçurent, comme leur pere, des honneurs divins; le premier, sous le nom de Mercure; le second, sous ceux d'Orus & d'Esculape. Ceux des chapitres suivans, qui traitent de la mythologie, laquelle est intimement liée avec l'histoire, feront connoître plus particuliérement Ménès, ses fils, & leurs apothéoses. On y distinguera de nouveau celui d'entr'eux, à qui les monumens attribuent l'invention des caracteres hiéroglyphiques.

Ci-après, ch. XI, n. 1, 2. Clém. d'Alex. Strom. liv. 1, p. 35.

Sanchoniathon, qui parle de Ménès, sous les noms d'Osiris, de Misor, &c. attribue de même l'invention des caracteres à son fils, & son successeur à Thébes, qu'il nomme

Eusebe, Præp. Ev. l. 1, p. 32, 36.

Mercure. Il met au rang des dieux Cabires ce Mercure, ce roi qu'Eusebe, de même qu'Africain, sous l'autorité de Manéthon, ont cité dans leurs chroniques; & Diodore avoit appris des prêtres Egyptiens, que Mercure, à qui Osiris accordoit sa plus grande familiarité, à cause de ses talens, avoit imaginé les premiers caracteres.

Diod. lib. 1, sec. 1, pag. 14; sec. 2, pag. 63.

Ce Mercure est le quatrieme des cinq dont parle Cicéron, qui le dit fils du Nil, c'est-à-dire, du roi des bords du Nil. Il apprend encore que ce dieu Mercure étoit en si grande vénération chez les Egyptiens, qu'il n'étoit pas permis d'en proférer le nom.

Cicér. Nat. des dieux, liv. 3.

Cette anecdote de l'histoire des anciens Egyptiens, & qui appartient aux premiers tems de la monarchie, étoit connue des Grecs mêmes, avant le tems que Manéthon eût écrit son histoire. Platon en avoit sans doute été instruit, pendant son séjour en Egypte. Il fait dire à Socrate, que Theuth, qui avoit le premier imaginé l'art des calculs,

Plat. du Phedre, ou l. 26, p. 315.

étoit auſſi l'inventeur de la géométrie & de pluſieurs autres ſciences, particuliérement des caractères, & qu'il communiqua toutes ſes decouvertes à Thamus, qui régnoit alors à Thébes.

Quoique l'uſage ait fait connoître que les Egyptiens donnoient pluſieurs noms à leurs rois, on pourroit penſer que Platon, ſous le nom de Thamus, parle d'un autre perſonnage, que celui à qui les autres monumens attribuent les caractères; mais il leve lui-même tous les doutes, en ajoûtant que Thamus étoit l'une des divinités de Thébes. S'il étoit un dieu Egyptien, il ne pouvoit être un autre que le fils de Ménès, puiſque, ſelon Hérodote, qui s'appuie du témoignage des prêtres, aucun des rois d'Egypte n'a été mis au rang des dieux, depuis Ménès-Oſiris, & ſes fils.

Hérod. liv. 2, p. 144.

Il eſt conſtant que la découverte des hiéroglyphes ne pouvoit venir, comme Platon paroît le croire, de Jupiter Ammon, qui, étant le pere de Ménès-Oſiris, fondateur de la

monarchie, n'a jamais régné sur les bords du Nil; & cette découverte est par-tout donnée à son petit-fils Athotès ou Mercure. Ajoûtons à cela, que Pline, qui a donné tous ses soins pour découvrir les premiers inventeurs, dit, sous l'autorité d'Anticlides, que les caracteres furent trouvés avant le régne de Phoronée, par un Egyptien nommé *Ménon*. Comme Anticlides cite les tems des premieres sociétés des Grecs, il indique environ le tems de la vie d'Athotès-Mercure, ou Ménès second.

Plin. liv. 7, c. 56.

Peut-être objecteroit-on que Platon n'attribue pas à Thamus l'invention des caracteres. Il est vrai qu'il prétend qu'ils ont été imaginés par Theuth. Il est possible en effet, que Theuth ait fait cette découverte ; mais, comme elle aura été publiée pendant le régne de Thamus ou Athotès, & introduite sous son autorité, suivant l'usage de tous les siécles, la postérité lui en aura accordé l'honneur. Les rois sont regardés comme les auteurs

Plat. du Phedre, ou l. 26, p. 315.

de toutes les loix, dont cependant leurs ministres ont imaginé la plus grande partie; & combien ne voyons-nous pas tous les jours de grands, de gens en place, qui ne doivent leur réputation qu'au mérite de leurs inférieurs, dont bassement ils s'attribuent la gloire ?

Platon rapporte donc le même fait que l'historien Manéthon attribue à Athotès. Africain & Eusebe ont adopté la même opinion sur l'auteur des premiers caracteres égyptiens. Sanchoniathon & Diodore donnent de même la gloire de cette découverte à Athotès, qu'alors ils nomment *Mercure*, fils d'Osiris, & frere d'Orus, & que nous ne pouvons méconnoître sous ce nom. Nous sçavons que Ménès fut, à son apothéose, nommé *Osiris*, & ses fils *Mercure* & *Orus*.

Ainsi, après avoir rapproché les différens monumens, nous voyons que, s'ils sont l'ouvrage des historiens ou des chronologistes, c'est Athotès, fils de Ménès, qui a imaginé les premiers caracteres, & que

quand ils sortent de la main des mythologues, cette découverte est donnée au même roi de Thébes, qu'ils nomment *Mercure*, fils d'Osiris.

Les premiers caracteres des Egyptiens ayant été imaginés par Athotès, fils de Ménès, ou sous son autorité, pendant son régne, l'époque de cette découverte est dès-lors connue. Ménès qui s'étoit fixé sur les bords du Nil, l'an 1816 (*a*), gouverna la colonie Egyptienne, l'espace de soixante-deux ans. Le régne d'Athotès, son fils & son successeur, ayant été de cinquante-neuf ans, les caracteres, qu'on peut supposer avoir été imaginés, vers le milieu de son régne, l'auront été vers la fin du premier siécle, après

Avant l'ére vulg. 2188.

Afr. Euseb. Syn. p. 54, 55.

Du monde, environ 1908, *av. l'ére vulgaire* 2095.

(*a*) L'ordre chronologique, dont dépend cette époque, de même que toutes celles qui se rencontreront dans la suite, est établi par la chronologie du grand empire des Egyptiens; ouvrage particulier qui suivra de près celui-ci.

l'époque de l'établissement des Egyptiens sur les bords du Nil.

Puisque les monumens qui restent de l'histoire des anciens Egyptiens, apprennent de combien de sortes de caracteres ils faisoient usage, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, puisqu'ils apprennent qui fut l'auteur des caracteres hiéroglyphiques, & conséquemment, dans quel tems ils furent imaginés, il étoit inutile de recourir aux ressources systématiques, pour établir ces faits. Si l'on ne veut point accorder aux monumens la confiance que rien n'autorise à leur refuser, comment peut-on espérer de la concilier avec des systêmes? Cependant cette considération n'a point arrêté.

Pour parvenir à faire juger une origine toute différente à la découverte des hiéroglyphes, après une recherche des traces de l'écriture, chez des peuples qui ne se sont jamais connus. On présente des exemples qui n'ont rapport qu'à des époques distantes d'un grand nombre de siécles, qu'il faut, pour ainsi dire, plier, pour en

en tirer l'autorité dont on a besoin ; & on avance comme une vérité constante, que toutes les nations de l'Orient, de l'Occident, du Midi, du Nord, ayant eu, dès les premiers tems, le même desir de conserver la mémoire des faits, & de perpétuer leurs pensées, quoiqu'elles n'eussent aucune relation entr'elles, ont cependant toutes imaginé de représenter de même en peinture, & les faits, & le produit de leurs pensées, mais que par la suite des tems, les Egyptiens, pour abréger l'écriture en peinture, avoient imaginé les caracteres hiéroglyphiques, dont on suppose que l'usage s'étendit partout où jusques-là l'on avoit peint.

Les caracteres hiéroglyphiques, dont toute l'antiquité fait honneur aux Egyptiens comme d'une imagination neuve & entiérement à eux, ne sont donc autre chose, selon ce systême (*a*), que l'écriture en peinture

(*a*) Ce systême du célebre & sçavant Anglois M. Warburthon, où il prétend montrer par quels degrés les hommes

perfectionnée ; on y suppose encore, ou plutôt on y avance que les Chinois faisant un pas de plus, & pour obvier aux inconvéniens sans nombre des hiéroglyphes, qui avoient remplacé chez eux l'écriture en peinture, ont imaginé leurs caracteres, qu'ils ont multipliés de façon que chaque pensée & chaque chose a le caractere qui lui est propre.

Enfin on prétend que cette troisieme façon de perpétuer ses pensées, adoptée par-tout, & particuliérement chez les Egyptiens, qui tendoient toujours à une plus grande

sont parvenus au moyen simple & aisé de transmettre leurs idées, est des plus ingénieux ; il est soutenu de la plus vaste érudition ; & il est si séduisant, qu'on ne peut s'étonner qu'il ait été adopté, du moins en partie. Cependant en comparant les probabilités qui en font la base, avec les monumens anciens, il faudra convenir que ces probabilités n'ont point assez le caractere de la vérité pour faire rejetter ces monumens, qui enseignent que les grandes nations, qui n'avoient aucune relation entr'elles, avoient imaginé, presque dans le même tems, la façon d'écrire qui leur étoit particuliere,

perfection, il se trouva en Egypte un génie plus profond qui apperçut qu'un petit nombre de caracteres représentatifs des sons dont la voix humaine est capable, combinés selon le besoin, formeroient des mots qui rendroient toutes les idées, & il composa un alphabet.

Ce systême est très-séduisant; il est modelé sur la marche de la plûpart des découvertes: elles n'arrivent à la perfection, qu'après avoir reçu divers accroissemens successifs; mais nous sçavons que la nature, qui se dirige souvent sur ce plan, n'a pas tout assujéti à une marche uniforme. D'ailleurs nous persuaderons-nous que pour amener les hommes à l'usage des caracteres qui expriment des sons, la nature a conduit tous ces hommes, sans qu'ils s'en soient apperçus, par l'usage de l'écriture en peinture, dont on ne trouve d'exemple que chez les Mexicains, peuple qui n'a été connu presque que de nos jours; par l'usage des hiéroglyphes, qui sont autant d'images isolées des cho-

ses qu'on veut exprimer ; ensuite, par celui des caracteres Chinois, espece de chiffres qui rappellent chacune des pensées en particulier ?

Ces différens moyens remplissent, il est vrai, la même intention de conserver la mémoire des faits ; mais ces moyens n'ayant rien d'analogue entr'eux, n'étant point conçus dans le même esprit, il faudroit convenir que tous les chemins par où la nature auroit fait passer les hommes, les auroient tous, & toujours éloignés du but où elle vouloit les amener. Ne cherchons point à deviner comment les Egyptiens, qui avoient fait si long-tems usage des caracteres qui leur étoient propres, sont parvenus à se procurer des caracteres plus commodes ; l'histoire nous l'apprendra bientôt.

Tout séduisant que soit ce systême, comme il ne peut convaincre que les premiers hommes avoient des relations entr'eux, il ne persuadera point qu'ils ont suivi cette voie, lorsqu'ils ont cherché à perpétuer leurs pensées. D'ailleurs, l'histoire

qui apprend que les Egyptiens & les Chinois faisoient usage de caracteres presque aussi anciens que l'établissement de leur société, le contredit par-tout, & empêche de croire que les caracteres hiéroglyphiques étoient des abrégés des caracteres en peinture, les caracteres Chinois, des abrégés des hiéroglyphes, &c.

Pline qui a si soigneusement recherché l'origine des arts (*a*), n'accorde l'invention de la peinture, ni aux Egyptiens, ni aux Chinois; il ne paroît pas même qu'il en prétende faire remonter l'origine presqu'au tems *Plin. liv. 7, c. 56; liv. 36, c. 3, &c.*

(*a*) En supposant qu'on ne doive pas recevoir avec bien de la confiance, comme on le prétend avec assez de fondement, le témoignage de Pline sur l'origine de la peinture, il restera toujours constant que l'art de peindre n'est point au rang des plus anciens, au contraire, & que rien n'en fait juger auteurs les Egyptiens. L'usage de la sculpture, si généralement & si long-tems soutenu chez eux, doit convaincre qu'ils ne connurent pendant long-tems que ce moyen de représenter les objets.

du siége de Troye : il dit que Gigès le Lydien est le premier qui a peint en Egypte ; il ne laisse aux Egyptiens que la gloire d'avoir les premiers imaginé de peindre sur toile ; & dans l'énumération qu'il fait des découvertes, il ne cite l'art de peindre, que bien après l'art d'écrire.

En effet les arts dépendans de plusieurs autres, n'ont pu être découverts que fort tard. Il falloit avoir imaginé nombre d'instrumens différens, avant que de fouiller les entrailles de notre globe où on a découvert les terres de différentes couleurs & qualités : il falloit avoir reconnu à quoi elles pouvoient être propres ; avoir imaginé de les calciner ; s'être fait de nouveaux instrumens pour ce travail, pour préparer diverses autres matieres ; les lier ensemble ; les rendre propres à être appliquées, à être étendues, &c.

Hierogl. d'Horapollo. Cependant, dira-t-on, lors qu'Horapollo explique les hiéroglyphes, il se sert habituellement d'une expression qui appartient à l'art de

peindre : pour répondre à cette objection, observons, 1° qu'Horapollo, cet auteur dont nous ne connoissons que le nom, qui est à la tête de diverses explications d'hiéroglyphes, avoit, dit-on, écrit en Egyptien, & que nous ne pouvons juger de son expression, que d'après une traduction grecque, qui peut ne pas rendre bien exactement son intention.

2° Que l'expression, dont le traducteur Grec se sert, qui fait juger qu'Horapollo parloit de peindre, pouvoit également être employée, s'il prétendoit dire qu'on écrivoit, qu'on dessinoit, qu'on traçoit les hiéroglyphes.

3° Comme Horapollo explique non seulement des hiéroglyphes historiques, mais encore des hiéroglyphes rendus symboliques, qui n'ont été mis à cet usage, que long-tems après la premiere invention, il devient certain qu'il n'a écrit que fort tard, & sans doute même, qu'après que les Egyptiens ayant appris à peindre, se seront servis de cet art

indiſtinctement, comme de la ſculpture. Ainſi quand il ſeroit vrai qu'Horapollo diroit qu'on peignoit les hiéroglyphes, il ne s'enſuivroit point que les Egyptiens avoient peint leurs premiers hiéroglyphes, moins encore qu'avant de les avoir imaginés, ils écrivoient en peinture.

Selon ce ſyſtême, les hiéroglyphes ayant été imaginés par les Egyptiens, qui abandonnerent auſſitôt l'écriture en peinture, toutes les nations, même les Chinois, adopterent la méthode des hiéroglyphes, & abandonnerent de même l'écriture en peinture. Mais Diodore dit au contraire, bien poſitivement, que ces caracteres des Egyptiens n'étoient propres qu'à leur ſeule nation : c'eſt ainſi que toute l'antiquité en penſoit ; en ſorte qu'il faudroit des titres plus authentiques que des raiſonnemens, pour établir le contraire.

Diod. liv. 3, p. 144.

Bien loin de trouver nulle part que les caracteres Chinois ſont des caracteres abrégés, ou plus commodes des hiéroglyphes, que les Chinois n'ont imaginés qu'en aban-

donnant les hiéroglyphes, les plus ſçavans hommes de l'Europe, qui ont travaillé à prendre connoiſſance de ces caractères, particuliérement les miſſionnaires, qui ont vécu pendant long-tems à la Chine, & qui avoient les plus intimes relations avec les Mandarins, ont tous, comme d'un commun accord, cru devoir ſe perſuader que les caractères des Chinois étoient de toute ancienneté; & nous apprenons par le Recueil XXIV des Lettres édifiantes, qu'ils ont cru qu'ils avoient été imaginés environ deux mille ans avant l'ére vulgaire.

D'ailleurs, comment les Chinois ſe ſeroient-ils communiqué leurs connoiſſances avec les Egyptiens? Situés à deux extrémités du monde, ces deux nations devoient réciproquement ignorer leur exiſtence. On prétend, à la vérité, pour prévenir cette objection, que ces connoiſſances ſe ſont portées juſqu'à elles, par les nations intermédiaires, qui ſe les communiquoient. Mais les Egyptiens cachoient leurs uſages *Hérod. l. 2, c. 78, 91.*

Strab. liv. 17, p. 792. à tous leurs voisins, & fermoient l'abord de leur pays à tous les usages étrangers. D'ailleurs il auroit fallu, pour que ces connoissances se fussent étendues ainsi, qu'il se fût écoulé plus de tems que l'histoire & la chronologie n'en reconnoissent ; ensorte qu'un pareil systême ne pourroit être qu'une branche de ces systêmes chimériques, où on a voulu appuyer l'opinion de l'éternité du monde.

Pour donner de la vraisemblance à cette partie du systême, il auroit fallu persuader que toutes les nations de l'Afrique, de l'Asie & de l'Europe, se communiquoient entr'elles aussi facilement & aussi habituellement que le font aujourd'hui les provinces d'un royaume ; mais il est certain, au contraire, qu'elles n'avoient aucune relation entr'elles, & qu'il s'est passé bien des siécles, avant que les colonies se fussent transportées. On n'a même entrepris que très-tard les voyages qui ont donné les premieres connoissances des mœurs des nations, & de leurs usages.

C'est au siécle de Sésostris, ou très-peu de tems avant son régne, que l'époque de la sortie de la premiere colonie Egyptienne est fixée. L'histoire parle du passage de Cécrops dans la Gréce, & de la colonie que Bélus, pere de Sésostris, établit sur les bords de l'Euphrate; & nous ne voyons point que ces transmigrations ayent fait connoître l'usage des hiéroglyphes.

Diod. lib. 1, sec. 1, p. 24.

Sésostris, le premier conquérant des Egyptiens, le premier qui ait porté si loin ses conquêtes, & qui avoit soumis toute l'Asie, y laissa des colonies pour y lever les tributs. Les Colchois, selon Hérodote, avoient été détachés de son armée; & Diodore dit que ce conquérant avoit pénétré par les Indes, jusqu'à l'Océan oriental, beaucoup au-delà des bornes des conquêtes d'Alexandre: ainsi il avoit parcouru la Chine. Ce même historien qui, d'après les mythologues, attribue à Osiris les faits de Sésostris, dit que le conquérant bâtit dans les pays conquis des villes où il établit des gou-

Hérod. lib. 2, c. 102, 104.

Diod. liv. 1, sec. 2, p. 50, &c.

Diod. lib. 1, sec. 1. p. 16, 17.

verneurs, & conséquemment des colonies.

Ainsi ces monumens en nous enseignant que le conquérant Sésostris a établi des colonies (*a*) dans la

---

(*a*) Une connoissance parfaite des langues orientales a donné à un académicien célebre les moyens de faire connoître des nations, dont on n'avoit encore que des idées confuses. Ces mêmes connoissances lui ont fait découvrir des traces d'antiquité Egyptiennes dans les antiquités Chinoises. Il a retrouvé chez les Chinois le nom de Ménès, fondateur de la monarchie Egyptienne, & de plusieurs de leurs anciens Rois. Il a vu encore, dans les caracteres Chinois, des conformités avec les hiéroglyphes, &c.

Cette découverte ne pouvoit être dûe aux seuls secours des monumens Egyptiens ; mais elle vient à l'appui de ces mêmes monumens, qui nous ont montré que des colonies Egyptiennes ont été transportées dans la Chine ; qui ont appris en quel tems elles y ont été établies, & même le motif de cet établissement.

Sésostris avoit laissé dans la Chine, comme dans toutes les autres parties de ses conquêtes, des capitaines à la tête d'un détachement de son armée, pour y

Chine, apprend que les parties de l'hiſtoire des Egyptiens, qui pour-

---

maintenir ſa domination, pour y lever les tributs, & pour être les gouverneurs des villes où il établiſſoit ſes ſoldats. Ces Egyptiens, ſelon le génie de la nation attachée à ſes uſages, les conſervoient, quoiqu'au milieu d'une nation étrangere, qui en aura adopté une partie, & même quelques traditions, comme il arrive ordinairement aux nations vaincues.

La mort de Séſoſtris ayant été le terme fatal de ſon empire, & ſes ſucceſſeurs ne régnant plus que ſur l'Egypte, ces gouverneurs, à l'aide du grand éloignement où ils étoient, interrompirent toute communication. Alors, devenus indépendans, & rois des peuples auxquels ils commandoient, les Egyptiens & les Chinois ne formerent plus qu'une ſeule nation. Les mœurs & les uſages s'étant confondus, il ſe forma inſenſiblement des mœurs & des uſages dictés par les beſoins & les diverſes circonſtances.

Peut-être les rois favoriſerent-ils les nouveaux uſages pour aſſurer la ſéparation, & peut être auſſi ne devons-nous voir dans la fable de l'antiquité, donnée par les Chinois à leur nation, en enchériſſant ſur la fable Egyptienne, que le deſir que les Chinois avoient de cacher leur origine barbare, leur aſſujétiſſement aux Egyptiens, & une précau-

roient s'y rencontrer; que les traces de leurs mœurs, de leurs usages, de même que de leurs hiéroglyphes, ont leur origine à l'époque des conquêtes de Sésostris, vers l'an 2520, long-tems après que les caracteres Chinois avoient été imaginés. Mais comme l'empire de Sé-

Av. l'ére vulg. 1484.

tion prise pour empêcher de soupçonner qu'ils devoient à une autre nation les principes des sciences & des arts, qu'ils ont cultivés au gré de leur génie.

S'il en a été ainsi, comme il est plus que vraisemblable, on ne doit plus s'étonner de trouver quelques traditions Egyptiennes mêlées avec les Chinoises, & des ressemblances entre les caracteres Chinois & les hiéroglyphes. Les Chinois, pour augmenter le nombre de leurs caracteres, auront adopté quelques hiéroglyphes, ou s'en feront approchés sans intention. Mais ces deux sortes de caracteres n'ont aucune analogie entr'eux, & ne parlent point de la même façon. D'ailleurs, tel est l'empire du hazard sur tout ce que les hommes imaginent; il fait que souvent ils se rencontrent. Ainsi voilà bien des causes de conformité. Le champ est vaste, & ouvert aux conjectures; mais on voit aussi qu'il est très-nécessaire d'être en garde contre les moissons qu'on y peut faire.

foſtris a fini avec ſon régne, comme à ſa mort toutes les nations vaincues ont ſecoué le joug de ſon fils, les colonies Egyptiennes laiſſées dans diverſes parties du monde, n'ayant plus de relation avec leur patrie, l'auront entiérement oubliée, après très-peu de générations. Alors leurs mœurs & leurs traditions ſe ſeront facilement confondues avec celles de la nation dominante.

Ainſi la reſſemblance que des miſſionnaires ont apperçue entre les caractéres Chinois, & les hiéroglyphes, a pu venir de la communication avec ce peu d'Egyptiens, ſans que ces ſortes de caractéres ſe ſoient réciproquement donné naiſſance : il eſt même vraiſemblable que la reſſemblance, s'il y en a, ſera avec les hiéroglyphes abrégés, dont les Egyptiens ſe ſont ſervis, comme on le verra dans la ſuite, aſſez de tems avant l'époque de la conquête de Séſoſtris.

L'eſprit ſyſtématique compte pour peu de choſe les monumens hiſtoriques. On cite, pour prouver que les

différentes sortes de caracteres avoient été reçues chez diverses nations, quelques traces de signes ou figures qu'on rencontre ; mais ces sortes de monumens sont muets, & souffrent qu'on en fasse tel usage qu'on imagine : d'ailleurs nous sçavons que les hommes ont toujours été imitateurs de la nature, qui est par-tout la même, à bien des égards ; & nous ignorons à quelle intention ils traçoient la plûpart de ces figures. Comment ne cite-t-on point les anciens Romains & les Toscans pour des peuples qui se servoient originairement d'hiéroglyphes, parce qu'avant qu'ils eussent connoissance de l'écriture, ils marquoient le nombre des années par un clou annuellement attaché à la porte d'un temple ?

Titus-Livius, Decad. 1, l. 7.

Sans trop d'égard pour les systêmes trop séduisans & trop ingénieux, pour qu'ils ne détournent point de la vérité, rapportons-nous-en aux anciens monumens historiques ; s'ils trompent, il y a moins de regrets à en avoir, que de s'être

laissé tromper par des conjectures, par des probabilités, &c.

Laissons à chaque nation la gloire que l'histoire lui accorde. Les Egyptiens ont imaginé les hiéroglyphes dont eux seuls ont fait usage : les Chinois sont les auteurs de la sorte de caractere qui leur est propre ; & il n'y a jamais eu qu'eux & leurs voisins, qui s'en soient servis : peut-être les Mexicains ont-ils trouvé la façon d'écrire en peinture, c'est ce que nous ignorerons sans doute toujours ; mais nous ne pouvons douter que leur façon de transmettre les pensées, n'ait été connue que dans l'Amérique, dans ce monde nouveau pour nous.

Les caracteres représentant des sons ont été imaginés en Asie par les Syriens, & peut-être particuliérement par les Phéniciens, comme nous espérons le faire voir dans le chapitre suivant, toujours sur l'autorité des monumens. Renonçons à deviner ce que l'histoire ne dit point ; mais consultons-la : nous la trouverons bien plus féconde que nous ne devrions nous y attendre.

Elle a déja enseigné que les caracteres hiéroglyphiques ont été imaginés par les Egyptiens, & qu'ils n'étoient en usage que dans cette nation : en effet, si l'on en a rencontré de véritables traces chez d'autres peuples, ils ne les ont connues que fort tard, & lorsque les colonies Egyptiennes se sont transportées chez eux ; mais ne croyons point avec la moyenne antiquité, que ces caracteres n'avoient été imaginés que pour le secret. Cette maxime que presque tous les modernes ont adoptée, est rendue trop générale.

Clém. d'Alex. édit. du Louvre, 1641 ; Strom. lib. 5, p. 555 ; de Flor. 1551, p. 153.

Le passage que nous avons rapporté de S. Clément d'Alexandrie, devoit prévenir cette méprise. On y a vu que les caracteres hiéroglyphiques s'exprimoient de deux manieres, *par les premiers élémens, & par les symboles*. La première maniere d'écrire avec les hiéroglyphes, d'écrire par les premiers élémens, la plus simple maniere, comme ayant été le produit de la premiere imagination, étoit employée, dès les premiers tems, à conserver l'histoire

des dieux, l'histoire des rois & de la nation, à écrire les loix, les préceptes, &c.

L'art d'écrire fut long-tems borné à cette seule maniere; & ce qui a fait penser qu'il étoit destiné à conserver dans le secret ce qu'on lui confioit, c'est qu'il n'étoit entendu que de très-peu d'Egyptiens, que des prêtres: il paroît même que tous les prêtres ne s'attachoient point à cette étude, mais seulement ceux à qui elle étoit essentiellement prescrite. *Diod. lib. 1, sec. 2, p. 73.*

Ces caracteres étoient des représentations au naturel des choses dont on vouloit conserver le souvenir; mais indépendamment de ce que ces caracteres disoient aux yeux, ils avoient souvent des sens convenus; de sorte qu'il falloit, pour se rompre dans l'usage d'écrire, & même de lire, une étude si profonde, qu'il eût été impossible d'y réussir, à tous autres qu'à ceux qui n'avoient aucune autre sorte d'occupation. *Hiérog. d'Horap.*

On traçoit une langue pour in-

diquer une harangue publique : un homme seul armé, qui lançoit des dards, exprimoit une révolte : de la fumée qui s'élevoit, exprimoit le feu : le siége d'une ville étoit marqué par une échelle : pour parler d'un homme laborieux, on représentoit une main prête à agir. Vouloit-on conserver le souvenir d'une guerre sanglante, d'un combat ? On représentoit deux armées en bataille, ou simplement une main présentant un bouclier à une autre, armée d'un arc. Ainsi quand un hiéroglyphe ne rendoit point seul toute l'idée qu'on vouloit faire naître, il étoit suivi d'un autre, qui la complettoit. Cette main qui présente un arc, ne donne qu'une idée imparfaite d'un combat ; mais une autre main oppose un bouclier, alors on lit attaque & défense, & conséquemment un combat.

L'intelligence de ces hiéroglyphes dépendoit de l'idée que rappelloit à la vue l'objet ou les objets qu'on avoit tracés ; mais elle dépendoit en-

core souvent du sens particulier que le nom (*a*) de l'objet présentoit. Chacuns des hiéroglyphes mis à la suite les uns des autres, parlant également aux yeux, rappelloient également leurs noms, & guidoient l'es-

---

(*a*) C'est particuliérement en cela que les hiéroglyphes different des caracteres Chinois. Ceux-ci ne disent rien par eux-mêmes. Si quelques-uns paroissent ressembler à des objets qui sont dans la nature, ce n'est qu'accidentellement; ils sont arbitraires & destinés pour exprimer chacune des idées, de sorte qu'ils servent à des nations qui parlent diverses langues: ils ont en effet été adoptés au Tongking, au Japon, à la Cochinchine, &c. où les langues ne se ressemblent en rien. Cependant les écrits de ces différentes nations sont également entendus chez toutes. Mais un Japonois qui auroit lû & entendu un ouvrage Chinois, n'entendroit pas la lecture de ce même ouvrage faite par un Chinois. Tels sont les chiffres arabes, ou communs, en usage parmi tant de nations, qui lisent & comprennent tous les nombres écrits, mais qui n'entendroient pas ces mêmes nombres exprimés dans la plûpart des langues étrangeres.

prit pour former des phrases qui étoient autant de parties du sujet qu'on avoit eu intention de traiter.

Ainsi cette phrase, que l'inspection des hiéroglyphes avoit donné occasion de former, étoit autant dûe à l'ordre où les hiéroglyphes avoient été placés, au choix de l'objet, relativement au nom qu'il portoit, & au sens que le nom rapelloit, qu'aux hiéroglyphes même; ensorte que ces tableaux devoient faire opérer à l'esprit, ce qu'y font ces especes de petits tableaux énigmatiques, dont on décore nos écrans. Les objets qu'on y expose à la vue rappellent successivement des mots, des noms qui forment la sentence, le discours, &c. qu'on a intention d'exprimer.

Comme le jeu d'un mot à l'autre contribue particuliérement à rappeller l'idée quon veut faire naître, nous sentons aisément que nos petits tableaux énigmatiques ne peuvent être bien entendus, qu'avec le secours de la langue de celui qui les a imaginés, & que la langue Egyptienne qui devoit être également né-

cessaire pour comprendre les hiéroglyphes par les premiers élémens, ayant été changée de façon que le même caractere ne rappelloit plus le même mot, ce caractere ne pouvoit plus faire entendre ce que le sculpteur avoit prétendu qu'il signifiât.

Cette remarque conduit naturellement à deux conséquences. 1° Comme nous ne sçavons plus la langue des premiers Egyptiens, nous ne devons plus espérer de pouvoir jamais lire cette sorte d'hiéroglyphe : nous sentons bien que des tableaux hiéroglyphiques, tracés sous la premiere race de nos rois, afin d'en conserver l'histoire, seroient pour nous des énigmes impénétrables. 2° Les Egyptiens chez qui la langue primitive a été changée, ont dû perdre eux-mêmes l'intelligence des plus anciens hiéroglyphes. Ainsi ils n'auront point cessé d'entendre ces hiéroglyphes, parce qu'ils en avoient abandonné l'usage, mais parce que l'événement que nous allons rapporter, qui changea leur lan-

gage, leur aura fait perdre les moyens de les lire.

Il y avoit environ fept fiécles que les Egyptiens étoient établis fur les bords du Nil, & environ fix qu'ils fe fervoient de caracteres hiéroglyphiques, lorfque le grand Séfoftris monta fur le trône: il entreprit alors la conquête du monde entier; & après des fuccès non interrompus, il retourna au bout de neuf ans en Egypte, où il conduifit un peuple innombrable, enlevé de toutes les parties de l'Afrique, de l'Afie, & même de l'Europe où il avoit pénétré.

Hérod. liv. 2, c. 107. Diod. liv. 1, fec. 2, p. 51.

Le conquérant donna dans toute l'étendue de l'Egypte des établiffemens à fes nouveaux fujets, qui y introduifirent avec eux leurs langues naturelles. Comme leur nombre égaloit, peut-être même furpaffoit celui des anciens habitans, il s'y forma, fans qu'on pût l'éviter, une langue nouvelle.

De pareilles circonftances ont opéré, dans tous les tems, & dans toutes les parties du monde, les mêmes

mes effets; celle-ci a forcé les Egyptiens à oublier dans le moment présent, leur éloignement pour les coutumes étrangeres, & à apprendre des caracteres qui ne représentant que des sons, étoient plus commodes que leurs hiéroglyphes; à apprendre ces caracteres, dont Sésostris qui les avoit connus en Asie, les engageoit sans doute à se servir: que Trismégiste, secrétaire de Sésostris, qui étoit d'Asie s'efforçoit d'introduire, & qui étoient familiers à plusieurs des Asiatiques devenus leurs concitoyens.

Hérod. liv. 2, p. 78, 91. Strab. liv. 17, p. 792.

Nous ne nous attacherons point à prouver maintenant que la nation Egyptienne fit alors cette acquisition. Les preuves que nous en pouvons donner appartiennent au Chapitre IX, qui suit; mais nous remarquerons que ces caracteres, si les Egyptiens les eussent appliqués à tous les usages où ils mettoient auparavant les hiéroglyphes, non seulement auroient rendu tous leurs écrits communs pour tout l'ordre sacerdotal, mais

les auroient fait connoître de toute la nation.

Les hiéroglyphes par les premiers élémens, n'avoient point été destinés au secret; cependant il n'y avoit que très-peu d'Egyptiens qui sçussent les lire. Mais le second Mercure, qui, en rédigeant les écrits du premier, avoit fait des livres, les déposa dans les sanctuaires des temples; ensorte que les prêtres qui prévoyoient que les caracteres communs seroient bientôt d'un usage public, & qu'ils n'auroient plus à cet égard d'avantage sur leurs concitoyens, continuerent de se servir des hiéroglyphes, lorsqu'ils traitoient des connoissances dont ils prétendoient se réserver le secret.

Syn. pag. 46.

Il régnoit dans chacune des sociétés sacerdotales des opinions particulieres, qu'elles ne vouloient point communiquer aux autres, & qui étoient indépendantes des principes généraux enseignés dans les livres de Mercure. D'ailleurs chacune des classes qui composoient ces sociétés avoient aussi leurs opinions parti-

Hérod. liv. 2, c. 42. Diod. lib. 1, sec. 1, p. 19, 21. Porph. de l'abst. liv. 4, c. 7, &c. Jos. Rép. à App. l. 2, n. 6.

culieres ; & c'eſt pour ces parties, qu'au lieu d'employer les hiéroglyphes dans le ſens ſimple des premiers élémens, entendu dans tout l'ordre en général, chacune des claſſes donna aux hiéroglyphes, dont elle prétendoit ſe ſervir, des ſens ſymboliques, qui en faiſoient autant d'eſpeces de chiffres différens, dont l'exacte intelligence dépendoit d'une clef, connue ſeulement dans la claſſe qui l'avoit imaginée.

Cette ſorte de ſecours, que les prêtres s'étoient préparés, doit convaincre qu'elle n'a été imaginée que long tems après le régne de Mercure Athotes, auteur des hiéroglyphes par les premiers élémens. Au lieu de tracer la choſe qu'on vouloit exprimer, on ſubſtituoit, dans l'écriture ſymbolique d'autres objets auxquels on avoit reconnu des qualités ſemblables, des manieres d'être, des rapports ; ainſi il falloit que les prêtres euſſent alors acquis des connoiſſances de toutes les opérations de la nature, qu'ils fuſſent devenus phyſiciens, qu'ils euſſent

Clem. d'Alex. Strom. liv. 5, p. 153, édit. du Louvre, 1641, p. 555.

conſtamment obſervé les qualités, les inclinations de tous les animaux, &c. & ces connoiſſances ne pouvoient avoir été le produit que de très-longues & très-conſtantes études & obſervations.

Telle eſt l'origine de l'écriture hiéroglyphique-ſymbolique, & des différens ſtyles de ce genre, qui pouvoit être multiplié de mille façons : ainſi les hiéroglyphes, qui, originairement n'étoient point deſtinés à conſerver dans le ſecret ce qu'on leur confioit, n'étant plus employés que dans le ſtyle ſymbolique, devinrent le ſûr moyen dont les prêtres Egyptiens ſe ſervoient pour cacher ce qu'ils vouloient ſe réſerver.

C'eſt ſans doute cette nouveauté, relativement à l'origine des hiéroglyphes, par les premiers élémens, reconnue de divers critiques, qui leur a fait penſer que les hiéroglyphes en général ne ſont point auſſi anciens que les monumens portent à le croire ; & en effet l'uſage des hiéroglyphes, dans le ſens ſymbolique, eſt poſtérieur à l'introduc-

tion des caracteres communs en Egypte.

Il est sensible que les hiéroglyphes abrégés, c'est-à-dire, ceux qui n'étoient marqués que par le simple contour, par le premier trait de la figure, dont même on ne traçoit que la principale partie, lorsqu'elle suffisoit pour l'indiquer en entier, qui pouvoient s'être introduits insensiblement, seront encore devenus alors d'un plus grand usage, puisque l'écriture n'étant plus réservée à une seule classe, presque tous les prêtres la pratiquoient, & y traitoient toutes sortes de sujets.

On a déja observé dans le chapitre précédent, que le papyrus, cette sorte de papier formé d'écorces de roseaux, pouvoit avoir été imaginé dès le régne de Sésostris. L'usage où les prêtres se sont mis de déposer dans leurs temples des livres, & d'écrire sur toutes sortes de sujets appuie cette conjecture. Ils n'eussent point autant multiplié leurs écrits, s'ils avoient toujours

été obligés de travailler ſur les marbres ou ſur les métaux.

Clem. d'Alex. Strom. idem. S. Clément d'Alexandrie, ſans dire que les Egyptiens ne connoiſſoient que trois ſortes de ſymboles, rapporte des exemples de trois eſpéces. Il prétend qu'ils s'exprimoient *ou par imitation, ou par figures, ou allégoriquement par certaines énigmes.* On trouve de ces différentes façons de s'exprimer, divers exemples chez pluſieurs anciens auteurs : on peut même remarquer qu'il ne s'en eſt preſque conſervé de bien ſenſibles, que des ſtyles ſymboliques; c'eſt ſans doute parce que l'écriture hiéroglyphique *par les premiers élémens* ne pouvant être entendue qu'avec le ſecours de la langue, & que l'ancienne langue ayant été corrompue long-tems avant le ſiécle des auteurs que nous avons, les Egyptiens, avec le langage qu'ils parloient alors, ne pouvoient leur en citer.

Si dans le ſtyle ſymbolique par imitation on parloit du ſoleil, au

lieu de le tracer tel qu'il paroît, ainsi qu'on étoit en usage de le faire dans les premiers écrits *par les premiers élémens*, on se contentoit de tracer un cercle. Pour exprimer la lune, on se servoit d'une portion de cercle plus ou moins grande, selon ses différentes phases, ou d'une autre figure plus ou moins tronquée, rappellant la même idée; pour dire une riviere, on traçoit deux lignes paralleles & ondées: pour exprimer l'ouïe, on traçoit l'oreille d'un taureau; deux pieds d'homme dans l'eau, pour indiquer un foulon. Un chameau représentoit un homme qui marchoit avec peine, &c.

Dans le style symbolique par figure (*a*), pour exprimer la lune,

(*a*) Horapollo ne distingue point les divers styles de l'écriture symbolique; ensorte qu'il est vraisemblable, qu'il n'a point connu ces différences réelles, que Clément d'Alexandrie observe. N'en doutons point; les explications qu'il donne, n'avoient été conservées que par la tradition chez des Egyptiens, qui eux-mêmes ne sçavoient plus lire les hiéroglyphes. Tacite, *An. l. 2, n.* 60, dit que

on repréſentoit des objets ayant des cornes, tels qu'on croit en appercevoit dans ſes différentes ſituations. Un homme ſans mains repréſentoit un juge ; & on couvroit les yeux du préſident ; parce que ces magiſtrats ne doivent point ſe laiſſer corrompre, ni faire acception de perſonne.

Plut. d'Iſis & d'Oſiris, p. 355.

Le feu & l'eau, deux élémens qui ſervoient à la purification, exprimoient la pureté : une ſalamandre rappelloit le ſouvenir qu'un homme avoit été brûlé dans une incendie : une taupe marquoit qu'un autre étoit aveugle : pour déſigner

Hiérog. d'Horapollo.

---

le prêtre qui accompagnoit Germanicus, lorſqu'il viſitoit les ruines de Thébes, rendoit le contenu des inſcriptions des monumens, & non pas qu'il les liſoit. Strabon ne penſoit pas que ceux qui paroiſſoient expliquer les hiéroglyphes les entendiſſent, & Apulée ne croyoit pas des connoiſſances plus étendues au prêtre, qui, dans la cérémonie de ſon initiation, paroiſſoit lire dans un certain livre, qu'il avoit tiré du ſanctuaire du temple d'Iſis.

le maître du monde, on formoit dans certaines classes un cercle du corps d'un serpent, & on figuroit au centre une grande maison. Un homme resté constamment dans sa patrie étoit représenté par un aigle, qui porte une pierre pour la mettre dans son nid, & par ce poids le rendre plus solide : un éléphant, que le cri d'un porc force à s'éloigner, représentoit un roi qui évite les mauvais conseils.

Le symbolique par allégories, ou, comme l'explique S. Clément, par certaines énigmes, étoit sans doute le plus en usage : c'est du moins celui dont il reste un plus grand nombre d'exemples : on y substituoit une partie pour le tout ; & à la place des objets qu'on vouloit rappeller, on substituoit des représentations d'animaux auxquels on avoit reconnu des qualités, des inclinations analogues à l'idée qu'on vouloit faire concevoir. L'obliquité du cours des astres étoit rendue par la marche du serpent, & le soleil par la figure du scarabé, lorsqu'il

Clém. d'Alex. passage déjà cité.

s'eſt enveloppé de façon qu'il forme une eſpece de globe.

Hiérog. d'Horapollo. Perſuadés que les élémens ſont éternels, & que le ſoleil & la lune en ſont les principes, certains d'entre les prêtres traçoient ces deux aſtres pour exprimer l'éternité. L'univers étoit déſigné par un ſerpent qui ronge ſa queue. Cet animal avoit paru à ceux qui en faiſoient l'emblême de l'univers le déſigner parfaitement, parce que ſes écailles repréſentoient, ſelon eux, les étoiles; que ſon corps leur paroiſſoit de la nature de la terre où il rempe ſans ceſſe, & que la légereté de ſa courſe ſemble imiter la fluidité des eaux. D'ailleurs, comme le ſerpent ſe rajeunit, pour ainſi dire, tous les ans, en changeant de peau, il leur ſembloit qu'il imitoit la nature, qui tous les ans ſe rajeunit par le retour des ſaiſons, & que le ſerpent, en rongeant ſa queue, ſe nourrit aux dépens de lui-même, de même que l'univers, qui s'entretient par une continuelle circulation de ſa propre ſubſtance.

Ces allégories & celles qui suivent ne pouvoient avoir un sens fixe, comme il est aisé de le juger, que relativement à des conventions. Le palmier, qui produit tous les mois des branches nouvelles, fut choisi pour représenter une année entiere, & une de ses branches l'un ou l'autre des mois : une anguille, parce que ce poisson ne s'approche d'aucun autre, exprimoit l'ennemi de tous les hommes : la force étoit marquée par la tête, les épaules & les jambes de devant d'un lion : la tête de cet animal représentoit un homme vigilant, une sentinelle : deux corneilles ensemble désignoient deux personnes qui vont être mariées : le hibou étoit l'hiéroglyphe de la mort : une colombe noire représentoit une femme restée veuve : une mule, une femme stérile, &c.

Mais ne pensons point que ce sens des différens caracteres symboliques, particuliérement des allégoriques, étoit le même dans toutes les sociétés de prêtres, ni même dans

toutes les classes, dont elles étoient composées ; nous avons déja remarqué que chacune de ces sociétés avoit déterminé le sens sous lequel elle vouloit les employer, même avec l'intention de le tenir secret pour toutes les autres classes. Dans l'une, une étoile signifioit Dieu ; dans une autre, elle signifioit la nuit : selon d'autres, le tems, ailleurs, l'ame d'une créature mâle, &c. On trouve par la même raison diverses significations à l'épervier, au lion, &c. Les différentes situations des hiéroglyphes qui se trouvoient souvent les mêmes, les combinaisons qu'on en faisoit, diverses marques ajoûtées, diverses brisures caractéristiques, diversement distribuées, en changeoient entiérement le sens.

Indépendamment de ce que les monumens de l'antiquité apprennent la signification de ces caracteres & d'un grand nombre d'autres, il se rencontre quelques exemples de l'usage qu'on en faisoit pour former des sens suivis. Plutarque rapporte la disposition des caracteres hiéro-

glyphiques, & l'explication d'une inſcription, ou plutôt d'une ſentence placée au frontiſpice du veſtibule, qui précédoit le temple de Minerve à Saïs.

On y avoit ſculpté, dit-il, un petit enfant, un vieillard, un épervier, enſuite un poiſſon, & enfin un hyppopotame ou cheval du Nil, & ces caracteres ainſi diſtribués ſignifioient *jeunes & vieux : Dieu hait toutes ſortes de violence.* Cette ſentence étoit écrite en ſtyle mêlé. L'enfant & le vieillard étoit du ſtyle par les premiers élémens, & les trois autres caracteres étoient du ſtyle allégorique. Ce mêlange pouvoit être un des expédiens du ſecret.

Plut. d'Iſis & d'Oſiris, p. 363. Clem. d'Alex. Strom. liv. 5, p. 159.

Euſebe expoſant la théologie Phénicienne, parle d'après Sanchoniathon qui convient l'avoir puiſée dans celle de Thoth, & conſéquemment des Egyptiens. Ce théologien de Phénicie rapporte dans ce paſſage la façon de déſigner le dieu Cronus que les Grecs & les Latins ont confondu avec Saturne,

Euſeb. Præp. ev. l. 1, c. 10, p. 36; Paris 1628, édit. de Baſle, 1570, liv. 1, c. 7.

pere de Jupiter, mais mal-à-propos: Sanchoniathon dit que Cronus a établi Mercure ou Thoth pour régner en Egypte; & il apprend par cette anecdote, que ce dieu, sous le nom Phénicien, Cronus, est Ménès dieu Osiris des Egyptiens.

» Pour indiquer la royauté de » Cronus, il étoit représenté avec » quatre yeux, deux devant & deux » derriere, & qui paroissoient dormir » alternativement: quatre ailes te» noient à ses épaules deux éten» dues comme s'il voloit, & deux » autres repliées, comme s'il se re» posoit. L'auteur de cet hiérogly» phe prétendoit enseigner que » le dieu en dormant ne laissoit pas » que de tout voir, & quoiqu'en » veillant à tout, qu'il étoit tran» quille; & de même, par les dou» bles ailes, qu'il se repose en se por» tant par-tout, & qu'il conserve » toujours pendant l'action l'état du » repos. . . . . On donnoit encore » à ce dieu deux autres ailes atta» chées à sa tête, l'une exprimoit » la supériorité de son esprit, & l'au-

» tre une intelligence univerſelle.

On reconnoît à ce trait d'hiſtoire rendu en hiéroglyphes ſymboliques, ſous le nom Phénicien Cronus, l'hiſtoire de Ménès devenu après ſon apothéoſe le dieu Oſiris des Egyptiens. Cronus, dit Sanchoniathon, avoit mutilé ſon pere ; & Ménès qui s'étoit ſouſtrait de l'autorité du ſien, en avoit encore détaché toute la colonie qu'il établit ſur les bords du Nil. On donnoit au dieu des yeux par derriere comme par devant, pour apprendre à la poſtérité, qu'il connoiſſoit parfaitement l'hiſtoire des ſiécles paſſés, & qu'il ſçavoit dans le moment préſent prévoir tout, & ordonner les loix les plus ſages. C'eſt par ce mérite ſingulier, que Ménès s'étoit rendu plus reſpectable. Il avoit fondé des villes dans la haute Egypte où il établit une partie de ſes ſujets ; il en fonda en divers endroits, & même dans la baſſe Egypte : toujours infatigable, il ſe portoit par-tout ; & cette activité infinie dont il donnoit l'exemple, étoit marquée par ces quatre

ailes attachées à ses épaules. Celles qu'on avoit placées sur sa tête montroient cette étendue de génie & cette pénétration, qui ont toujours dominé chez les législateurs & les fondateurs d'empire.

On donnoit seulement deux ailes aux autres divinités; & elles n'en étoient même décorées, que quand on prétendoit marquer qu'elles accompagnoient Cronus. Pour louer les rois en style symbolique, on se servoit quelquefois, comme le dit Clément d'Alexandrie, d'allégories à l'histoire des dieux. Il s'en trouve un exemple bien sensible dans l'inscription de l'obélisque de Ramessès, traduite en Grec par Hermapion, & qu'Ammian Marcellin a conservée.

Clém. d'Alex. Strom. liv. 5, p. 153.

Am. Marcel. l. 17, c. 4.

Ramessès, ou plutôt Sésostris, le plus célebre de tous les rois d'Egypte, y étoit représenté en caracteres hiéroglyphiques, dans l'action d'un dieu qui acheve de fonder le monde. En effet Sésostris, de retour de ses conquêtes, par des travaux infinis, en élevant des digues

Hérod. liv. 2, c. 108. Diod. lib. 1.

& des terraſſes, en creuſant des ca- ſec. 23
naux, rendit fécondes des parties de p. 51
l'Egypte, qui juſqu'alors n'avoient pu être cultivées ni même habitées : il les créa, pour ainſi dire.

Voilà, dira-t-on, plus de ſecours qu'il ne devroit être néceſſaire pour parvenir à l'intelligence de ceux des hiéroglyphes, qui ont échappé aux injures du tems & à la barbarie des ſiécles. Comment, dans le grand nombre de ces génies diſtingués, doués d'une ſagacité ſupérieure, ne s'en eſt-il point rencontré qui ayent pu réuſſir à développer ces myſtérieuſes énigmes ?

Cette tâche a été tentée ſans doute ; mais ce même génie, qui auroit pu pénétrer ces myſteres, a bientôt apperçu tous les obſtacles inſurmontables qui s'oppoſent à la réuſſite. Il a reconnu que les hiéroglyphes *par les premiers élémens* avoient été inconnus même des Egyptiens, long-tems avant qu'aucune nation eût pris des relations avec eux, parce que l'ancienne langue Egyptienne étoit néceſſaire à l'intelli-

gence du sens de cette sorte d'hiéroglyphe, & qu'elle avoit commencé à se perdre (*a*), dès le tems du régne de Sésostris; que chaque société de prêtre, il y en avoit autant que de villes, autant que de temples; que même chacune des classes qui composoient ces sociétés s'étoit fait un style symbolique, un style particulier, qui n'étoit connu que d'elle seule; un style à qui elle confioit les opinions, que suivant

(*a*) Les Egyptiens n'avoient point négligé leurs hiéroglyphes: ils étoient trop attachés à leurs usages; mais, comme nous l'avons déja remarqué, les changemens survenus à leur langue leur avoient ôté les moyens d'entendre les hiéroglyphes, qui avoient été tracés avant eux. Il y a apparence que les prêtres, qui paroissoient les expliquer aux voyageurs, ne les entendoient plus; mais ils en usoient comme tous ceux des modernes, qui ont entrepris ces explications: ils étoient bien certains, qu'en disant tout ce qui leur venoit à l'esprit, personne ne les convaincroit de supercherie, & que les témoins de la vérité, qu'on avoit devant les yeux, ne les décéleroient point.

le témoignage de l'antiquité, elles ſe conſervoient avec le plus grand ſecret.

Ce génie a de même reconnu que les hiéroglyphes quoiqu'à-peu-près les mêmes par-tout, avoient cependant par-tout des ſens différens, & que rien n'indique ſi le tableau qu'on voudroit expliquer eſt du ſtyle par les premiers élémens, ou de l'un ou de l'autre des genres ſymboliques ; quelle ſociété l'a tracé ; ſi cette ſociété étoit des temples de Thébes, de Memphis, d'Héliopolis, &c. & s'il eſt de l'une des premieres ou des dernieres claſſes d'une ſociété quelconque.

Il aura vu ſenſiblement qu'aucune marque qu'on puiſſe diſtinguer n'apprend quel eſt le ſtyle adopté par la ſociété qui a tracé le tableau qu'il a devant les yeux, s'il eſt par imitation, par figure, ou par allégorie ; ſi une tête de lion qu'on y trouve, ſignifie alors une ſentinelle ou le débordement du Nil, la force ſurprenante d'un homme, ou la ſupériorité d'une armée ; dans quel ſens il

faut prendre le phœnix ou le cyno-céphale, de même que le chien, & l'ibis qu'on trouve par-tout si souvent répétés, & qui par-tout signifient différemment ; si un serpent qui ronge sa queue représente l'univers ou un méchant roi, &c.

On peut à la vérité soupçonner que les hiéroglyphes qui ornent les murs extérieurs & intérieurs des temples conservent l'histoire des dieux, les dogmes de la religion; que les loix sont tracées dans les tribunaux de la justice ; que les palais des rois, leurs pyramides, leurs obélisques offrent aux yeux leurs histoires particulieres, & celle de la nation pendant leurs régnes ; que ces grottes, ces souterreins, dont plusieurs sont encore connus, servoient aux prêtres à y tracer les principes de leurs sciences ; que les différentes distributions des hiéroglyphes, dont plusieurs paroissent jettés sans ordre, quelquefois rangés sur des lignes paralleles & horizontales, en d'autres endroits, renfermés dans de petits quarrés, qui

forment ſur une ſurface une ſorte de moſaïque, d'autres rangés ſur des lignes perpendiculaires & paralleles, indiquent les différens ſujets, peut-être même les différens ſtyles.

Mais ces ſoupçons, ces conjectures ſeroient-ils des guides qui méritaſſent aſſez de confiance, pour qu'un génie tel qu'on le ſuppoſe, eût bien voulu s'en laiſſer conduire. (a) D'ailleurs ce génie, s'il avoit entrepris une tâche ſi difficile, & dont il n'auoit pu reſpérer de ſuccès, auroit bientôt ſenti qu'on ne pourroit

(a) Malgré toutes ces difficultés, on a cependant donné pluſieurs explications d'hiéroglyphes ; mais il faut obſerver que les mêmes ont été expliqués très différemment par tous ceux qui ont entrepris de le faire, & que tous parlent comme s'ils en avoient une connoiſſance parfaite ; cependant il ne peut y en avoir qu'un ſeul qui ne ſe ſoit pas trompé, ſi effectivement il y en avoit un, ce qui eſt au moins douteux. Croyons qu'aucun de ces interpretes n'a encore lu d'hiéroglyphe Egyptien, & ne craignons point de porter un jugement hazardé.

retirer de ſon travail toute l'utilité qu'on en eſpere.

La nation Egyptienne ſe refuſoit à toutes ſortes de relations avec ſes voiſins : ainſi ſon hiſtoire hiéroglyphique ne pouvoit être chargée de beaucoup d'événemens ; ſans doute, les fragmens que nous en avons, apprendroient ce qu'il y avoit de plus intéreſſant : nous y trouverions, même indépendamment de la chronologie fabuleuſe, la chronologie au vrai ; mais ces ſecours ſont muets pour nous.

Une connoiſſance de leurs arts ne nous ſeroit d'aucun ſecours. On eſt perſuadé qu'ils avoient tout imaginé, & cela paroît vrai en effet : auſſi leur en accorde-t-on le mérite, par préférence à toutes les autres nations ; mais tous les arts étoient reſtés chez eux dans leur enfance : ils n'ont jamais connu la coupe des pierres pour former des ceintres ; leur génie vaſte ne s'attachoit qu'à porter leurs ouvrages à l'immenſité.

Ils avoient des connoiſſances étendues de la méchanique, de la ſta-

tique, & de l'hydroſtatique : ils ont conſtruit des écluſes, mais ſans doute moins commodes que les nôtres ; leur uſage demandoit en toutes occaſions un travail très-conſidérable. Diodore rapporte qu'il en coûtoit pour ouvrir l'écluſe du lac Mœris *cent cinquante mille livres* *, & autant pour la fermer.

Diod. lib. 1, ſec. 2, p. 48.

* Cinquante talens.

Leurs monumens apprennent encore qu'ils pouvoient tranſporter des fardeaux d'un poids énorme, qu'ils en ont élevés, pour ainſi dire, juſques dans les nuées : auſſi ſeroit-il intéreſſant d'avoir les plans de leurs machines ; mais il n'eſt pas vraiſemblable que les hiéroglyphes en pouvoient rendre la deſcription : ils n'ont abandonné ces caractères, que parce qu'ils ne pouvoient être employés à tous les uſages, où on mettoit les caractères communs.

Nous devons d'autant moins regretter la perte de ces machines, que nos méchaniciens ont des régles qui les mettent en état d'exécuter tout ce qu'on imagine, & que ſans doute, avec ces mêmes régles,

ils augmenteroient leurs forces autant qu'il deviendroit nécessaire. Les progrès des Egyptiens ont été très-bornés dans les arts dépendans du goût ; leurs sculptures n'ont jamais eu rien d'agréable.

Ce seroit donc leur philosophie, qu'on a tant vantée, qui pourroit exciter notre curiosité. Mais nous sçavons une partie de leurs dogmes. Ils croyoient que le monde a eu un commencement, & qu'il aura une fin : ils étoient persuadés de l'immortalité de l'ame, & leur réputation de sagesse devroit nous faire penser que toutes leurs opinions seroient des conséquences de ces premieres ; mais écoutons ce que ceux qui s'attachent le plus à vanter leur sagesse, mettent à côté de ces opinions respectables ; c'est la métempsycose ; c'est un voyage qu'ils font faire à toutes les ames, & successivement dans le corps de toutes les especes d'animaux, c'est un combat continuel entre un bon & un mauvais principe.

Ainsi un traité bien complet de cette philosophie ne pourroit servir qu'à

qu'à appuyer ce principe, que les hommes les plus ſages, qui ne ſont guidés que par leurs ſeules lumieres, s'égarent bientôt; & l'exemple de tous les ſiécles, même de ceux auxquels nous touchons & où nous vivons, rend inutiles de nouvelles preuves de ce principe. Enfin les Egyptiens ſont reſpectables en ce qu'ils ont preſque tout imaginé, & qu'ils ont toujours eu les vues les plus étendues; mais de ſi grandes vues les ont empêchés de donner les ſoins néceſſaires aux détails; & on a fait depuis eux tant de progrès dans toutes les parties, que leurs ſecours nous ſeroient entiérement inutiles.

Que le peu de ſuccès de ceux qui nous ont précédés, nous apprenne donc à nous épargner de vains efforts. C'eſt peut-être encore trop que de tenter à en montrer l'inutilité: n'allons point chercher dans les ténebres ce qui y eſt enſeveli ſans doute pour toujours: regardons l'intelligence des hiéroglyphes comme l'un de ces problêmes, qu'il eſt auſſi inutile qu'impoſſible de réſoudre:

contentons-nous de recueillir de l'hiſtoire des Egyptiens ce que les auteurs intermédiaires en ont appris ; & dans ce moment, contentons-nous de connoître, puiſqu'il eſt encore poſſible, leur conduite, ſelon les différens tems, pour tranſmettre leurs idées à la poſtérité, & de rechercher, comme nous allons le faire, comment ils ſont parvenus à ſe ſervir, pour cela, du moyen qui eſt commun à preſque toutes les nations de l'univers.

CHAPITRE IX.

Origine des caracteres communs : en quel tems les Egyptiens les ont adoptés : uſage qu'ils ont fait de ces caracteres.

LE déſir de vivre dans ſes ſucceſſeurs, le deſir de les gouverner ; deſirs ou plutôt deux paſſions, qui dominent également & ſouverainement chez les hommes, ont dû les engager, dès les pre-

miers tems, à rechercher les moyens de parler à la postérité : ajoûtons à ces puissans motifs les besoins réels des sociétés ; & il ne paroîtra point surprenant que, sans se communiquer, ils ayent fait, même dans les siécles les plus reculés, les plus grands efforts pour se mettre en état de remplir ces vues.

Les grandes nations, celles où il se trouvoit par conséquent un plus grand nombre d'hommes capables de réussir dans les entreprises difficiles, se sont procuré (a) des sor-

(a) On a prétendu que les caracteres alphabétiques étoient connus d'Adam, à qui le Créateur les avoit inspirés ; S. Augustin inclinoit pour cette opinion, & qu'ils avoient passé aux nations par Noë & ses fils. Si telle étoit leur origine, ces caracteres, quoique devenus particuliers aux nations qui s'étoient séparées, quoiqu'ils eussent éprouvé des variations, auroient nécessairement conservé des traces de leur origine commune : on y remarqueroit au moins une sorte d'analogie ; & nous voyons au contraire, que les caracteres propres aux trois gran-

tes de caractères qui paroîtront à tous ceux qui les étudieront avec attention, analogues à la sorte de génie que les circonstances où elles se sont trouvées, leur ont formées, comme nous l'avons remarqué précédemment.

Les Chinois qu'on a toujours reconnus pour être doués d'un génie phlegmatique & réfléchi, ont imaginé des caractères représentatifs des idées, & ont eu la patience d'assigner à chaque idée, en particulier, un caractère qui devoit toujours l'exprimer; tandis que les Egyptiens, qui occupoient à l'entrée de l'Afrique un pays que la nature sem-

---

des nations, les plus anciennes de l'univers, ont été imaginés avec un esprit si différent, qu'il est sensible qu'ils ne l'ont été qu'après que ces nations n'ont plus eu aucune relation entr'elles. D'ailleurs ces langues si différentes que nous voyons à toutes les nations, aussi-tôt après leur séparation, prouvent qu'elles n'avoient rien d'écrit; les mots se seroient conservés plus long-tems, s'ils avoient été tracés, qu'importe de quelle façon?

ble avoir voulu iſoler du reſte des hommes, & qui penſant n'avoir rien à craindre de leurs voiſins, ſe livroient à toute la vivacité de leur génie, traçoient la choſe même qu'ils vouloient faire entendre.

Les nations placées au couchant de l'Aſie, qui n'avoient aucune relation avec les Chinois ni les Egyptiens, qui avoient l'avantage d'occuper le berceau commun à toutes les nations, & qui, ne s'étant point tranſplantés, ont pu plutôt ſe procurer divers avantages, ont fait une plus grande quantité de découvertes utiles; c'eſt en effet de ce centre commun qu'on en a vu ſortir les plus intéreſſantes.

Les Sidoniens ou Phéniciens, (ces deux noms ont déſigné en différens tems la même nation,) ont les premiers imaginé qu'ils tireroient utilité du commerce qu'ils feroient entr'eux; & effectivement ils ſe ſont les premiers adonnés à cette ſorte d'occupation : ils ont bientôt été dans cette intention, chez leurs voiſins; & inſenſiblement, par l'eſpoir

du gain, ils se sont portés chez des peuples plus éloignés.

Hér. liv. 1, c. 1. Diod. liv. 5, p. 312. Strab. liv. 1, p. 48; liv. 3, p. 149, 150; liv. 16, p. 749. Plin. liv. 5, c. 12; liv. 7, c. 56. Pomp. Mela, c. 12.

L'histoire atteste qu'ils se transportoient sur les côtes de l'Afrique, en Egypte, dans la Gréce, en Espagne, dans les Gaules, & même dans les isles Britanniques; en sorte que ce commerce, ainsi étendu, les mit dans la nécessité indispensable de compter avec eux-mêmes & avec les autres; & cette nécessité leur fit imaginer une maniere de calculer, & conséquemment la petite quantité de caracteres suffisante pour représenter les nombres simples, qui, multipliés, leur donnoient le moyen d'achever tous leurs calculs.

Strab. liv. 16, p. 757; liv. 1, p. 787.

Les anciens les reconnoissent presque généralement pour les inventeurs de cet art; & Strabon répete plusieurs fois, que cette découverte leur appartient. Voilà donc une nouvelle & une toute autre sorte de caractere, imaginée par une nation qui n'avoit aucune relation avec les deux autres. L'usage de ces caracteres étoit à la vérité borné aux opérations du calcul; mais il fai-

ſoit naturellement naître l'idée, que des caracteres pouvoient également être applicables à d'autres uſages; & ils opérerent cet effet.

Il ſe rencontra un eſprit contemplatif, l'un de ces génies, qui ſçachant développer les rapports les plus cachés des idées qu'ils analyſent, découvrent toutes les utilités où elles peuvent conduire. Il apperçut que la langue de l'homme n'eſt capable que d'un très-petit (*a*) nombre de ſons ſimples & primitifs; que c'eſt l'aſſemblage de certains de ces ſons, qui forme les ſons complets, dont les mots ſont compoſés; & il imagina de déſigner chacun de ces

(*a*) Il n'y a point dans une langue une infinie variété de ſons, comme on le dit dans ce grand ouvrage (*), où l'on s'engage à donner des idées exactes de toutes les connoiſſances. Mais quoique la langue de l'homme ne rende qu'un petit nombre de ſons différens par les diverſes combinaiſons qu'on fait de ces ſons, ils forment l'infinie variété des mots dont toutes les langues ſont compoſées.

(*) *Dict. Encyclop. tom.* 5, *au mot* EGYPTE, *p.* 435, *col.* 2, *à la fin.*

fons primitifs, par un caractere particulier ; puis décompofant, pour ainfi dire, un mot, pour reconnoître les différens fons dont il étoit formé, & mettant de fuite les caracteres qu'il avoit destinés à représenter chacun de ces fons, il sentit bientôt qu'il avoit, pour me servir de l'expreffion confacrée, donné du corps à ce mot; & en traçant ainfi fucceffivement tous les mots d'une phrafe, il trouva moyen de rendre fa penfée durable.

C'eft ainfi, comme il eft fouvent arrivé, qu'une découverte fimple a conduit à une plus compofée ; l'auteur de celle-ci, connoiffant les caracteres numériques des Phéniciens, il eft naturel qu'il les ait adoptés pour les premiers caracteres de fon alphabet : il en aura eu un moins grand nombre à imaginer ; de forte que les premiers auront été également par la fuite alphabétiques & numériques. Il paroît, en effet, que les caracteres numériques des Phéniciens ont toujours été des caracteres de leur alphabet.

C'eft aux Syriens, en général,

que plusieurs des anciens auteurs attribuent cette découverte, la plus heureuse, sans doute, & la plus utile de toutes celles que les hommes ayent jamais faite. Mais le nom de Syrie a été donné en différens tems à une si considérable partie de l'Asie, qu'il a été commun à un grand nombre de diverses nations. On nommoit Syriens tous les peuples qui habitoient entre la mer Caspienne & les monts Taurus & Amanus, le golfe Issicus & la mer d'Egypte, & de l'occident à l'orient, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, en y comprenant même les nations situées à l'orient de ce fleuve.

Strab. liv. 16, p. 737, &c. Plin. liv. 5, c. 12. Pomp. Mela, liv 1, c. 11. Ptol. Cellarius de la Géog. ancien.

Cependant quoique les historiens, en parlant de cette découverte, l'attribuent en général aux Syriens, ils paroissent reconnoître qu'elle étoit dûe ou aux Assyriens ou aux Phéniciens. Sans nous attacher à déterminer cette distinction, nous nous contenterons de rapporter les autorités. Elles paroîtront sans doute décider en faveur des Phéniciens.

Diod. liv. 5, p. 340; liv. 3, p. 200.

Selon Diodore, les mythologues prétendoient que les Muses avoient appris de leur pere Jupiter l'art d'écrire, qu'elles avoient communiqué aux hommes; & ils répondoient à ceux qui attribuoient cet art aux Syriens, qu'ils ne l'avoient point inventé, mais que le nom de Phénicienne qu'on donne aux lettres, vient de ce que les Phéniciens ont changé leur ancienne forme pour leur donner celle que la plûpart des nations ont adoptée. Il avoit dit ailleurs, que Cadmus avoit introduit dans la Gréce des lettres qui *n'étoient connues que des Phéniciens.*

Hérod. liv. 5, c. 58. Plin. liv. 5, c. 12; liv. 7, c. 56.

Hérodote se contente de dire que les lettres dont les Grecs faisoient usage, leur venoient des Phéniciens; & Pline, qui s'explique sur l'invention des caracteres en général, puisqu'il parle en même tems des hiéroglyphiques & de ceux des Asiatiques, pense que les lettres Assyriennes avoient été de tout tems; mais en convenant avec certains auteurs, qu'elles viennent de la Syrie,

il ajoûte qu'il est certain que les Phéniciens, à qui il faisoit ailleurs honneur d'être les inventeurs de très-utiles découvertes, avoient porté dans la Gréce la connoissance des caracteres alphabétiques.

Quint-Curce dit qu'ils ont la réputation d'être les premiers qui se soient instruits de l'usage de ces caracteres, ou qui l'ayent montré aux autres nations. Pomponius Méla prétend qu'ils ont inventé les lettres dont ils ont fait connoître l'usage.

Quint-Curce, liv. 4, c. 4. Pomp. Méla, liv. 1, c. 12.

Clément d'Alexandrie rapporte qu'on prétendoit communément que les Phéniciens & les Syriens avoient imaginé les lettres, & Eusebe qui ne décide point la question en faveur des Phéniciens, assure qu'elles tirent leur origine de la Syrie.

Clém. d'Alex. Strom. liv. 1, p. 20. Eusèb. Præp. ev. l. 10, c. 5.

Enfin Lucain est d'avis que les Phéniciens ont les premiers entrepris de désigner, de distinguer par des figures les sons de la voix : il les fait également auteurs des lettres, de l'écriture, & des livres. Lire ou faire le Phénicien, sont des expressions synonymes selon Hésychius.

On pourroit citer un grand nombre d'autres paſſages d'auteurs peu connus, ou qui ont copié les premiers; mais une foule de citations montreroit plus d'envie de faire parade d'une grande recherche que de travailler à établir le fait.

Quelques critiques avoient entrepris de faire honneur de cette découverte aux Egyptiens : Platon favoriſe même cette opinion. D'autres ont cru pouvoir la donner aux Grecs; mais il n'a pas été poſſible d'en enlever la gloire aux véritables inventeurs.

Ce ſeroit inutilement qu'on entreprendroit d'en retrouver l'époque qui paroît ſenſiblement appartenir aux tems les plus reculés. Nous ſçavons que les anciens attribuoient aux dieux les découvertes dont l'origine eſt perdue dans l'antiquité; & Diodore nous a appris que les mythologues faiſoient remonter l'invention des letres à Jupiter, qui l'avoit fait paſſer, diſoient-ils, aux hommes, par le miniſtere des Muſes; & Pline, ce laborieux critique, qui avoit con-

ſulté toute l'antiquité, penſoit que les lettres Aſſyriennes avoient été connues de tout tems ; en ſorte que nous étions fondés lorſque nous prétendions, dans le chapitre précédent, qu'elles devoient être environ du même tems que les hiéroglyphes des Egyptiens & les caracteres des Chinois. Mais il ne reſte point de traces de cette origine.

Chap. VIII.

Les détails de l'hiſtoire de Sémiramis ne portent point aſſez le caractere d'autenticité pour qu'on puiſſe citer l'inſcription qu'elle fit, dit-on, tracer ſur le mont Bagiſtan, non plus que la lettre de Stabrobate à cette reine. Le livre compoſé par Job qui habitoit la partie de l'Idumée voiſine de la Syrie Phénicienne, eſt le plus ancien monument d'écriture, que nous connoiſſions ſorti de l'Aſie : encore eſt-il conſtant qu'il ne nous eſt parvenu en totalité, ou du moins en plus grande partie, que dans une traduction.

Diod. liv. 2, p. 100, 104.

Il y a pluſieurs ſentimens différens ſur l'auteur qui a donné à ce livre la forme où il eſt ; on n'eſt

pas plus d'accord sur le tems de la vie de Job. De célebres critiques l'ont cru contemporain de Jacob, & pensent que son ouvrage avoit été rédigé & traduit en hébreu par Moïse ; d'autres, qu'il étoit contemporain de ce législateur des Israëlites ; d'autres enfin, qu'il vivoit à des époques postérieures, même du tems de David ; mais il est plus vraisemblable qu'il est antérieur à Moïse de plusieurs siécles : ainsi son livre seroit un monument d'écriture de deux siécles, ou environ, plus ancien que l'époque de la sortie des Israëlites de l'Egypte.

Exod. c. 2, ỷ. 10. Joseph, Antiquit. Jud. l. 2. c. 9, 10. Actes Moïse élevé par les soins de la fille de Pharaon, avoit été instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, chez qui il n'avoit pu prendre connoissance des caracteres Phéniciens (*a*). Mais forcé de s'exiler de

(*a*) Eumolpe, historien des rois des Juifs, prétendoit que Moïse avoit enseigné les lettres aux Hébreux, & cela est vraisemblable; mais il ajoûtoit que les Phéniciens les avoient apprises des Hébreux. Clément d'Alexandrie, *Strom. l.* 1, *p.* 40.

l'Egypte pour se soustraire au ressentiment de son nouveau roi, il s'étoit refugié en Arabie au pays des Madianites, sur la côte orientale de la mer Rouge. Il y épousa la fille du prêtre de cette nation chez qui il demeura pendant quarante ans, & de qui il est vraisemblable qu'il avoit appris les caracteres Syriens, dont il a fait usage bientôt après. C'est pendant ce séjour en Arabie, qu'il aura pu y prendre connoissance du livre de Job, dont on lui attribue la traduction, & de l'ouvrage qu'il cite sous le nom de Livre des guerres du Seigneur.

des apôt. c. 7. ℣. 22. Clém. d'Alex. Strom. liv. 1. p. 40.

Nomb. c. 21. ℣. 14.

Comme les nations de l'Asie, ainsi que toutes les autres, n'avoient, dans ces tems reculés, que très-difficilement des relations entr'elles, nous devons croire que la connoissance des lettres n'est parvenue que bien des siécles après l'époque de sa dé-

---

& Eusebe, *Præp. ev. l.* 9, *c.* 26, rapportent ce sentiment d'Eumolpe, & ne paroissent point adopter cette opinion contredite par toute l'antiquité.

couverte jusqu'au pays de Madian, qui est dans un grand éloignement de celui que les Phéniciens habitoient, & qui en est séparé par des déserts, conséquemment que cette découverte avoit été faite bien des siécles avant celui de Moïse.

Toutes les difficultés qui s'étoient rencontrées pour qu'elle passât jusqu'au pays des Madianites, avoient empêché de même qu'elle ne pénétrât en Egypte. Le grand éloignement que les Egyptiens ont toujours eu pour les coutumes étrangeres; les soins qu'ils prenoient pour leur fermer l'entrée de l'Egypte, un besoin moins réel d'un secours de cette sorte, puisque les hiéroglyphes leur en tenoient lieu, & que peut-être ils ignoroient l'existence des caracteres Phéniciens, étoient autant d'obstacles qui les avoient privés jusqu'au tems de Moïse de cette découverte.

Hérod. liv. 2, c. 78, 91. Strab. liv. 17, p. 792.

Leur histoire ne dit point, il est vrai, qu'avant le siécle du législateur des Hébreux, ils ne faisoient usage d'aucune sorte de caracteres que des hiéroglyphes, & que la connoissance

des lettres alphabétiques n'avoit point encore passé chez eux. Mais l'histoire des Grecs le prouve en quelque façon.

On y apprend que Cécrops, de la ville de Saïs, chef de la premiere colonie Egyptienne, qui passa dans la Gréce vers l'an 2422 environ un siécle avant que Moïse eût fait sortir les Israëlites d'Egypte, introduisit chez les Grecs une partie des plus importans usages des Egyptiens. Il partagea en diverses classes ses sujets qui peuplerent par la suite la célebre ville d'Athenes : il établit le fameux tribunal de l'Aréopage, à l'imitation du célebre sénat des Egyptiens : il institua les mariages & les sacrifices non sanglans, tels qu'ils étoient en usage en Egypte, &c.

Marb. de Par. Ep. 1, &c. *Avant l'ére vulg. 1582.* *Diod. lib. 1, sec. 1, p. 25; liv. 5, p. 328.* *Chron. d'Euf. Athén. liv. 13, c. 1.* *Just. liv. 2, c. 6.* *Pauf. liv. 8, c. 2.*

Cécrops qui devoit être un homme très-important parmi ses concitoyens, puisque plusieurs d'entr'eux, en le faisant chef de colonie, confioient leur sort à sa conduite, Cécrops, dis-je, qui sortoit de l'une des plus considérables villes de la basse

Egypte, qui étoit sans doute de l'ordre des prêtres ou des militaires, eût connu les caractères alphabétiques, s'ils l'avoient été dans l'Egypte, & il n'eût pas négligé de s'en servir lui-même & de les faire connoître à ses nouveaux sujets; mais cette sorte de caractere étoit encore ignorée dans l'Egypte comme dans la Gréce.

Avant l'ére vulg. 1483. Marb. de Par. Ep. 9. Diod. lib. 1, sec. 1, p. 24; liv. 5, p. 329. Strab. liv. 1, p. 23; liv. 5, p. 221; liv. 7, p. 321; liv. 8, p. 371. Pauf. liv. 2, c. 16, Plin. liv. 7, c. 56.

Lorsque Danaüs, frere de Sésostris passa dans l'Argolide en 2521, cent ans après l'arrivée de Cécrops, il enseigna aux Grecs plusieurs usages utiles à la vie, que, par reconnoissance, ils avouent tenir de lui; mais ils ne disent point que ce fut lui qui leur apprit les caracteres alphabétiques, de même qu'ils ne le disent point de Cécrops. Il n'est point à présumer, puisqu'ils conviennent des obligations qu'ils leur ont, qu'ils eussent refusé de leur faire honneur de la plus importante.

Il est d'ailleurs certain qu'ils n'avoient point intention de s'attribuer cette découverte: ils conviennent la tenir de Cadmus, étranger comme

les deux autres chefs de colonie, & qui n'étant arrivé, ſelon les marbres de Paros, qu'environ ſept ans avant Danaüs dans la Béotie, où occupé des guerres qu'il eut à ſoutenir pour former ſon établiſſement, il n'avoit pu encore donner les ſoins néceſſaires pour introduire un uſage nouveau chez des peuples enſevelis dans la barbarie. *Marb. de Par. Ep. 7.*

Voilà des époques célebres dans l'hiſtoire des Grecs, & qui ont le plus grand rapport à l'hiſtoire des Egyptiens ; elles décident en quelque façon, qu'alors les habitans des bords du Nil ne connoiſſoient point encore les caracteres alphabétiques ou communs ; mais ils les ont appris bientôt après, ainſi que nous l'avons déja dit (*a*), & ils devoient *Chap. VIII, p. 189*

(*a*) C'eſt un fait conſtant que Séſoſtris, ce héros ſi célebre, étoit fils & ſucceſſeur de Pharaon Aménophis, dernier perſécuteur des Iſraëlites ; cette anecdote de l'hiſtoire Egyptienne eſt prouvée dans la premiere ſection de la chronologie du grand empire des Egyptiens.

Exod. c. 14. cette utile acquisition à Sésostris, fils de Pharaon Aménophis, qui fut submergé dans la mer Rouge, en poursuivant les Israëlites.

Hérod. liv. 2, c. 102, 107. Diod. lib. 1, sec. 2, p. 49, 51. Sésostris, le héros le plus célébre qu'ait eu la nation Egyptienne, avoit formé, dès la premiere année de son régne, le dessein de conquérir le monde entier, autant avec l'intention de faire connoître aux hommes les avantages de la société, que dans les vues de les assujettir. Il parcourut à la tête d'une armée formidable une partie de l'Afrique, l'Asie entiere, & les frontieres de l'Europe. Par-tout il réduisoit par la force les nations qui ne recevoient pas volontairement les loix & la forme de gouvernement qu'il proposoit. Il en enlevoit même les peuples pour les transporter dans l'Egypte, qu'il considéroit toujours comme la partie la plus intéressante de son empire. Les rois avoient senti, même dans les siécles de la barbarie, que leur gloire autant que leur force consistoit à commander à un plus grand nombre de sujets.

Les dépouilles des nations vaincues furent pour les soldats de Sésostris, & pour l'Egypte entiere, le principe de la richesse immense dont cette nation a joui ; mais ayant un égal desir de lui procurer de nouvelles connoissances, Sésostris s'instruisoit des usages de tous les pays où il se portoit ; ensorte qu'il dut reconnoître en Asie l'usage des caracteres alphabétiques, & se promettre de les introduire en Egypte.

Tout concouroit à l'aider dans l'exécution de ce projet. Les caracteres hiéroglyphiques dont on se servoit depuis six cents ans pour conserver les annales & les loix, pour transmettre à la postérité les principes des sciences & des arts, & les progrès qu'on y faisoit, ayant été multipliés à l'infini, opposoient des difficultés sans nombre. Plusieurs de ces nouveaux sujets qu'il avoit amenés de l'Asie, connoissoient d'avance les caracteres communs ; & Mercure Trismégiste son ministre, ce génie tant vanté dans l'antiquité, qui avoit la plus grande confiance de son

maître, qui ayant été élevé en Aſie, où il étoit né, étoit familiariſé avec ces caracteres, le ſeconda dans cette entrepriſe.

Ce ſeroit trop préſumer de la confiance des lecteurs, que de produire dans l'hiſtoire, ſans des autorités inconteſtables, un perſonnage ſous le nom ſuſpect de Mercure pour celui à qui les Egyptiens devoient particuliérement les caracteres alphabétiques, ſur-tout ayant déja attribué à un autre Mercure les caracteres hiéroglyphiques ; mais il faut remarquer que les perſonnages déſignés ſous ce nom ne l'avoient point reçu en naiſſant ; ils le devoient, ce nom, à la reconnoiſſance des peuples ; &, ainſi qu'il arrivoit le plus ſouvent en pareilles circonſtances, le nouveau nom faiſoit oublier le premier.

Syn. p. 40. Le Syncelle George parlant d'après les écrits de Manéthon, rapporte que ce prêtre d'Héliopolis, dit avoir recueilli l'hiſtoire des anciens Egyptiens, tracée par Thoth, le premier Mercure, ſur des colones en dialecte ſacrée, & qui avoit été

traduite de ce langage & caracteres sacrés par le second Mercure, fils d'Agathodémon, & pere de Tat, pour en former des livres qu'il avoit déposésdansle sanctuaire des temples. Nous reconnoissons dans ce passage de Manéthon les deux Mercures cités dans nos différens chapitres ; le premier est l'auteur des hiéroglyphes, celui qui le premier a écrit sur l'histoire des Egyptiens, & le second a rédigé les écrits de ce premier Mercure, & introduit les caracteres communs en Egypte.

Platon parle de ces deux personnages, en parlant des deux sortes de caracteres dont les Egyptiens se servoient. C'est, selon lui, Theuth qui a imaginé les plus anciens, les hiéroglyphiques ; c'est de même Theuth qui a imaginé les caracteres distingués par voyelles & consonnes, &c. Ce sont-là les deux personnages que Manéthon vient de citer, & conséquemment les deux Mercures qui étoient également surnommés Theuth ou Thoth.

Plat. liv. 10, p. 59, liv. 16, p. 315.

Cicéron les reconnoît & les dis- *Cic.*

Nat. des dieux, liv. 3, n. 22. tingue par d'autres traits de leur histoire. Il nous a déja dit que le premier Mercure Egyptien étoit fils du Nil, c'est-à-dire, du roi d'Egypte; *Chap. VIII, p. 259.* & il ajoûte que le second Mercure Egyptien, que ces peuples nomment en leur langue Thoth, comme s'appelle chez eux le premier mois de l'année, est celui que la ville de Phéné révéroit (*a*), & qui s'étant sauvé en Egypte pour avoir tué Argus, y donna des loix, & y fit connoître les lettres.

Diod. lib. 1, sec. 1, p. 14. C'est à ce même Mercure que (*b*) Diodore prétend que les Egyptiens avoient l'obligation des lettres. Il est

(*a*) Marsham, à qui il convenoit de faire paroître ce Mercure d'origine grecque, prétend que Phénée, où Cicéron dit qu'il étoit révéré, est la ville de Phénée dans l'Arcadie; mais Cicéron ne laisse point douter qu'il ne parle d'un second Mercure Egyptien, ni qu'il ne cite en même tems une ville d'Egypte. Ptolémée en parle sous le nom de la petite ville de Mercure située dans le nome Phthénot dont Bute étoit la capitale.

(*b*) On pourroit reprocher ici d'avoir employé pour établir l'existence du second

vrai

vrai qu'il le donne pour l'ami, le confident, le secrétaire d'Osiris; mais, comme nous l'avons déja remarqué, lorsqu'il parle d'après les mythologues, il attribue souvent aux anciennes divinités les faits qui appartiennent uniquement aux rois; & c'est ici un des exemples le plus sensible de cette conduite.

Nous sçavons, par les historiens qui parlent d'après les Egyptiens, les événemens du régne de Sésostris, le héros le plus célebre qu'ils ayent eu, & dont ils tiroient tant de vanité, que vraisemblablement ils l'eussent mis au rang de leurs dieux, si l'usage des apothéoses n'avoit été aboli depuis long-tems. Mais pour le décorer, ils l'associoient, pour ainsi dire, à la divinité. Ils lui donnent,

Hérod. liv. 2, c. 102, &c.
Diod. lib. 1, sec. 2, p. 49 &c.
Am. Mar. liv. 17, c. 4.

Mercure, le même passage de Diodore, qui a contribué à établir l'existence du premier; mais la conduite des mythologues justifie cette apparente irrégularité; sans doute même on n'y en trouvera plus, lorsqu'on fera attention au nombre & à l'autorité des passages qui d'ailleurs distinguent ces deux Mercures.

comme nous l'avons déja vu, dans l'inſcription de ſon grand obéliſque connu ſous le nom de l'Obéliſque de Rameſſès, tous les attributs des dieux ; ils en font même un nouveau créateur du monde ; en ſorte qu'il n'eſt point étonnant que les mythologues des tems poſtérieurs ayent rapporté au dieu Oſiris les traits de l'hiſtoire du héros Séſoſtris, qu'on avoit voulu confondre avec les dieux.

Elien, liv. 12, c. 4; liv. 14, c. 34. Euſ. Præp. ev. l. 1, t. 9, 10, p. 32, 36. Chron. d'Euſ. & chron. de Scal. p. 15, édit. de 1606.

Elien appuie cette explication du paſſage de Diodore : il apprend que ce fut de Mercure que Séſoſtris apprit les loix qu'il donna aux Egyptiens ; & Euſebe qui a parlé du premier Mercure, auteur des hiéroglyphes, ſurnommé Thaautus, l'un des Cabires fils de Sidec, parle, dans ſa Chronique, du ſecond Mercure qu'il ſurnomme Triſmégiſte, qu'il dit avoir été le perè de Tat, & qu'il fait, de même que ſon fils, contemporain de Moïſe & de Séſoſtris.

Il eſt donc conſtant, par toutes ces autorités, que Mercure Triſmégiſte, qui ſelon Manéthon, au rapport du Syncelle, étoit pere de Tat,

& avoit formé des livres de tout ce qui avoit été tracé ſur des colomnes par le premier Mercure ; qui , ſelon Cicéron , avoit fait connoître les lettres aux Egyptiens ; à qui, ſelon Diodore , les Egyptiens avoient l'obligation de la connoiſſance des lettres , & dont il parle ſous le titre du ſecrétaire d'Oſiris ; qu'Elien dit avoir appris les loix à Séſoſtris , & qu'Euſebe fait contemporain de Moïſe & de Séſoſtris , eſt en effet celui qui a enſeigné aux Egyptiens les lettres alphabétiques.

Les Egyptiens , toujours reconnoiſſans , toujours exceſſivement ſenſibles aux ſervices qu'ils recevoient , avoient payé par des honneurs divins les premiers inſtituteurs ; mais ils n'admettoient plus de nouvelles divinités. Cependant , pour faire éclater leur reconnoiſſance envers le célebre miniſtre , à l'exemple des anciennes apothéoſes , où on donnoit aux héros les noms des dieux immortels , ils ſubſtituerent au nom que le miniſtre de Séſoſtris avoit reçu en naiſſant , ceux de Mercure

& de Theuth ou Thoth, illustres par le souvenir des inventeurs des hiéroglyphes ; & comme le nouveau Mercure réunissoit en lui le mérite des deux autres, ils lui donnerent encore le nom de Trismégiste, ou trois fois Grand, qui distingue toujours l'auteur des caracteres alphabétiques en Egypte, des auteurs des caracteres hiéroglyphiques.

Ainsi nous pouvons parler de Mercure comme d'un personnage connu ; l'ami, le confident, le ministre de Sésostris : il l'aida, dans tous les établissemens que ce grand héros fit en Egypte, à donner des loix, à faire fleurir les arts & les sciences, & établir l'usage des caracteres alphabétiques. Ainsi nous connoissons l'époque de cet événement. Il ne travailla à faire connoître ces caracteres aux Egyptiens, qu'après le retour de Sésostris, c'est-à-dire, vers l'an 2525 : ainsi nous voyons comment ceux des Grecs qui prétendoient avoir connu les lettres avant les Egyptiens, pouvoient soutenir cette prétention,

Av. l'ère vulg. 1479.

Diod. liv. 5, p. 328. Marb. de Par. Ep. 7.

plutôt que par les fables qu'ils débitoient ; c'eſt qu'en effet, Cadmus de qui ils les tiennent, étoit arrivé en Béotie environ dix ans avant cette époque.

Triſmégiſte s'étoit attaché à recueillir & à tranſcrire en caracteres alphabétiques les ouvrages du premier Mercure : ils conſiſtoient dans les origines de la nation, dans les premieres loix ; ils traitoient des anciens dieux & du culte, & des parties connues alors des ſciences & arts. Il ajoûta à ce recueil les ouvrages des prêtres, ſucceſſeurs du premier Mercure, qui, pour ſuivre ſes vues, avoient, comme lui, tracé dans des antres réſervés par la nature, dans des ſouterreins conſtruits à cette intention, ſur des colomnes, ſur des pyramides, & enfin ſur tous les monumens, une ſuite des annales, les nouvelles loix, & les progrès qu'on faiſoit dans les ſciences & les arts. *Syn. p. 40. Am. Mar. liv. 22, c. 15.*

Il diviſa en quarante-deux volumes (*a*) toute cette immenſe col-

(*a*) Nous avons inſinué ci-devant,

Clém. d'Alex. Strom. liv. 6, p. 196.

lection, & la distribua par matieres, pour en former six corps d'ouvrage, qui comprenoient ensemble toutes les parties de cette sagesse si vantée des Egyptiens : le premier, composé de deux volumes, étoit un recueil des hymnes qu'on chantoit en l'honneur des dieux & des régles prescrites aux rois pour la conduite de leur vie :

Le second, de quatre volumes qui traitoient de l'astrologie, & particuliérement de la disposition des étoiles fixes, de la conjonction du soleil & de la lune, de leur clarté, & de leur orient.

Le troisieme réunissoit, dans six volumes, les traités des hiéroglyphes, de la description du monde,

---

Chapitre VIII, p. 293, que l'invention du *papyrus* chez les Egyptiens, devoit être environ du même tems où ils ont abrégé leurs hiéroglyphes; en effet cette découverte est très-ancienne, & elle subsistoit sans doute avant Trismégiste, qui n'auroit pu entreprendre sans ce secours, cette collection que Manéthon lui attribue.

de la géographie, du cours du soleil, de la lune, & des cinq planettes errantes. Ces différens traités étoient suivis d'une description de l'Egypte & du cours du Nil, & d'un détail de tous les instrumens & ornemens des sacrifices, d'une indication des lieux qui y étoient convenables, de la forme des tables, & en général de tout ce qu'il falloit nécessairement y employer.

Dix autres volumes formoient le quatrieme corps de cet ouvrage, & enseignoit l'étendue du respect qu'on devoit aux dieux & à la religion des Egyptiens, & les motifs de ces respects, & traitoient particuliérement des sacrifices, de l'offrande des prémices, des hymnes, des prieres, des pompes, des jours de fêtes, &c.

La cinquieme partie de cet ouvrage immense, composée de même de dix volumes distingués par le nom des sacerdotaux, comprenoit le code des loix, la théologie ou l'histoire des dieux de l'Egypte, & en général tous les devoirs du sacerdoce.

La sixieme traitoit, dans six vo-

lumes, de toutes les connoissances que jusqu'alors les Egyptiens s'étoient procurées dans l'art de rendre la santé aux hommes, ou de l'entretenir; 1° de l'anatomie; 2° des maladies en général; 3° des instrumens propres aux opérations; 4° des médicamens; 5° des maladies de l'œil; 6° enfin de celles qui sont particulieres aux femmes.

Trismégiste (*a*) trouva sans doute,

(*a*) Il convenoit à Warburton pour son systême, de supposer Trismégiste, inventeur des caracteres communs; & pour faire paroître un motif, qui engageoit ce ministre à chercher cette découverte, ayant remarqué que Clément d'Alexandrie nomme ces caracteres épistolographiques, il conclut que Trismégiste les avoit imaginés pour envoyer les ordres secrets aux gouverneurs des provinces. Il n'est rien que l'esprit systématique ne sçache plier à son utilité. Trismégiste, en les imaginant à cette intention, en auroit sans doute inspiré l'intelligence à tous les gouverneurs. Mais c'est un trop grand miracle pour un demi dieu; le seul que l'antiquité lui reconnoisse est d'avoir rédigé tous les écrits hiéroglyphi-

parmi le grand nombre de prisonniers
que Sésostris avoit amenés de l'Asie,

---

ques du premier Mercure, & des prêtres ses successeurs, & de les avoir transcrits en caracteres communs ; celui-ci suffit pour avoir fait toute sa grande réputation.

Le nom d'*épistolographique* que Clément donne aux caracteres communs, doit être postérieur de bien des siécles à l'acquisition que les Egyptiens en ont faite. Ces caracteres n'ont pu servir que très-tard aux relations que les hommes ont entr'eux, puisqu'il falloit pour cela, que l'usage en eût été presque universel.

On a adopté le systême de Warburton, il est séduisant, il est philosophique ; mais rappellons-nous que ce sont les raisonnemens des anciens philosophes, souvent admirables par leur morale, qui ont répandu la plus grande obscurité sur l'histoire ancienne. Ne donnons notre confiance qu'aux récits simples des historiens ; Trismégiste n'a point imaginé les caracteres : il les avoit appris en Asie où ils étoient en grand usage, quand il est né. Les Grecs lui ont donné le titre d'Inventeur, dans le même sens que le restaurateur d'une ville en étoit souvent, se-

des gens assez instruits dans l'usage des lettres alphabétiques, pour l'avoir aidé à exécuter ce grand ouvrage, sur-tout à en multiplier les copies, qu'il déposa, comme le dit Manéthon, dans les sanctuaires de chacun des temples de l'Egypte.

Syn. p. 40.

Indépendamment de ce que ce dépôt étoit un corps complet de tous les différens objets qui avoient acquis aux Egyptiens cette haute réputation de sagesse, il étoit par lui-même le principe de l'art d'écrire pour les prêtres qui devoient l'acquérir. Ils avoient été les seuls qui se fussent attachés à connoître & à pratiquer les hiéroglyphes, & ils étoient aussi les seuls qui d'abord prissent connoissance des caracteres communs.

Les prêtres des différentes classes les enseignoient à leurs enfans, de même que les hiéroglyphes, dont

Diod. lib. 1, sec. 2, p. 72, 73.

lon eux, le fondateur, & de même qu'ils ont donné à Cadmus celui d'inventeur de ces mêmes caracteres, parce qu'il les leur avoit enseignés.

l'usage subsista encore pendant assez long-tems, mais dans un esprit tout différent. Nous avons remarqué qu'ils ne furent plus depuis employés que dans le style symbolique, & seulement pour les objets consacrés au secret dans chaque société; au lieu que les caracteres alphabétiques étoient mis à tous les usages où on avoit employé les hiéroglyphes par les premiers élémens, sur-tout pour traiter des sciences & des arts.

Chap. VIII, p. 290.

Nous sommes parvenus à reconnoître le nombre des différentes sortes de caracteres dont les Egyptiens se sont servis. On a vu, d'après le passage de Clément d'Alexandrie, appuyé & éclairci par des passages de divers autres auteurs, qu'ils n'en ont jamais eu que de deux sortes; & dans le chapitre suivant, non seulement quels sont les auteurs des hiéroglyphes, mais encore que cette sorte de caractere étoit toujours la même, soit en traitant des ouvrages de la religion, soit en traitant de la politique, de l'histoire & des sciences; & que si les expres-

Chap. VII, p. 234, &c.

Chap. VIII, p. 256, &c.

sions *d'écriture sacrée*, *d'écriture profane*, dont se servent les écrivains Grecs, ont paru désigner différens caracteres, c'est que, pour autoriser des opinions particulieres, on a donné différens sens à des mots synonymes en eux-mêmes.

Enfin on a vu que les caracteres hiéroglyphiques, uniques dans leur espece, ont été employés d'abord par les premiers élémens, soit pour les matieres sacrées, ou pour les profanes, & ensuite aux différens sens du style symbolique, même avant & après qu'on se fût avisé d'abréger ces caracteres. Il en a été de même des caracteres communs ou alphabétiques; les Egyptiens les employoient aux écrits sacrés comme aux ouvrages profanes; & on ne doit pas compter comme une différence dans le fond, celle qui s'est trouvée dans la forme qu'on a pu leur donner, avant qu'ils en ayent eu une fixe. Cette sorte de variation chez eux est la même qu'on a vue chez tous les peuples qui ont écrit.

Cependant, en prêtant aux expressions des anciens le sens qu'on veut leur trouver, on est parvenu à pouvoir dire qu'ils avoient des caracteres communs, qui ne servoient que pour le sacré. Par exemple, Eusebe rapporte, d'après Sanchoniathon, que les livres déposés dans les temples, étoient écrits en caracteres Ammonéens, qui n'étoient point connus de tout le monde, & sans s'être donné le soin de découvrir l'origine de ce nom d'Ammonéens : on suppose comme constant, qu'il désigne, dans le genre de caracteres alphabétiques, les caracteres sacrés des Egyptiens.

Euseb. Præp. ev. l. 1, c. 9, p. 32.

Mais avec une étude plus approfondie de l'histoire des Egyptiens, on auroit vu que ce nom d'Ammonéens désigne en général les caracteres enseignés par Trismégiste, & qu'ils devoient avoir ce nom, qui les distingue des caracteres hiéroglyphiques imaginés par un ancien roi de Thèbes. Sésostris faisoit sa résidence à Diospolis du Delta, capitale des états qu'il tenoit de ses

Chap. VI, p. 203. Sur la

cap. du royaum. de Diospolis du Delta. peres. Cette ville, outre le nom de Diospolis, avoit encore le nom de No-Ammon, & comme c'étoit dans cette ville que Trismégiste, ministre de Sésostris, habitoit, il étoit naturel qu'on en ait donné le nom à cette singuliere & utile découverte.

Mais les caracteres Ammonéens, dira-t-on d'après Eusebe, n'étoient pas connus de tout le monde; le fait est vrai: aussi Diodore nous a-t-il dit qu'il n'y avoit que ceux des Egyptiens à qui l'usage d'écrire étoit nécessaire qui apprissent à lire. D'ailleurs les caracteres chez les Egyptiens avoient insensiblement changé de forme, & tout le monde ne lisoit plus les anciens. Tous les François ne lisent point les anciennes écritures françoises. *Diod. lib. 1, sec 2, p. 73.*

Néanmoins la conjecture qui montre des caracteres sacrés chez les Egyptiens, autorise à conjecturer qu'il y en avoit de même chez les autres nations; & ces conjectures, à la faveur de quelques interprétations d'expressions, se servent réciproquement de preuves; de sorte

qu'on croit voir même chez les Grecs & chez les Hébreux des caracteres particuliers pour l'usage des temples. Mais nous connoissons trop les usages de ces nations, pour former même des doutes sur le fait : l'écriture sacrée étoit distinguée chez eux de l'écriture profane ; mais elle ne différencioit que par le style & les matieres qu'on y traitoit.

Nous ne voyons point que les oracles chez les Grecs étoient écrits avec d'autres caracteres que ceux qui servoient à toute la nation ; mais il y avoit une façon de les exprimer énigmatiquement, dans un sens figuré qui leur étoit propre. Les pséaumes chez les Hébreux n'avoient point un caractere particulier, non plus que le Pentateuque : tous les Hébreux lisoient la Bible, & tous la transcrivoient avec les caracteres dont les Rabbins se servoient pour écrire leurs folies : nous avons des ouvrages sacrés, & nous n'avons point de caracteres qui leur soient destinés ; & ils n'en sont pas moins respectés. Il faut, dans la physique, des expériences pour faire

recevoir des conjectures; il faudroit bien n'en laisser passer dans l'histoire, qu'à l'aide des monumens.

Quoique l'antiquité dépose que les livres de Trismégiste étoient écrits en caracteres alphabétiques; quoique nous ne puissions douter que ces caracteres ne fussent venus aux Egyptiens des peuples de l'Asie, nous ignorons s'ils ressembloient d'abord à ceux des Syriens ou Phéniciens, ou si Trismégiste leur avoit donné une forme devenue propre à l'alphabet Egyptien; les monumens qui restent de cette écriture sont tous très-modernes, en comparaison de ceux qui sortoient de ses mains.

Dansla suite des tems, après que ces caracteres eurent reçu une forme fixe, après avoir été long-tems réservés à la connoissance des prêtres, & sans doute lorsque le commerce est devenu plus étendu parmi les Egyptiens, les caracteres ont enfin été communiqués(*a*) aux particuliers

Diod. lib. 1,

(*a*) Diodore, en parlant des caracteres,

qui les employoient dans tous leurs besoins ; mais, comme nous l'avons vu, il n'y avoit que ceux à qui ils étoient nécessaires qui se donnassent le soin de les apprendre. *sec 2, p. 73, liv. 3, p. 144.*

Il y a bien des siécles qu'on ne retrouve plus de moyens pour s'instruire de ce qu'étoient ces différens caracteres, que celui de les étudier

---

communs, a dit qu'ils n'étoient enseignés qu'aux enfans des prêtres ; & ailleurs, qu'ils servoient à toute la nation : on pourroit lui reprocher de se contredire ; mais il faut remarquer qu'il ne fait point une histoire chronologique de l'Egypte : il traite de suite certaines matieres, & rapporte en divers endroits les usages des différens tems ; ce qu'il dit des caracteres communs, a rapport, comme on le voit, à deux époques très-distantes. Lorsque les premiers voyageurs Grecs passerent en Egypte, ces caracteres y étoient connus comme dans la Gréce ; ensorte qu'ils n'eurent pas besoin de prendre connoissance des hiéroglyphes. Hérodote n'en dit rien. Il n'en est parlé que par ceux qui ont écrit depuis que l'usage en a été négligé, & comme d'un objet de curiosité. Voilà pourquoi nous les connoissons si mal.

d'après les monumens qui subsistent en Egypte. Les plus anciens sont couverts d'hiéroglyphes, tels qu'ils sont décrits par les voyageurs anciens & modernes : on voit, sur plusieurs de ces monumens, des hiéroglyphes abrégés, c'est-à-dire, qui ne sont tracés qu'au premier trait ; on voit sur d'autres un mêlange des anciens hiéroglyphes & des hiéroglyphes abrégés : il y en a quelques-uns enfin où on ne trouve que des caracteres communs ; on rencontre ceux-ci plus communément sur les bandelettes qui enveloppoient les mumies ; enfin ces caracteres communs paroissent souvent mêlés avec des hiéroglyphes ordinaires, & avec des hiéroglyphes abrégés.

Nous avons parlé ailleurs de la façon de disposer les hiéroglyphes ; ce même usage s'est continué pour les caracteres communs. Des lignes paralleles & horizontales sont conduites de droite à gauche, ainsi qu'en usoient presque toutes les nations de l'Orient : on les trouve quelquefois alternativement de droite à

gauche, & de gauche à droite, c'eſt-à-dire, dans la diſpoſition que les Grecs nomment *bouſtrophédon*; ailleurs, elles ſont paralleles de haut en bas. On voit d'autres fois ces caracteres, particuliérement ſur les bandelettes qui enveloppoient les mumies, diſpoſés par colomnes de près de deux pouces de largeur, & ſéparées d'un trait négligement tracé. Les lignes ſont conduites de droite à gauche dans chacune de ces colomnes qui ſont ordinairement ſurmontées de quelques hiéroglyphes, &c.

Ces hiéroglyphes, ou plutôt l'intention qui a pu les faire mettre à la tête de ces colomnes eſt naturellement expliquée par la place qu'ils occupent. Les dévots Egyptiens s'adreſſant à toutes les divinités, pour implorer leur ſecours en faveur de celui qu'ils pleuroient, leur adreſſoient à chacun en particulier des prieres & des vœux, & traçoient à la tête de la formule la divinité ou ſon ſymbole. Ces hiéroglyphes étoient là au même uſage que ces mignatures placées à la tête de cha-

cune des parties en quoi ſont diviſés les anciens manuſcrits, & que les vignettes ou gravures que nous ajoûtons encore à nos ouvrages pour rendre plus ſenſibles les parties les plus intéreſſantes.

Tels étoient les différens caracteres d'écriture chez les Egyptiens; tels étoient, dans les différens tems, ſuivant le témoignage des différentes ſortes de monumens, la façon qu'ils avoient de les employer. On avoit long-tems confondu les hiéroglyphes abrégés avec les caracteres communs; mais plus d'attention & de nouvelles découvertes ont déterminé les idées, ſur leſquelles, cependant, des conjectures répandent de nouvelles incertitudes, qui, ſelon l'effet ordinaire, retarderont encore les progrès dans cette partie.

Quoique les monumens enſeignent que les Syriens ſont les auteurs des caracteres communs, quoique l'hiſtoire faſſe connoître en quel tems ils ſont parvenus à la connoiſſance des Egyptiens, & à qui ils en avoient l'obligation, cepen-

dant l'ancien préjugé (*a*), qui leur accorde toutes les découvertes, suggere encore des moyens de leur supposer, au préjudice des Asiatiques, l'invention de ces caracteres.

On croit voir, dans les monumens de cette écriture des lettres qui ressemblent à des hiéroglyphes abrégés, & cette ressemblance autorise à prétendre qu'elles ne sont autre chose que ces hiéroglyphes rendus d'une façon encore plus simple ; en-

(*a*) Tandis que l'on croyoit devoir attribuer toutes les découvertes aux Egyptiens, Vossius, pour leur donner celle des caracteres communs, s'efforçoit d'établir que Cécrops les avoit portés en Gréce. C'est dans la même intention que d'autres supposent que Cadmus, à qui les Grecs les devoient, étoit Egyptien. Il est vrai qu'il étoit fils d'Agénor, frere du pere de Sésostris ; mais Agénor, dit Apollodore, *liv.* 2, *c.* 1 ; *liv.* 3, *c.* 1, avoit passé en Phénicie, où il régna, & où naquit son fils Cadmus qui y fut élevé, & qui y apprit les lettres alphabétiques que, par la suite des tems, il porta dans la Gréce. Eusebe, *liv.* 1, *c.* 6, dit qu'il les porta de Phénicie en Gréce.

sorte qu'on laisse au moins en question si les Egyptiens les ont appris des Syriens, ou si les Syriens les ont appris des Egyptiens; & les comparaisons où l'on s'arrête dans l'examen des monumens, autorisent au moins le soupçon qu'elles sont originairement Egyptiennes.

Pour appuyer ce soupçon, on observe d'ailleurs que les caracteres de l'écriture Egyptienne ne ressemblent point à ceux des nations de l'Asie; que leurs caracteres n'étoient propres qu'à eux seuls, & qu'ils en avoient un plus grand nombre; mais est-il en régle de conclure de tout cela, qu'ils ont inventé leurs caracteres?

1° Les caracteres des Chaldéens, ceux des Hébreux, ceux des Palmyréniens, &c. ne se ressembloient point entr'eux; ceux des Grecs même qui les tenoient directement des Phéniciens, étoient encore tous différens: pourquoi ne prétendroit-on pas qu'ils ont imaginé leurs caracteres, puisque par cette même raison on veut que les Egyptiens ayent imaginé les leurs?

2° On remarque que les caracteres des Egyptiens n'étoient propres qu'à eux seuls, & Diodore le dit ; mais ceux des Chaldéens, des Palmyréniens, des Grecs, &c. étoient particuliers aussi à chacun de ces peuples ; & on ne pense point pour cela, qu'ils les eussent imaginés ; on juge qu'ils ont fait par des raisons inconnues, des changemens à ceux qu'ils avoient appris, ou que ces changemens se sont introduits insensiblement ; & on ne veut point penser de même à l'égard des Egyptiens, quoique nous connoissions un des plus puissans motifs qui avoit dû les engager à faire ce changement. Ils ne craignoient rien tant que de paroître adopter des coutumes étrangeres ; & ils déguisoient l'emprunt qu'ils avoient fait, en raprochant les nouveaux caracteres de la forme de leurs anciens.

Diod. liv. 1, p. 144.

Hérod. l. 2, c. 78, 91. Strab. liv. 17, p. 792.

3° Les Egyptiens, dit-on encore, avoient un plus grand nombre de lettres que toutes les autres nations ; mais nous voyons que toutes celles de l'Asie qui avoient un alphabet,

en avoient toutes plus ou moins les unes que les autres. Sans doute, ces langues, particuliérement la langue Egyptienne que nous ne connoiſſons point, les rendoient néceſſaires ; ou plutôt c'eſt qu'on n'avoit point encore bien ſenti le méchaniſme des lettres alphabétiques, & qu'au lieu de ſe contenter des caractères qui repréſentent les ſons ſimples, les ſons primitifs, on en avoit imaginé plus ou moins, qui marquent des ſons réunis, & qui dans le fond ſont inutiles. Rarement une invention eſt bornée dans ſon origine au point de ſimplicité qui en fait la plus grande perfection, & ſouvent les hommes gâtent ce qu'ils penſent perfectionner.

Cette multitude de lettres doubles que les Egyptiens avoient ajoûtée à celles qu'ils avoient reçues des Phéniciens par le miniſtere de Triſmégiſte, forme ſans doute le nombre de celles qui reſſemblent à leurs hiéroglyphes abrégés, qu'ils auront imités pour leur faire porter le caractere de leur invention, ou parce qu'ils les auront

auront deſſinés d'après quelques inſtrumens d'uſage parmi eux, dont les repréſentations étoient néceſſairement entrées dans l'écriture hiéroglyphique, ou enfin parce que les hommes naturellement imitateurs, ſur-tout dans les tems où le peu d'uſage avoit moins multiplié les idées, auront copié ce qu'ils avoient le plus habituellement ſous les yeux.

Quoique nous ne puiſſions point douter que les lettres alphabétiques des Egyptiens ne leur ſoient venues des Syriens, nous ne devons plus eſpérer de les lire; elles leur étoient devenues propres, & nous n'en connoiſſons point la valeur, particuliérement de celles qu'ils ont ajoûtées. D'ailleurs les mots ne ſont point ſéparés les uns des autres ſur les monumens qui en reſtent; enſorte que ne ſçachant point la langue Egyptienne, nous ne ſçaurons jamais ſi nous liſons un mot entier, ou ſi nous en joignons pluſieurs enſemble. C'eſt-là le plus grand des inconvéniens qui s'oppoſent à la lecture de tous manuſcrits écrits ainſi de

suite, quand on en ignore la langue.

Concluons enfin que les hommes, ayant été dispersés dans leur origine, n'ayant conservé aucune relation avec leurs voisins, s'étant fixés dans des pays entiérement différens, les uns habitans des montagnes, d'autres de vastes plaines, ceux-ci les bords de la mer ou des grands fleuves, ceux-là s'étant plus éloignés dans les terres, ce fut la nécessité de se procurer les besoins de la vie qui leur a fait imaginer une infinité de choses, dont l'idée ne se présentoit point à ceux qui étoient dans différentes situations, & qui n'avoient pas les mêmes besoins, ni ne pouvoient même user des mêmes moyens. Mais indépendamment de ce que toutes les nations avoient des besoins qui leur étoient propres, elles en avoient de communs à l'état de l'homme ; & l'on remarquera à l'égard de ceux-ci, que toutes se sont procuré les mêmes secours, mais par des voies qui ne se ressemblent pas.

Le moyen de transmettre les idées à la postérité, étoit un des besoins de

Google

la derniere ſorte ; une nation a imaginé les caracteres hiéroglyphiques, d'autres les caracteres repréſentatifs des penſées ; d'autres ont écrit en peinture ; d'autres enfin, plus intelligentes ou plus heureuſes, ayant apperçu l'uſage qu'on pouvoit faire des ſons, ont imaginé, en les repréſentant, de ſe faire des lettres.

C'eſt ce moyen plus utile, plus commode, qui a été adopté par pluſieurs nations, & qui a été communiqué aux Egyptiens par Séſoſtris & par Triſmégiſte : ce ſont ces mêmes lettres qui ont changé de forme, & dont le nombre a été augmenté chez eux, comme il eſt arrivé chez preſque toutes les nations qui les ont adoptées. Cette découverte n'étoit point encore au degré de perfection où elle eſt arrivée depuis ; enſorte que chacun la rendoit propre au génie de ſa langue.

N'ôtons point aux Syriens la gloire que toute l'antiquité leur accorde, ne cherchons cependant point à découvrir ſur quelles régles ils avoient d'abord établi leur art d'é-

crire. La preuve que s'ils avoient des régles, elles étoient très-imparfaites, c'eſt que toutes les nations qui ont adopté cet art, y ont fait des changemens ; aucune même n'a pu ſe faire de régles, qu'après un très-long uſage. Alors chacune s'en eſt fait de particulieres, de façon que nous devons moins nous perſuader que les nôtres puiſſent jamais éclairer ce chaos. Les critiques les plus attentifs penſent que ſi on ne veut point avoir de mépriſe à ſe reprocher, on ne doit jamais, quand l'hiſtoire a parlé, ni lui ſubſtituer des conjectures, ni en mêler à ſes recits. Ce ſentiment ſi ſage, ſi circonſpect devroit bien être plus reſpecté.

Fin du Tome I.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Chancelier un Manuſcrit ayant pour titre: *Mémoires hiſtoriques & critiques ſur l'ancienne Egypte, par M. D'ORIGNY, Chevalier de l'Ordre de S. Louis, ci devant Capitaine de Grenadier au Régiment de Champagne.* Il m'a paru que l'ouvrage faiſoit honneur aux profondes connoiſſances de l'auteur, & qu'il méritoit d'être favorablement accueilli du public. Fait à Paris, ce 15 Décembre 1761.

Signé CAPPERONNIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé PHILIPPES VINCENT fils, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſire-

roit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *Mémoires historiques & critiques sur l'ancienne Egypte, par M. d'Origny, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de saint Louis*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au

long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & feal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur BERRYER, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée,

& qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le quatrieme jour du mois de Février l'an de grace mil sept cent soixante-deux.

Par le Roy en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 591, fol. 297, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 21 Mai 1762.

Signé, MOREAU, *Adjoint.*

EXTRAIT du Catalogue des Livres qui se trouvent chez VINCENT, rue S. Severin.

DICTIONNAIRES.

LE grand Dictionnaire historique de *Louis* Moreri, ou le Mélange curieux de l'Histoire sacrée & profane, nouvelle édition, dans laquelle les Supplémens sont refondus, *in-folio*, 10 *vol.* Prix de la souscription à 180 l.

Dictionnaire Universel François & Latin, vulgairement appellé *Dictionnaire de Trévoux*, *in fol.* 7 *vol.* derniere édition, augmentée considérablement. 168 l.

Supplément au même Dictionnaire de Trévoux (pour les précédentes éditions en 5 ou en 6 *vol. in-fol.*) 1 *vol.* 34 l.

Abbrégé dudit Dictionnaire de Trévoux, *in-4°.* 2 *vol. sous presse.*

Dictionnaire de Cas de conscience, par M. Pontas, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée considérablement, *sous presse.*

Abbrégé du Dictionnaire de Cas de conscience, par M. Pontas, *sous presse.*

Dictionnaire géographique, historique & critique, &c. Par M. Bruzen de la Martiniere, *in-fol.* 6 *vol. sous presse.*

Abbrégé portatif du Dictionnaire géographique de la Martiniere, *in-8°*, 1759. 5 l.

Dictionnaire portatif de la Langue françoise, extrait du grand Dictionnaire de *Pierre Richelet*, *in-8°.* 5 l.

Dictionnaire d'Architecture Civile, Militaire & Navale, *in-4°. sous presse.*

Dictionnaire de la basse latinité, ou Glossaire de Du Cange *in-fol.* 6 *vol.*

Dictionnaire portatif de santé, *in-8°.* 2 *vol.* édit. 1761. 9 l.

Annales typographiques, ou la Notice du progrès des connoissances humaines, par une Société de Gens de Lettres, *in-8°. Il en paroît un Cahier chaque mois, qui se vend seize sols. On souscrit pour les douze Cahiers de l'année, 9 liv. 12 sols. Le port par la Poste, est 4 sols dans toutes les Villes du Royaume.* C'est à l'année 1760 qu'elles commencent.

Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglois, *in-4°. 15 vol.* avec Cartes & Figures, Hollande. 180 l.

Abbrégé chronologique de l'Histoire universelle, *in-8°.* petit format. 1757. 4 l. 10 f.

Histoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Piéces justificatives, composée sur les Originaux, enrichie de divers Monumens, avec Cartes, Figures & Vignettes en taille-douce, par D. Vaissette, *in-fol. 5 vol.* 100 l.

Abbrégé de l'Histoire de Languedoc, par le même, *in-12. 6 vol.* 15 l.

Histoire militaire des Suisses, par M. le Baron de Zurlauben, *in-12. 8 vol.* 20 l.

Le Code militaire des Suisses, *in-12. 4 vol. sous presse.*

Bibliothéque historique, politique & militaire, contenant le Général d'Armée, par Onozander, & différentes Piéces de MM. Condé, Turenne, d'Asfeld, &c. *in-12. 3 vol.* 1760. 7 l. 10 f.

Mémoires & Lettres de Henri, Duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline, publiés pour la premiere fois, par M. le Baron de Zurlauben, *in-12. 3 vol.* 1758. 7 l. 10 f.

Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo Sarpi, traduite de nouveau en françois, avec des notes critiques, par P. Fr. Le Courayer, derniere édition, à laquelle on a joint plusieurs Piéces importantes, & la défense de l'Auteur, *in-4°. 3 vol.* Amsterdam, 1751. 30 l.

Histoire de l'Eglise en abbrégé, depuis le commencement du monde, jusqu'à présent, par M. Du-Pin, *in*-12. 4 *vol.* 10 l.

Histoire profane, depuis son commencement jusqu'à présent, contenant les tems obscu s & fabuleux; l'Histoire des événemens arrivés dans tous les tems; les différentes Religions, & les Hommes illustres qui ont vécu dans chaque siécle, &c. par le même, *in*-12. 6 *vol.* 15 l.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg, avec Cartes, *in*-12. 2 *vol.* Berlin, 1751. 6 l.

Les Annales de l'Ordre de S. Benoît, *in-fol.* 6 *vol.*

Gallia Christiana in Provincias Ecclesiasticas distributa, &c. *in-fol.* 11 *vol.*

Discours historiques, critiques & politiques sur Tacite, traduits de l'anglois de M. Th. Gordon, nouv. édit. *in*-12. 3 *vol.* Amsterdam, 1751. 9 l.

Institutions abbrégées de Géographie, par M. Maclot, *in*-12. petit format, 1759. 2 l. 5 f.

Géographie générale de Varenius, traduite de l'anglois, *in* 12. 4 *vol.* avec Figures, 1755. 10 l.

Essais politiques sur l'état présent de l'Europe, *in*-12. 2. *vol.* Amsterdam, 1757. 4 l.

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoissances humaines, *in*-8°. petit format.

Le Comédien; Ouvrage divisé en deux parties, par M. Remond de Sainte-Albine, nouv. édit. augm. & corrigée, *in*-8°. 4 l.

Le Réformateur, ou Nouveau projet pour régir les Finances, pour augmenter le Commerce, la Culture des Terres, &c. nouvelle édit. *in*-12 2 *vol.* Amsterdam, 1757 4 l. 10 f.

Le Réformateur réformé. *Broch.* *in*-12. 1756. 12 f.

Poliergie, ou Mêlange de Littérature & de Poësies par M. de V***, *in*-12. 1757. 2 l. 10 f.

L'Arcadie moderne, ou les Bergeries sçavantes,

Pastorale héroïque, *in*-12. 1757. 2 l. 10 f.

Calculs tout faits depuis 1 denier jusqu'à 5000 liv. avec un Tarif des intérêts; des poids, mesures, &c. & une Table à tant par an, combien par jour, depuis 30 f. jusqu'à 100000 l. par M. Mesange, *in*-12. nouvelle édition, 1757. 2 l. 10 f.

De Barreme.
- L'Arithmétique, *in*-12. 2 l. 10 f.
- Les Comptes faits, *in*-12. 2 l. 10 f.
- —— Les mêmes Comptes faits, *in*-24. 1 l. 10 f.
- Le Livre nécessaire, 2 l. 10 f.
- Traité des Parties doubles, *in*-8°. 4 l.

Elémens de Géométrie, traduits de l'anglois de Th. Simpson, *in*-8°. 1755. 4 l.

Recueil de Contes & Fabliaux, *in*-12. 3 *vol.* petit format, 1756. 6 l.

Œuvres galantes & amoureuses d'Ovide, traduct. nouv. en vers françois, *in* 8°. Amsterdam, nouv. edit. 1757. 4 l. 10 f.

Lettres d'Osman, par M. le Chevalier d'Arc, *in*-12. 2 *vol.* 1753. 4 l. 10 f.

Le Palais du silence; par le même, *in*-12. 2 *vol:* 1754. 4 l. 10 f.

Hist du Commerce & Navigation, *in*-12. 2*vol.* 5 l.

Observation sur la Noblesse & le Tiers-Etat, *in*-12. 1758. *broch.* 1 l. 4 f.

Le Génie de Montesquieu, *in*-12. 1758. 2 l. 10 f.

L'Esprit de S. Evremond, *in*-12. 1760. 2 l. 10 f.

Vues politiques sur le Commerce, *in*-12, 1759. 3 l.

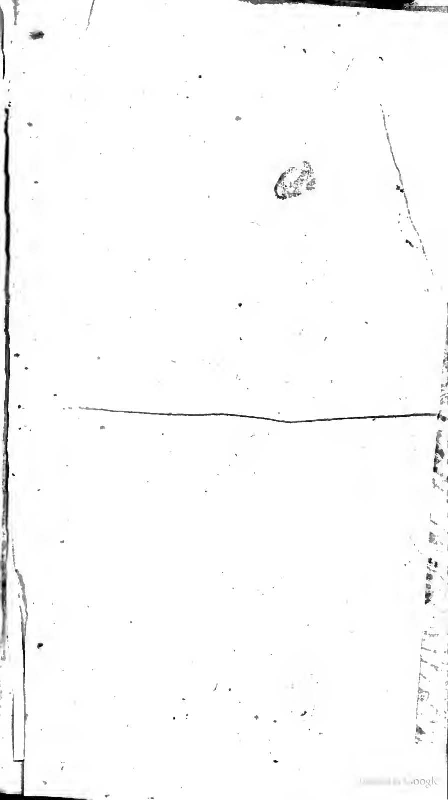
Grammaire Hébraïque, par M. Ladvocat, *in*-8°. *broch.* 3 l.

Traité de la Poësie françoise, par le P. Mourgues, *in*-12. 2 l.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. Par M. Vandermonde, *in*-8°. *Il en paroît un Cahier chaque mois.*

A01 1475674

Digitized by Google



Digitized by Google

